

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

# PHENIX MAG

**BIZIEN Gilles**  
**BONNEFONS Emmanuelle**  
**DE SAINTE MAREVILLE Cyrille**

**LENAIN Philippe**

**LORENJY Don**

**LORRENS Alexis**

**LUCIANI Annette**

**PANHEL Milou**

**PEYRON David**

**REY Timothée**

**ROBIN Benoît**

**THIBERGE Guillaume**

**michelleBIGOT 2008**

Phenix Mag Nouvelles n°8  
Septembre 2008  
10 euros



# SOMMAIRE

**Guillaume Thiberge**

Mémoires

Illustré par Fabien Fernandez

5

**Milou Panhel**

Le Nom perdu d'Anton Volkov

9

**Cyrille de Sainte Maréville**

Le Réveil

23

**David Peyron**

Apocapitalypse

Illustré par Michelle Bigot

33

**Philippe Lenain**

Reflets

39

**Gilles Bizien**

Sur le toit

45

**Benoît Robin**

La Porte de Shéol

49

**Annette Luciani**

Le Bal des Bisounours

53

**Emmanuelle Bonnefons**

Etoile du soir, Lueur d'espoir

Illustré par Emmanuelle Bonnefons

57

**Timothée Rey**

Mille et mille surgeons du Foisonneur

61

**Don Lorenjy**

Ichtyogalinas

Illustré par Emmanuelle Bonnefons

69

**Alexis Lorrens**

Le Fils de la lune

73

Phénix Mag Nouvelles N°8, septembre 2008. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be).

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Michelle Bigot, Gilles Bizien, Emmanuelle Bonnefons, Véronique De Laet, Cyrille de Sainte Maréville, Philippe Lenain, Don Lorenjy, Alexis Lorrens, Annette Luciani, Milou Panhel, David Peyron, Timothée Rey, Benoît Robin, Guillaume Thiberge.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.



## GUILLAUME THIBERGE

Science-Fiction

## Mémoires



*Il avait 9 ans en 68... Plus que le mois de mai, c'est l'offensive du Thet qui l'a marqué, et la découverte de la télévision : juste après les informations au napalm, sans intervalle pub, il y avait un western...*

*Il a publié son premier poème sur la presse de l'école primaire l'année suivante, il y était déjà anti beaucoup de choses.*

*Il a écrit sa vraie première nouvelle en 1976, et depuis il n'a pas vraiment arrêté, même si il produit peu car il est salarié dans le privé, il a repris l'informatique de gestion après avoir tout plaqué en 89.*

*Il travaille plus pour faire gagner toujours plus à son patron, il est délégué du personnel et donc confronté aux réalités des licenciements, secrétaire du Comité d'Hygiène et de Sécurité des conditions de travail, élu au Comité d'Entreprise : il écrit des rapports, des compte-rendu de réunions, des questions oiseuses et des tracts indignés.*

*Il est marié et père d'une demoiselle dont les 8 ans l'enchantent et l'épouvantent tour à tour, on ne devrait pas faire d'enfant quand on est pessimiste.*

*Il a un gentil chat et les crédits nécessaires pour être un citoyen respectable.*

*Il a publié un roman et une petite vingtaine de nouvelles en 30 ans d'écriture. Il ne fréquente plus les conventions, faute de temps, et ce milieu où il a fait son trou lui manque, mais entre la famille et les travaux dans la maison les vacances sont bien remplies. Entre deux nouvelles il travaille sur un roman SF-Fantasy, où il va mêler allègrement la magie et la haute technologie, le tout un peu déglingué car il est très conscient d'un principe essentiel, «rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme».*

*Il aime les grands espaces, et il aimerait pouvoir vivre sans voiture.*

Nue, blanche et ronde comme un crâne, la colline s'élevait en douceur au-dessus du plateau. La pierre couleur d'os était fracturée, creusée, rongée. Le vent n'avait rien de brutal, c'était une brise de printemps, mais l'air était féroce, un souffle puissant qui tombait directement de ce ciel immense, avec la pureté sans compromis des vents du large. Lichens et mousses poussaient drus et rêche, les buis étalés composaient un sol souple où le pas devenait élastique, aérien. Il n'y avait aucun bruit. A perte de vue, pas une clôture, aucune construction, à peine les stigmates d'une route à flanc de falaise, très loin, plus bas.

Une enceinte de pierres entassées entourait le sommet, protégeant un ovale grand comme un terrain de football. Dix mille ans plus tôt, des enfants étaient nés sur ce dôme où rien n'avait jamais pu pousser, protégés par ce faible rempart. Combien d'entre eux étaient parvenus à l'âge adulte, lesquels avaient transmis leurs gènes? Ils étaient morts de froid, de faim, de maladie. Ils avaient fait des guerres. Combien de vies s'étaient brisées, déchiquetées et ruisselantes, écrasées sur ce rempart de pierre?

Jean massait ses pieds douloureux en laissant vagabonder son regard. Il avait mal aux épaules, là où pesait le sac, et une douleur pointue s'enfonçait entre deux vertèbres lombaires. Il s'étira. Il se sentait totalement désarmé, trop visible, exposé. Le cercle de pierre faisait comme une grande carapace autour de lui, inconsciemment tout ce qui s'en trouvait hors devenait une menace. L'endroit n'avait pourtant rien d'accueillant. Silence pesant, soleil cuisant, vent acide. Et puis, obscures, indéfinissables, ces générations oubliées qui semblaient chuchoter par-dessus l'épaule.

- Allez, faut y aller.

Jean remit ses chaussures, se tortilla pour passer les bretelles, se leva. Un dernier long regard alentour, respectueux, intimidé.

- Faudra revenir, se promit-il. Dormir ici, mais pas tout seul.

Le soleil avait beaucoup décliné quand Jean atteignit le bout du plateau. La corniche s'arrêtait subitement, à ras de falaise. Après, il aurait fallu des ailes. De l'autre côté de la rivière invisible, la forêt était plus sombre, la roche plus grise et plus éléphantinesque, crevassée et trouée. A gauche, le chemin suivait la corniche, s'élevant lentement vers un promontoire qui ressemblait à une étrave échouée en plein ciel. A droite, un vallon s'enfonçait profondément dans le plateau, hanté de monolithes épars émergeant des branches. Avec le soleil presque à l'horizontale, le vent avait tourné au nord. Il faisait frais, brutalement. Jean remit sa veste et suivit le plateau, découvrit un chemin qui descendait dans le vallon. Le sentier caillouteux était encombré de racines et de pierres, il s'enfouit aussitôt sous le couvert, dans une semi obscurité humide aux parfums puissants. Il zigzagua entre de hauts blocs en pains de sucre, s'engouffra entre deux falaises, se perdit en vagues clairières sablonneuses, emprunta le lit d'un torrents asséché envahi de ronces.

C'était un vrai casse-pattes, qui venait après une longue marche. Jean avait perdu pas mal d'enthousiasme. La fatigue lui gonflait les chevilles. Avec la descente, ses genoux se mirent à grincer, leur rôle d'amortisseur tétanisa les mollets. Ça allait en être assez pour aujourd'hui. Il était temps de trouver un abri pour la nuit, juste une grotte sèche et plane, où s'allonger, poser le sac, décrisper le dos, manger un peu et dormir. En dix mille ans, combien de voyageurs avaient affronté le même problème? Jean eut un sourire pour ces lointains ancêtres. Tout en marchant, il lorgnait les recoins avec espoir. Mais il n'avait plus le tonus nécessaire pour explorer, et se contentait de suivre mollement le chemin. La nuit tombait. Il allait bientôt faire nuit noire, et il faudrait s'arrêter, n'importe où. L'indécision tournait doucement à la galère. Jean avait mal aux épaules, mal dans le dos. Un coup de soleil lui cuisait le bout du nez, ses jambes tout entières n'étaient plus que douleur, longue dans les cuisses, perçante aux genoux, crispée aux mollets, lourde aux chevilles, brûlante aux pieds.

- J'ai faim! grogna Jean.

Il saliva: rien qu'une omelette, avec un bout de pain. Et tiens, des champignons, et un bout de lard, du gruyère, et des herbes, et un coup de rouge, et quelques patates! Repensant aux fromages et à la grosse miché qu'il portait sur son dos, Jean reprit courage. Il rajusta le sac d'un haussement d'épaules et accéléra l'allure.

Une racine traîtresse luisait en travers du chemin, comme un long serpent embusqué. Jean fit un écart, dérapa sur les feuilles et se tordit la cheville.

- Aieuh! hurla-t-il avec rage.

Il se traîna vers un coin d'herbe sèche. La douleur suraiguë disparut, aspirée par la fatigue, ne laissant plus qu'un grondement sourd. Il avait chaud aux joues, la sueur figeait sous le tee-shirt, glaciale. Il s'obligea à respirer lentement, s'efforçant de calmer son sang. Il se releva en hésitant, fit quelques pas.

- Ça ira, constata-t-il avec soulagement.

Il revint s'asseoir et attrapa son sac. Le sable dolomitique était frais et doux, accueillant. Il déroula son duvet.

- Bon, eh, ça suffira pour aujourd'hui, décida-t-il. Il ouvrit son opinel et sortit le pain.

Une odeur de viande grillée rampait sur le sentier. Un bruissement de feuille l'apporta jusqu'aux narines de Jean, qui se figea, cou-tEAU dressé. Il respira plusieurs fois, incrédule, mais l'appel persista. Il replia son opinel, referma le sac. Il y avait du monde, pas loin. Peut-être une ferme. Il y trouverait probablement le gîte et, qui sait? Peut-être le couvert....

Il fit à peine cinquante pas. Derrière les bosquets s'ouvrit une large clairière sablonneuse qui brillait au pied d'une falaise noire. Des murs avaient été construits sous le surplomb, percés de minuscules fenêtres. Entre les éboulis et les buissons de genévriers, il était impossible de dire où finissait la nature et où commençait le bâti.

Un feu brûlait devant une grotte murée où béait une porte courtaude. Dans les flammes mouvantes, les moellons dessinaient une grande gueule dépourvue d'incisives. Un vieil homme à longue barbe blanche était accroupi près du feu, etsurveillait attentivement la cuisson d'une superbe volaille.

- Euh... Bonjour! Ou plutôt, bonsoir!

L'homme se tourna lentement. Il portait une longue tunique indienne, il était hirsute et maigre, et il fit un grand sourire:

- Hé, vous tombez bien. Il piqua l'appétissante chose: C'était trop pour moi. Installez-vous!

Jean posa son sac dans un coin et son cul dans le sable. Il soupira longuement et remercia le vieux d'un signe de tête.

- Vous avez l'air fatigué.

- J'ai bien marché, ouais. Un peu trop.

- Pas de problème, vous dormirez dans la grange. Tenez, surveillez la bête, je reviens. Je vais chercher une bouteille.

Quand il revint, avec deux bouteilles, deux verres et un chiffon douteux, l'animal était à point.

La nuit était complète. Autour du feu, le sable ressemblait à une plage. Au-dessus, fugitivement éclairée, la falaise se penchait comme une vague prête à déferler.

- Vous vivez ici, toute l'année?

Le vieux sembla réfléchir. Il hocha la tête:

- Oui.



Le vin avait étalé les douleurs, la viande grillée apaisait l'estomac. Sa chair mi-cruie mi-brûlée renvoyait au fond des âges. Un bien-être légèrement hébété envahissait Jean.

- Et pour l'eau?

- Il y a une source au fond de la grotte. Ça ne donne pas beaucoup, mais toute l'année. Vous avez soif?

La deuxième bouteille rejoignit la première. Repus, Jean sortit ses cigarettes et ils fumèrent en silence. La nuit était complète. Il faisait bon près du feu, mais dès que l'on s'en éloignait, l'humidité des sous-bois était saisissante. Le ciel était une île d'un gris presque clair, piqueté de villes illuminées, encerclée par les blocs parfaitement noirs des crêtes.

- Un coup de rhum? proposa Jean.

Il se tourna pour prendre la fiole dans son sac. Son geste se coagula.

A quelques pas derrière lui, dans l'ombre, après le muret, sept pieux d'acacia étaient plantés dans le sol. Une masse ronde vaguement familière était posée sur chaque piquet. Un souffle passa, portant une puissante odeur de charogne qui imprégna soudain l'air. Une flamme fit briller des dents, creusa les orbites caves. Un des crânes portait encore de longs cheveux blonds, qui jetèrent une lente étincelle avant de s'éteindre. Jean se tourna lentement et regarda le vieux.

Les flammèches accentuaient ses traits osseux, ses cheveux se dressaient comme des cornes. Le vieil homme était immobile. Il avait l'air parfaitement démoniaque. Il eut un sourire penaud:

- Je crois que je vous dois des explications.

Il leva une main fataliste et jeta une branche au feu.

- Je m'appelle Irbud Kalahatna Tsé III, commença-t-il. Il eut un rire silencieux: j'ai été célèbre, très célèbre - dans l'avenir. Mais je préfère être ici, loin des hommes, loin de l'urgence et de la vanité.

Jean ne dit rien. Le vieux était immobile, parfaitement calme. Il parlait sans hâte, très détaché. La voix était lasse et sereine, un peu envoûtante. Jean n'arrivait pas à s'en détacher. Les regards morts pesaient sur ses épaules.

- Je vis seul, loin du monde, continua le vieux. Mais parfois la solitude me pèse, c'est humain et je suis humain.

Il quêtait une approbation que Jean lui accorda volontiers.

- Or, il arrive que des voyageurs empruntent ce chemin, tout comme vous. Et nous parlons. Et ce qu'ils disent me plaît tellement que...

Il soupira:

- Je ne peux pas me résoudre à les laisser partir...

Il fit un geste vague et rajouta du bois dans le feu.

- Alors je les tue, reprit-il d'une voix sourde. Oh, c'est sans douleur, rassurez-vous! Et puis... Je leur coupe la tête, je la pose sur un piquet. Et les soirs de solitude, quand le vent souffle... Il s'engouffre dans les mâchoires, dans les orbites, le nez...

L'homme hochait longuement la tête, méditatif. Jean esquissa un geste, le vieux le fixa d'un regard fiévreux, une extase trouble au fond des pupilles noires:

- Et les crânes se mettent à chanter, s'enflamma-t-il, et alors, je les entends à nouveau, qui me parlent de toutes ces choses qu'ils ont connu, me racontent les pays et les villes, me décrivent les paysages merveilleux de leurs rêves, ou les sourdes et pesantes angoisses du monde. Ils me parlent et je les écoute!

Le vent murmurait dans la clairière.

- Et ainsi, je ne sens plus la solitude, conclut le vieux. Ce sont mes mémoires, qui chantent quand passe le vent.

Jean resta silencieux durant une éternité. Le froid de la nuit figeait son esprit, un carcan de fatigue poisseuse écrasait son corps. Le vieux le regarda fixement, s'accroupit, lui toucha le bras.

- Venez... Je vais vous montrer où vous pourrez dormir.

Jean aurait voulu prendre la fuite, mais ses jambes ne le portaient plus. La marche, le soleil, le vin et la peur épaississaient son sang, vidaient sa cervelle. Jean se laissa conduire docilement à la grange. Il déroula son duvet sur la paille et chercha un moyen de bloquer la porte, en vain. Il glissa son opinel ouvert sous le sac et tenta de rester éveillé.



## L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques ; il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Après plusieurs publications chez des éditeurs tel que ACTUSF, Griffes d'encre, Le Calepin Jaune, Nuits d'Avril... Il continue son oeuvre dans l'imaginaire par la création d'un jeu de rôles (Project : Pelican) et en co-créditant avec Charlotte Bousquet les éditions CDS. Mais l'imaginaire étant sans fin il participe aussi aux illustrations d'un jeu de rôles (Antheas), il illustrera aussi des couvertures et des intérieurs de livre chez différents éditeurs, et garde sous le coude de la création une nouvelle graphique, différentes créations d'images illustrées par des textes d'une auteure de talents, un livre pour enfants....

## MILLOU PANHÉL

Science-Fiction

# Le nom perdu d'Anton Volkov



*Elle écrit régulièrement, des romans et des nouvelles, elle a publié, l'an passé, un recueil de plusieurs d'entre elles sous le titre « Pilules de bonheur » chez « Editeur Indépendant ». Elle a longtemps travaillé comme formatrice et a animé des ateliers de créativité où l'écriture prenait place.*

*Par ailleurs, elle est passionnée par les peuples premiers, qu'elle considère comme l'état vrai de l'humanité. Cette passion évolue actuellement vers une activité semi-professionnelle : l'art aborigène d'Australie qu'elle fait connaître et vend en France au travers d'une association.*

*Quand elle n'est pas en Australie ou quelque part en France pour les expos-conférences, elle vit à la campagne dans le département de l'Ardèche.*

L'an 2110 avait été une année tranquille et on peut dire, prospère. La partition du monde, accueillie avec soulagement une trentaine d'années plus tôt, avait éloigné les peurs d'un conflit dévastateur entre les deux géants en présence, les Amériques Unies et l'Eurasie. Les 10 milliards d'habitants de l'Eurasie savaient gré au gouvernement central, à l'époque dirigé par Zhi-jiang Zhu d'avoir négocié avec fermeté et sagesse. C'était un monde en expansion qui, ayant avidement épuisé les ressources de la planète Terre, avait entrepris avec enthousiasme la colonisation du système solaire. Le citoyen moyen, extrêmement productif, très peu oisif, ne prêtait qu'une oreille distraite à une vitrine politique factice et sans surprise, et consacrait ses minces loisirs à encourager les champions de X-boxing ou son équipe favorite au Titan-Ball. Ces spectacles, hyper violents, lui procuraient une salutaire décharge émotionnelle dans une vie terriblement uniforme. Le sport, la technologie et la science tenaient lieu respectivement de passion, d'idéal, et de religion.

Je m'appelle Evariste Bretonneux, Ev pour les intimes, j'ai vécu en ce temps. J'étais un jeune homme parfaitement à l'aise dans cette société ivre de matérialisme. Originaire de l'ouest de l'empire, d'une région qui avait été autrefois l'Europe, j'avais été un enfant déluré, précoce, et exceptionnellement doué pour l'étude. Je m'étais jeté très tôt et à corps perdu dans les bras des femmes et tout autant dans l'étude des mathématiques, cette discipline merveilleuse qui portait en elle une promesse de maîtrise, où l'équivoque n'avait pas sa place, et où même le hasard se calculait.

Ce don pour les sciences pures m'avait ouvert un boulevard dans le domaine courtisé de la recherche de pointe, et ainsi avais-je échappé au sort commun qui était assez cruel depuis que l'ordre chinois régnait sur l'Eurasie. A 24 ans, je livrai au monde scientifique éberlué, mes conclusions sur l'apparition de phénomènes antigravitationnels dans les champs électromagnétiques tournants. Au sortir d'une jeunesse si singulière, je rejoignis l'équipe prestigieuse du professeur Anton Votkov, un physicien génial et halluciné. Le savant cherchait un héritier et je lui avais tapé dans l'œil, sans doute parce qu'il se revoyait en moi au même âge, brillant, joyeux et passablement à côté de ses pompes.

Je me souviens bien de ce matin du 16 décembre, car c'est là que mon destin a basculé. De bonne heure ce jour là, le chien Tempo sur ses talons, le jeune homme exceptionnel que j'étais alors, pénétra dans la salle où avait été installée la sphère. La taille et l'aspect de l'engin n'étaient pas très impressionnants eut égard à la fantastique aventure pour laquelle il avait été conçu. Le prodige avait un nom, «*La flèche inversée* », écrit en anglaises blanches sur le bleu argenté. Je lui consacrais un long moment tous les matins comme un gosse qui attend avec excitation l'instant de se saisir enfin d'un jouet convoité. D'ailleurs, malgré mes 29 ans révolus, et bien qu'intellectuellement surdoué, je n'étais, sur le plan émotionnel, rien d'autre qu'un gamin immodeste et irrespectueux.

Encore deux semaines ! Le voyage aurait lieu le 31 décembre à minuit, date du nouvel an dans l'ancien monde. Cela ressemblait bien à une provoc du Vieux à l'encontre des Chinois, une de plus. Cinq ans que je supportais ses délires, que je vivais dans l'ombre du «*grand homme*». Chaque fois que des pontes déboulaient de Tai Peh, il n'y en avait que pour Vodkov, malgré son caractère de chien. Pourtant, j'avais eu largement ma part dans la mise au point de l'engin. Il faudrait me rendre justice un jour ou l'autre. Mais cet instant approchait, je voyais l'aboutissement de mes efforts, car, de cette merveilleuse «*Flèche inversée* », je serai le premier passager humain.

J'admire la forme arrondie et brillante de la chambre du rotor qui constituait la partie extérieure, je caressai l'engin, en fis le tour, expliquai au chien en quoi tout cela m'appartenait, et sentis ma poitrine se gonfler d'orgueil. J'eus même une soudaine décharge d'adrénaline, j'improvisai une gigue en poussant un cri rauque de conquérant. Le chien Tempo, un cocker golden de 3 ans, n'en attendait pas d'avantage pour se mettre à cavalier en jappant tout autour de l'engin le plus coûteux, sis au coeur du labo le plus surveillé de tout l'empire.

L'arrivée d'une belle brune interrompit nos gesticulations. Un visage mat, éclairé d'un perpétuel sourire, une avalanche de boucles brunes, des yeux en amande, la grâce faite femme : Irina ! Une belle cerise sur le gâteau déjà très appétissant que la vie me présentait. Irina, mon coach, et mon premier véritable amour.

Un an avant la date prévue pour l'expérience, ma préparation psychologique avait commencé, c'était l'usage. J'avais alors rencontré Irina qui était l'un des coaches les plus recherchés de la région Pacifique. C'était une brune sensuelle, le genre de femme qui me stimulait tout particulièrement. De sa mère, Hawaïenne, elle avait le teint brun, les pommettes hautes, le regard de velours et une sérénité que rien ne paraissait pouvoir entamer. Un quart de seconde m'avait suffi, pour en tomber raide amoureux.

La belle fronça les sourcils et dit en agitant un doigt sentencieux :

- *Evariste Bretonneux, dois-je vous rappeler...*

Je terminai moi-même la phrase fatidique, si souvent entendue:

- *... Qu'un niveau vibratoire inadéquat du passager peut provoquer une décorporation incontrôlable! Irina adorée, m'aimerais-tu toujours si j'étais décorporé?*

- *Certainement pas ! Qu'aurais-je à faire d'un homme dont les milliards de particules seraient dispersées dans l'univers ?*

- *Et bien moi, chacune de mes particules continuerait à t'aimer, un nuage de moi t'environnerait, te collerait à la peau, s'insinuerait dans ...*

Elle me fit taire d'un baiser mais je continuai:

- *... dans ton esprit... et toi, tu me contacterais par ce truc dont tu m'as parlé, ce truc de sorcier, que pratiquait ton grand-père ! Tu te souviens ? Le jour où tu m'as tant fait rire!*

Irina se rembrunit :

- *Je t'ai déjà dit de ne pas rire avec ça ! D'ailleurs je ne t'en parlerai plus. Et puis tu devrais te calmer, l'exaltation n'a pas sa place dans cette aventure. Et puis, je vais contrôler ton niveau vibratoire, ça ne doit pas être joli joli en ce moment !*

Elle sortit chercher le casque de contrôle. Je restai seul, un peu étourdi, le chien me lécha la main. L'aspect le plus délicat était le passage par la dématérialisation. Pour que tout se passe bien, le mental du passager devait être optimal car une excitation, un stress, une déprime, rendait aléatoire le moment de la rematérialisation. A l'extrême, la mémoire des structures atomiques de la matière pouvait ne plus être maintenue, et ça, ça faisait froid dans le dos... Elle a raison, me dis-je, si au moment du départ j'étais dans cet état, Vodkov annulerait l'opération ou bien quelqu'un d'autre prendrait ma place. Cette pensée me refroidit plus que n'importe quelle autre. Depuis

quelque temps je ne vivais que pour ce voyage et tout ce qui sensuivrait.

« Qu'est ce que ça t'a fait à toi d'être décoré ? dis-je à l'adresse du chien. Je le flattai, reconnaissant à l'animal de m'avoir précédé sans dommage dans l'aventure.

Il me faut à présent préciser que je m'apprêtais, tout bonnement, à rejoindre la cohorte des grands pionniers de l'humanité. Un jour prochain, mon visage rond et jovial, mes blonds épis, mes yeux bleus malicieux, auraient leur place dans la galerie de portraits où figuraient déjà les personnages mythiques de l'Eurasie, excusez du peu, Colomb, Gagarine, John Glenn, Armstrong et tous les autres jusqu'à Tran Duc, le découvreur des gisements martiens de bellenium. Ma conquête à moi ne serait pas un continent, une planète, ou une nouvelle source d'énergie, mais... le Temps. Pour la première fois, un être humain allait accéder à ce rêve qu'Einstein lui-même avait déclaré irréalisable : remonter dans le passé. Et cet être humain c'était moi!

Irina revint, me posa le casque sur la tête. Tandis qu'elle le réglait, je voyais son visage tout près du mien, de son décolleté s'élevait ce parfum d'ylang ylang qui m'affolait, je louchai sur sa bouche généreuse et eus sévèrement envie de lui rouler un patin, mais je me retins à cause de cette saleté de niveau vibratoire.

- 125... *annonça Irina, c'est trop ! Le 31 décembre, évite de penser que tu es le maître du monde!*
- *Tu sais, dis-je faussement honteux, ce n'est pas facile, lorsqu'on s'apprête à devenir un héros, de rester aussi froid que si l'on vous demandait d'aller livrer la bouffe sur la station GZ2 !*
- *Je vois ! Et tu te dis que tu vas être honoré, décoré, que tu deviendras riche et puissant...*
- *Oui, avouai-je humblement.*
- *Et quoi d'autre ?*
- *Que je dirigerai des opérations fantastiques, que je serai un bienfaiteur de l'humanité, et que... que je deviendrai le Ministre de la Recherche Avancée du Gouvernement Fédéral de l'Eurasie !*
- *Tout cela est bel et bon, mais à présent, tu ne dois penser qu'à la modeste petite incursion dans le passé prévue dans 15 jours, sinon, adieu veaux, vaches, cochons, couvées...*
- *C'est quoi ça encore?*
- *Ça, c'est une fable de l'ancien monde, qui enseignait la modestie et la pondération... je vais te la dire...*
- *Ah non ! Merci bien, pour les balivernes, j'ai mon compte avec Vodkov !*

Lorsque, trois ans plus tôt, j'avais été désigné par le Professeur Vodkov pour devenir le premier passager humain du Temps, une espèce de mégalomanie s'était emparée de moi. Les honneurs et la richesse m'assureraient, imaginai-je, l'indépendance nécessaire pour orienter mes recherches comme je l'entendais. Manipuler le temps, la chronologie, serait un merveilleux outil de maîtrise du destin, on pourrait par exemple intervenir en amont des catastrophes, ou des crimes, ou revenir sur des décisions inopportunes... Je rêvais, entrevoyais un champ de recherches fabuleux, des applications infinies. Mais c'était mon jardin secret, seule Irina, depuis peu, connaissait mes aspirations. Je n'avais jamais eu envie d'en parler à Vodkov, je sentais confusément que ma vision n'aurait pas l'accueil souhaité. Pour le vieux prof, remonter le temps ne devait être qu'un moyen de connaissance, un outil de sagesse, de réflexion, et non d'action. J'avais adoré travailler avec lui, et je l'aimais bien, mais c'était un homme du vieux monde, qui me rasait trop souvent avec sa philosophie et son éthique, des notions désuètes dont je ne discernais pas l'utilité concernant la science. Pour moi, le progrès était au service de l'Homme, cela ne faisait pas de doute. Ne l'avait-il pas sorti de la condition quasi animale dans laquelle la nature l'avait placé? Et n'était-il pas le sens même du destin humain ? « Le Temps est un sous-état de la matière, aimais-je à répéter à Irina, pourquoi devrait-il résister au contrôle de l'Homme? »

Au début, mon coach adoré me donnait la réplique, essayait de me faire réfléchir à la portée d'une telle conquête. Elle formulait des questionnements du genre : La science devait-elle absolument chercher à tout contrôler ? Est-ce que je pensais vraiment que le progrès avait fait le bonheur de l'humanité ? Et puis elle m'interrogeait : Savais-je comment vivaient les gens à travers l'empire ? Les vrais gens, pas les savants choyés par le pouvoir ni les fonctionnaires du ministère qui leur distribuaient si facilement les budgets... Non, les obscurs, ceux qui extrayaient le bellenium sur Mars par exemple, ou les employés des fermes aquacoles à 1000 mètres sous le niveau de la mer, ou ceux qui travaillaient 10 heures par jour sous les agro-bulles, seuls endroits de la planète où l'on pouvait encore produire de la nourriture non toxique? Et d'ailleurs, ne trouvais-je pas dommage que la nature, l'air, les rayons du soleil soient devenus si nocifs que l'on doive s'en protéger en permanence ? Mais ces questions n'intéressaient pas outre mesure le futur Ministre de la Recherche Avancée pour qui la vie n'était qu'une suite d'équations dont certaines attendaient simplement d'être résolues.

Alors, elle terminait par cette chose que tout le monde savait mais qu'il était particulièrement malséant d'évoquer : il est épouvantable, disait-elle, que les Eurasiens défunts soient transformés en nourriture pour engraisser les animaux qui viennent à leur tour nourrir les Eurasiens vivants ? Ça frôle l'anthropophagie ! concluait-elle avec colère. Cette remarque me mettait en pétard. En effet, en quoi la science en était-elle responsable ? Et comment pouvions-nous faire autrement ? Mais les astronautes visiteraient bientôt les galaxies les plus proches et ce serait bien le diable si une planète bleue toute neuve ne nous tombait pas dans le bec. Si Vodkov avait eu l'extrême bonté d'achever ses recherches sur la téléportation au lieu de tout détruire, ce serait sans doute chose faite.

C'était au cours de ces conversations qu'Irina m'avait fait quelques confidences sur ses valeurs et ses croyances à elle. Elle était née en 2180 dans les marges de l'Empire. Ses grands-parents, m'avait-elle confié, pratiquaient en secret la vieille religion des tribus, dans leur jeunesse, la mémoire de l'ancien monde survivait encore clandestinement. Irina était devenue dépositaire de cette connaissance. Et aujourd'hui, bien que diplômée en neurobiologie de la prestigieuse université de Changai, elle ne reniait rien. Et même, elle paraissait parfois ressentir quelque nostalgie pour cette époque barbare. Je l'écoutais en amoureux qui accepte en bloc tout ce qui concerne l'être aimé, mais je n'appréhendais pas plus le concept de spiritualité que celui de religion ou d'éthique. J'en savourais simplement la note originale et folklorique.

Devant ce qu'elle considérait comme une profonde immaturité, Irina avait renoncé à éveiller mon esprit critique, et elle se contentait de m'apprendre à juguler les débordements de mes états psychiques. Il te faut parvenir à la sérénité, m'enseignait-elle, voire à l'indifférence, il faut que ton esprit soit en paix, être dans l'ici et maintenant, sans faux-semblant. Et je m'y essayais consciencieusement pendant une minute trente-cinq secondes, puis ma nature exubérante reprenait le dessus, et je lui faisais mon numéro de drague

préféré. Je disais en geignant des stupidités du genre: «Divine Irina, ma coachounette, ne vois-tu pas que mon corps chétif se consume de désir pour toi, que mon génial cerveau se liquéfie, que mon taux de testostérone est si haut que mes testicules vont exploser, je ne puis être serein car je suis atrocement concupiscent... »

Lassée de ce couplet, elle m'avait un jour emmené dans une OBR, la plus luxueuse Oasis Bio Reconstituée du Pacifique, pour un week-end plus amoureux que thérapeutique. Et j'avais découvert une sensualité encore plus renversante que celle, pourtant terriblement jouissive, des mathématiques.

Trois notes s'égrainèrent. Irina sursauta:

- *Au fait ! Je venais pour te prévenir: Prof t'amène un hôte de marque, tu vas adorer !*

- *Un hôte ?*

- *Le Président Li Shang en personne ! Il vient saluer un héros de la science au nom de l'Empire... un bon coup de propagande, en réalité !*

Je ne fus pas étonné de voir débouler le maître de la moitié du monde, car l'aventure que j'allais vivre le valait bien. Mes joues rondes durent tellement rosir de satisfaction, mon visage refléter une fierté si ostensible, et ma satisfaction être si indécente qu'Irina explosa:

- *Tu n'es qu'un sale gosse bouffi d'orgueil ! Je me demande pourquoi tu continues à m'attendrir ? N'oublie pas de te prosterner et de l'appeler Votre altesse, ça peut te servir ! Moi je me sauve, je n'aime pas les dictateurs ...*

J'étais résistant à la moquerie, c'est ce qui faisait ma force, avant qu'elle ne s'échappe, je la serrai dans mes bras :

- *Je parlerai pour toi Mon Amour, nous partagerons la gloire !*

Je levai les yeux sur l'écran vidéo où le visage du professeur Vodkov venait d'apparaître. Ses cheveux blancs et longs, en couronne autour d'une sévère calvitie, étaient tout ébouriffés. sa mine était revêche.

- *Mon cher Evariste, dit sa voix dans le haut parleur, tandis qu'un tic de contrariété agitait son œil gauche, je vous amène un hôte de qualité, auriez-vous l'obligeance d'ouvrir le sas?*

Ça y est, me dis-je, le vieux va piquer sa crise ! Et je m'en amusai :

- *Un visiteur étranger au projet ? Mais c'est tout à fait inhabituel !*

- *Certes, c'est tout à fait exceptionnel car... on ne refuse pas un tel honneur, mon cher ami, je vous amène...*

Le visage du professeur disparut de l'écran. Je ressentis un léger creux à l'estomac lorsque celui du visiteur s'y inscrivit. les petits yeux en fente de Li Shang, président de la Confédération de l'Eurasie, regardaient sans ciller la caméra. L'homme se fendit d'un discret sourire et s'inclina sobrement.

- *Monsieur le Président sera escorté de 2 prétoriens...* Continuait la voix défaite du professeur.

Le Président de l'Eurasie était un homme discret qui apparaissait peu dans les médias, c'était un Chinois, bien sûr, comme tous ses prédécesseurs depuis l'année 2080 où les 2 milliards d'individus avides de développement et de consommation avaient submergé la moitié de la planète et imposé leur diktat. La vieille Europe, occupée par des combats d'arrière garde, n'avait pas résisté longtemps à l'éveil de cette nation à la fois millénaire, moderne et agressive. Au début, les gens s'étaient rebiffés contre les méthodes ultra productivistes et l'administration sans mansuétude de la domination Chinoise, surtout en Europe de l'Ouest, où la vie, à ce que racontaient les vieilles personnes, avait été si douce jusque dans les années 2030. Il y avait eu des grèves, des manifestations, des délégations, des pétitions, des émeutes, il y avait même eu disait-on, une résistance. Mais tout cela avait disparu sous la férule des nouveaux maîtres. Grâce à une propagande bien menée, le souvenir du mode de vie dans l'ancien monde s'était étiolé puis perdu. L'enseignement de l'Histoire avait été interdit, et la lecture, considérée comme un regrettable résidu d'une époque oisive, tombait en désuétude.

Dans tout l'empire des campagnes anti-lecture battaient leur plein. On avait enfin pris conscience du danger que faisait courir à tous cette addiction. Selon le Ministère de la Santé Mentale, celui qui s'y adonnait régulièrement se désocialisait et pouvait devenir fou. Le lecteur offrait d'ailleurs un spectacle lamentable : l'esprit ailleurs, soustrait au réel, riant ou pleurant sur des histoires imaginaires connues de lui seul. Cela n'était rien d'autre qu'une forme transitoire d'autisme très déséquilibrante voire contaminante pour son entourage, surtout pour les enfants. C'est pourquoi lire dans l'espace public venait d'être interdit purement et simplement.

En raison de ma mission, j'avais eu accès à quelques ouvrages décrivant la flore, la faune, le climat dans l'ancien monde. Par ailleurs, Irina avait essayé de me faire lire d'autres écrits, qu'elle appelait des romans, le genre de lecture très vivement déconseillée par le pouvoir central. Par amour pour elle, j'avais essayé de m'y intéresser mais mon cerveau de matérialiste pur jus, à l'imaginaire verrouillé, ne parvenait pas à investir ces histoires abracadabrantes, souvent tristes, au mieux stupides. Je n'avais gardé qu'un seul texte parce qu'il me faisait rire aux éclats, ça s'appelait : Le meilleur des mondes.

Li Shang était un petit homme replet aux gestes secs. Deux colosses le suivaient, le collant comme son ombre. Leur combinaison-armure de zoltane noire avait des reflets métalliques, leurs deux visages de brutes étaient parfaitement identiques. Les prétoriens étaient toujours des colosses. Ils étaient obtenus par clonage à partir d'un individu présentant toutes les qualités physiques et psychologiques nécessaires au maintien de l'ordre. Leur absence d'état d'âme et leur obéissance sans faille étaient légendaires. Li s'avança de trois pas, main tendue à l'occidentale, sourire plein les dents. ses pupilles sombres luisant au fond de ses yeux plissés :

- *Monsieur Bretonneux, commença t-il d'une voix haut perchée, au nom de l'Eurasie, j'ai tenu à vous féliciter personnellement pour ce que vous allez faire qui demande vaillance et dévouement. vous savez toute l'importance que notre gouvernement accorde aux avancées scientifiques.*

Je ne résistais pas à la flatterie, je m'inclinai, obséquieux :

- *C'est un très grand bonheur pour moi de servir l'Eurasie, de participer à sa puissance, à son rayonnement, à son...*

Vodkov tordait le nez, je me doutais qu'il allait être infect, il claironna grossièrement :

- *Rayonnement mon cul ! Rayonnement sur quoi? Sur l'autre monstre prêt à mordre que sont les Amériques-Unies ? Mon pauvre Evariste, penchez-vous un peu sur la géopolitique ça vous évitera de dire des conneries !*

Je vis Li Shang suffoqué, il leva un sourcil interrogatif . Je dis très vite :

- *Le professeur a un humour très corrosif, comme seuls les génies peuvent se le permettre...*

Le regard du président balaya la pièce à la recherche de l'engin. Il n'y avait pas de vraie fenêtre, elles avaient été totalement interdites une trentaine d'années plus tôt lorsque les rayons solaires étaient devenus trop dangereux, cette mesure judicieuse avait évité de nombreux accidents. La mode était au trompe l'œil et les murs du labo réceptionnaient en fondu enchaîné des images de verdure et de cascades. Les gens raffolaient des représentations de l'ancien monde.

Li questionna :

- *Que deviendront ces murs lorsque vous voyagerez, seront-ils transportés avec vous ?*
- *Non Monsieur le Président, seuls la machine et ses 2 passagers, c'est à dire le chien Tempo et moi-même, seront « déplacés » dans le temps, en ce lieu même.*
- *Vous allez donc vous retrouver sans protection au milieu de... la nature ?*
- *Absolument, mais dans un temps où celle-ci n'était pas encore nocive.*
- *Il n'empêche, c'est très courageux de votre part, Monsieur Bretonneux, il se tourna vers Vodkov,*
- *Et maintenant, je souhaiterais voir cette fantastique « flèche inversée ».*

Vodkov grommela quelque chose et fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes tous les cinq dans la salle où trônait l'œuf de métal bleu. Le chien nous avait suivi, il renifla l'entrejambe du Président. Celui ci poussa un petit cri et fit un bond en arrière. A la seconde même et dans un mouvement totalement synchronisé, les prétoriens braquèrent sur Tempo leur désintégrateur. Le chien couina et fila la queue entre les jambes. Vodkov éclata d'un rire tonitruant :

- *Ah ah ! Contrôle d'identité, Président ! Ce chien doit faire partie des Escadrons Noirs !!*

Li lui lança un regard assassin et jeta :

- *Je n'aime pas les chiens... ni votre humour, Professeur.*
- *Tempo travaille pour votre gloire, cependant, il est pour l'instant le seul être vivant à avoir fait un voyage dans le temps !*

Le Président ne releva pas et s'absorba dans la contemplation de l'engin. Je fusillai Vodkov, il n'en eut cure.

- *Il est très petit, laissa tomber le maître de l'Eurasie au bout d'un moment.*
- *C'est un prototype, il ne peut contenir que 3 personnes, dis-je.*
- *Pouvez-vous m'en expliquer le principe, messieurs ?*
- *Et bien, commença Vodkov, il toussa, se racla la gorge, finit par un gloussement, c'est à dire...*
- *C'est à dire quoi, professeur ? s'impatienta Li.*
- *C'est à dire que c'est d'une telle complexité... Voyez-vous, c'est un saut quantique d'une telle importance...*
- *Me prendriez-vous pour un imbécile, professeur ?*

Je m'interposai :

- *Monsieur le Président, je vais tout vous expliquer, mais d'abord, je vous propose une petite visite.*

J'actionnai le mécanisme d'ouverture, une porte coulissa et trois marches apparurent. Li Shang se hissa et je le rejoignis dans l'habitacle, un caisson exigü, de forme circulaire autour duquel courait une sorte de banc. Au centre, un simple écran, éteint.

- *C'est tout ?*
- *C'est tout, M le Président ! Mais sous cet écran où s'afficheront les années, dans cette sphère de protection, que vous voyez là, se trouve le cristal, et tout autour de vous, dans cette épaisse paroi extérieure se trouve la chambre du rotor, un tore s'y inscrit dans lequel... Mais tout d'abord laissez-moi vous rappeler quelques données de base : le temps possède trois dimensions : le sens, la densité et le présent, il est discontinu, il est un sous état de la matière...*

- *Ayez l'amabilité, Monsieur Bretonneux, de ne pas m'infliger une révision de classe primaire ! Mon temps à moi, vous vous en doutez, est précieux !*

Quelle arrogance ! Je vais lui en mettre plein la tête, me dis-je tout en restant obséquieux. Et je me lançai dans une de ces explications hermétiques dont j'avais le secret. Au bout de plusieurs minutes je m'interrompis et questionnai :

- *Vous me suivez, Messieurs le Président ?*
- *Parfaitement, Monsieur Bretonneux, parfaitement !*

Je savais qu'il n'en était rien, j'étais piètre pédagogue, et là, c'était clair, le maître de la moitié du monde avait perdu les pédales, ce qui était normal d'ailleurs, tout le monde ne pouvait pas être, comme moi, une bête en physique. Je lui infligeai un quart d'heure de bla bla, plus fumeux que jamais.

- *Passionnant tout cela ! coupa enfin Li Shang qui avait sa dose, tout à fait passionnant ! Et donc il serait question que cet engin vous ramène plusieurs siècles en arrière en ce lieu même...*
- *Un modeste petit saut, M. Le président ! L'appareil est programmé pour revenir dans le présent au bout de trois heures, juste le temps, pour ainsi dire de humer les senteurs d'une nature disparue, mais ensuite j'ai des projets beaucoup plus...*
- *Selon vous, Monsieur Bretonneux, est-il compliqué de modifier la programmation pour viser une autre époque ?*
- *Rien de plus simple ! Le plus long est encore de prendre les renseignements sur le passé visé, les populations, les conditions climatiques, ces sortes de choses, les archives sont si rares, par exemple ...*
- *Vraiment ? Le Professeur, à qui j'ai posé la question, me parlait de plusieurs mois de travail pour chaque modification ... Ce vieillard est-il toujours opérationnel, à votre avis M. Bretonneux ?*

La question me saisit, les facéties du vieux avaient fini par lasser en haut lieu, ils cherchaient un autre interlocuteur, la chance me souriait.

- *Opérationnel ? Et bien, comment dire ? Le professeur a des côtés... imprévisibles ... parfois inquiétants ...*

Et j'ajoutai hypocritement :

- *Mais c'est une sommité, un génie, à côté de lui, je ne suis qu'un ignorant !*
- *Je ne goûte pas la modestie excessive... Mais, dites-moi... cette île en plein pacifique, qui l'a choisie ?*
- *Le professeur et moi l'avons choisie de concert... Parce que nous sommes certains que cette moitié Sud, volcanique et inhospitalière était déserte jusqu'au XIXème siècle, il n'y a donc aucun risque d'interférence avec les populations de l'époque, le professeur y tient beau-*

*coup ! Imaginez, Monsieur le Président que si nous modifions de quelque façon le destin des hommes du passé, cela pourrait avoir des conséquences considérables sur notre présent...*

*- Bien entendu... et que se passerait-il, Monsieur Bretonneux, si ... ce n'est qu'une fantaisie imaginée par l'amateur que je suis !... si...*

Il hésita, chercha ses mots, se fit patelin :

*... si par mégarde, vous supprimiez une vie?*

*- Et bien ce serait terrible ! Car nous supprimerions du même coup toute la descendance que le sujet aurait pu avoir... Nous estimons qu'une personne ayant vécu il y a cinq siècles peut avoir eu plusieurs milliers de descendants... ces personnes seraient donc rayées du réel, leur vie n'aurait été qu'un leurre... le professeur pense que nous perdrons jusqu'au souvenir de leur existence.*

Le président de l'Eurasie s'absorba dans ses pensées. Il se frotta le menton un long moment, hochant la tête comme quelqu'un qui réfléchit à la portée vertigineuse de la révélation. Puis il eut un regard oblique pour dire :

*- En somme, Monsieur Bretonneux, ce serait une solution sans douleur pour remédier au surpeuplement de la planète!...*

Je restai sans voix. Li eut un petit rire:

*-Je vous taquine, M. Bretonneux !...*

Je m'esclaffai complaisamment,

*-Oh oh très drôle M. le Président ! En effet ... vous supprimez une poignée d'ancêtres et pfuiiii ! plus personne !*

La réflexion me laissa toutefois perplexe, le personnage était glaçant, je me demandai si je n'avais pas trop parlé.

En ressortant de l'appareil je vis avec consternation Vodkov vautré dans un fauteuil, un verre de gin à la main, une bouteille dans l'autre, les deux sbires plantés derrière lui, immobiles comme des statues d'ébène. Depuis quelque temps, Prof avait une regrettable tendance à abuser de cette boisson que nous appelions Cosmic-gin. L'alcool avait été interdit pendant quelques dizaines d'années, la priorité étant à la production de nourriture. Mais le pouvoir s'était vite aperçu que priver les gens d'un accès à l'euphorie artificielle produisait des effets délétères sur le mental de la population et rendait difficile la tâche de gouverner. Cosmic-gin avait été lancé. Ce n'était qu'un psychotrope qui produisait des effets comparables à ceux de l'alcool, en avait la couleur et la saveur, et remplissait le même rôle d'antidépresseur de masse. Il connut un immense succès.

A la vue de Li, Prof leva son verre et hoqueta:

*- Je bois à la gloire de l'Eurasie et à l'avenir radieux qui se prépare !*

*- Votre attitude est inepte, Professeur, dit Li avec mépris, je veux croire que vous avez le cerveau dérangé, je veillerai personnellement à ce que vous soyez examiné.*

Puis les sbires à ses basques, il s'avança vers le sas. J'en commandai l'ouverture et accompagnai le Président de la moitié du monde jusqu'à la plateforme où l'attendait son vaisseau et une escorte de Prétoriens. Avant de disparaître, Li se retourna et dit :

*- M. Bretonneux, le professeur a refusé, sous des raisons fallacieuses, que nous assistions à votre exploit, mais nous nous reverrons juste après, nous allons donner à l'événement la publicité qu'il mérite, je vous prédis un très grand avenir.*

J'étais aux anges. Li parti, je retrouvai Vodkov au même endroit, il se tenait voûté, la tête dans les mains. Son crâne en forme d'œuf émergeait de ses longs cheveux qui pendaient des deux côtés de sa figure. Il m'avait gâté la fête, je l'interpellai :

*- Prof ! Qu'est-ce qui vous a pris ?... Vous êtes vous juré de finir vos jours dans une geôle chinoise ?*

Vodkov leva vers moi un visage ravagé, il était très pâle, semblait avoir pleuré. Il souffla :

*- Mon cher garçon...*

*- Vous êtes ivre !*

*- Oui mais ça ne change rien, notre rêve prend fin...*

La peur me gagna. Parlait-il de l'opération prochaine ? Y renoncer était au dessus de mes forces, l'anxiété me rendit brutal :

*- Quel rêve ? Que se passe t-il ? Allez-vous m'expliquer à la fin ?*

*- Pardonnez-moi Evariste, dit Vodkov d'un ton las, je vais aller me reposer, nous attendrons Irina, je vous parlerai à tous les deux... Je suis très fatigué...*

Il se leva péniblement, sembla s'assurer que ses jambes le portaient encore et se dirigea vers les appartements. Il avait l'air d'un vieillard. Ma colère retomba, je fus ému aux larmes.

Une fois seul, des sentiments contradictoires m'envahirent, tout cela n'était pas bon pour mon mental, les propos de Vodkov m'inquiétaient. La visite de Li l'avait mis en rage, Vodkov ne supportait pas que l'on s'immisce dans ses travaux, je l'avais déjà vu se mettre en colère pour moins que ça. Pourtant, il aurait du se souvenir des très gros efforts financiers que le gouvernement central faisait pour notre équipe. « Il est très dominateur, dans son genre, me dis-je, et capricieux avec ça! un simple problème d'amour propre peut nous mener à la catastrophe » et je me mis à pester contre lui. Il me tardait qu'Irina revienne, elle poserait sur nous son regard d'ange et tout rentrerait dans l'ordre.

J'eus envie de me dégourdir les jambes. Le chien Tempo avait du comprendre mon intention car il me regardait intensément en agitant la queue : « Il y a un bout de temps qu'on est pas sortis toi et moi !... Qu'est-ce que t'en dis ? ». L'intéressé lança deux aboiements joyeux et trémoussa encore plus vivement son arrière-train couleur de feu. Je pris mes lunettes intégrales afin de ne pas être reconnu et m'engageai, suivi du chien, dans le sas d'accès au parcours.

Vu du ciel, le parcours pédestre ressemblait à un long cylindre qui courait au dessus du littoral et qui faisait tout le tour de l'île de Tehu. Le revêtement de la piste était fait d'un matériau très souple qui provoquait un petit rebond à chaque foulée. De larges baies avait été installées depuis peu. Grâce à la mise au point du Mirex, une nouvelle substance transparente hyperfiltrante, les gens de l'île s'offraient le luxe de profiter de la lumière naturelle en faisant leur jogging. Le soleil, ce merveilleux pourvoyeur d'énergie devenu nocif, était déjà très haut sur l'étendue turquoise. A gauche du parcours pédestre, on pouvait voir les vagues se briser sur le béton des premières constructions. C'était un très beau spectacle. Je longuai pendant un bon quart d'heure les bâtiments de l'unité de retraitement de bellenium qui assurait la prospérité des habitants. Suivaient des résidences qui devaient être luxueuses mais dont les murs aveugles ne laissaient rien paraître. Je me réjouis en pensant que, bientôt, grâce au Mirex il y aurait des ouvertures sur l'océan. Le progrès n'était-il pas une chose merveilleuse ? Il faudrait que je pense à donner cet exemple à Irina. Je croisai quelques joggers et

échangeai avec eux le petit salut rituel.

Je courus jusqu'au kilomètre trois où une buvette à l'ancienne avait été installée. Quelques personnes étaient au bar et devisaient en regardant la mer, les lunettes posées sur le comptoir. J'eus envie de les rejoindre, de boire un coup avec eux, de discuter des derniers résultats de Titan-ball. Je m'approchai, demandai de l'eau pour le chien et commandai une bière. En m'installant au bar, je m'aperçus que des images de synthèse me mettant en scène tournaient en boucle sur différents écrans. Mon ego s'épanouit. Je renonçai cependant à enlever mes lunettes intégrales, savourai ma bière à petites gorgées en écoutant blaguer mes voisins, puis je rebroussai chemin.

En entrant dans le labo, un parfum d'ylang ylang m'apprit qu'Irina était de retour. Je pris le temps de me doucher et d'enfiler une tenue d'intérieur en soya bleue, puis je me dirigeai vers le bureau de Vodkov d'où me parvenaient les voix familières.

Irina et le professeur étaient assis à la table ronde où nous avions l'habitude de faire le point tous les trois. Vodkov semblait dégrisé. Ils parlaient doucement et d'une façon précipitée. Lorsque j'entrai, ils suspendirent leur conversation et m'adressèrent des sourires contraints. Je plaisantai :

- *Qu'est-ce vous complotez, bande de traîtres?*
- *Mon cher garçon, nous avons à parler.*
- *Je pense qu'un verre de ginger bien frais sera le bienvenu, n'est-ce pas, Messieurs? suggéra Irina.*
- *Ajoutez y une bouteille de gin, objecta Vodkov, les temps sont durs.*

Elle prit la télécommande qui traînait sur la table et pianota. Un silence s'installa pendant quelques secondes, puis Vodkov commença avec solennité :

- *Mes amis, il nous arrive quelque chose de grave, notre indépendance est en jeu, le pouvoir politique cherche à interférer dans nos objectifs, il y a des antécédents fameux qui ont conduit à des désastres, comme l'a dit un philosophe il y a très longtemps : science sans conscience...*

Cette dernière remarque si souvent entendue, eut le don de m'exaspérer, tout ce baratin n'avancait à rien, je coupai :

- *Mais qu'est ce que c'est que ce charabia ? Li Shang nous a fait une visite de courtoisie, il se fait un peu mousser, c'est naturel non ?*

Vodkov soupira, il prit un air désabusé.

- *Mon cher garçon, je vous aime beaucoup, mais vous êtes un grand naïf !...*

A ce moment la porte du bureau coulissa et le petit robot room-service pénétra silencieusement, son plateau devant lui. Irina le déchargea et servit les boissons. Je fixai sans les voir les verres couverts de buée, je sentais la moutarde me monter au nez. Vodkov s'empara de son verre comme un assoiffé, avala une gorgée, j'eus envie de le traiter d'alcoolique, il continua :

- *Voyez-vous, il est évident que Li a quelque chose derrière la tête qui n'a rien à voir avec nos objectifs scientifiques... Il ne m'a rien demandé encore, mais néanmoins je soupçonne...*

J'explosai :

- *Vous soupçonnez ! Vous buvez trop de gin, Prof! Ça vous rend grincheux !*

Le regard de Vodkov erra un instant avant de se fixer sur moi :

- *Le gin me rend triste, c'est vrai, mais moins triste que pas de gin du tout... Allez mon garçon, buvez avec moi comme un vieux compagnon, vous y verrez plus clair...*

- *Non merci ! J'ai une mission de la plus haute importance à accomplir le 31 décembre, l'auriez-vous oublié ?*

Vodkov vida son verre d'un trait et laissa tomber brutalement :

- *N'y pensez plus Evariste, j'ai décidé de suspendre l'opération.*
- *Vous n'allez quand même pas renoncer à cause de vos élucubrations de vieux gâteux !*

Le professeur resta interloqué quelques secondes, puis son visage s'empourpra et il bondit de son siège :

- *Petit crétin qui me doit tout ! Je vais te dire ce que je vais faire : je vais détruire la « flèche inversée »! Boum! boum! En mille morceaux, la flèche!*

Je me levai à mon tour.

- *Je ne vous laisserai pas saboter mon travail ! Vous oubliez que je connais l'engin aussi bien que vous, qu'est-ce que vous croyez? Que je travaille dessus depuis 5 ans sans avoir mes propres plans ! J'irai voir Li, il m'a à la bonne, je ferai ce voyage et ensuite, je raflerai les budgets et je construirai un engin fabuleux, dix fois plus grand, couplé avec le spatial ! Moi aussi j'aurai une grande carrière, je deviendrai le Grand Professeur Bretonneux !*

Nous nous fîmes face, écumants de rage, dressés comme deux coq sur leurs ergots. Un verre tomba et se fracassa. Irina s'était levée :

- *Messieurs voyons ! Calmez-vous ! Et d'abord rasseyez-vous !*

Mais Vodkov se redressa, altier et titubant, s'empara de la bouteille de gin et s'éloigna. J'essayai une dernière carte, je criai dans son dos :

- *Et quand vous aurez les prétoriens à la porte du labo, vous ferez quoi ?*

Vodkov se retourna, bomba le torse, et désigna la bouteille.

Une grande lassitude m'envahit, pourquoi les rapports humains étaient-ils toujours si compliqués ! Un jour, me dis-je, il n'y aura plus de place pour les errances de la psyché, nous aurons dépiauté et pacifié l'esprit, et l'Homme sera enfin délivré de cette folie qu'est l'imagination... Et les gens comme Irina devront changer de métier. Je levai les yeux vers elle.

- *Irina, crois-tu qu'il va le faire ? Est-ce que ce vieux sinoque va vraiment bousiller sa machine et ruiner mon avenir ?*
- *Il n'est pas vieux et il n'est pas sinoque, répondit-elle doucement, peut-être a-t-il, au contraire, trop de discernement.*

Je dis tragiquement :

- *Je ne peux pas renoncer Irina, c'est au dessus de mes forces !*

Je lui tombai dans les bras et me mis à pleurer sur son épaule. Irina me berça tendrement en caressant mon dos comme on fait aux enfants qui ont un gros chagrin. Elle réfléchissait. Au bout d'un moment, elle s'écarta de moi et annonça avec fermeté :

- *Je vais aller lui parler seul à seule, je te rejoins au jacuzzi !*

L'espoir ramena la vie en moi, mon corps se détendit, si elle le voulait vraiment, Irina était capable de tout arranger, j'avais une

confiance totale en elle, parce qu'elle était mon coach et qu'en plus, je l'aimais.

Un peu plus tard, je flottais au milieu des bulles qui chatouillaient mon corps et dissolvaient mes tourments. A travers l'eau, ma peau très blanche paraissait diaphane, je pensai à la peau sombre d'Irina, nous formions un très beau couple. Si l'avenir tenait ses promesses, j'imaginai avoir toujours Irina à mes côtés, je tenais beaucoup à elle. Je ne lui en avais jamais parlé. C'était la première fois que je formulais la chose aussi clairement.

Comment allait-elle s'y prendre avec le vieux? C'était un dur à cuire... Mais ils s'entendaient bien tous les deux, ils se comprenaient, ils étaient un peu complices, je l'avais remarqué plus d'une fois. J'en avais même conçu quelque dépit. Allait-elle argumenter? Le prendre par les sentiments? Le faire boire? Non, pas son genre... Soudain j'eus comme un creux à l'estomac : elle n'allait quand même pas lui faire du charme! Cette pensée me déranga plus que je ne le voulais, je me gourmandai : «Et alors? Qu'est-ce que ça peut me faire?... la fin veut les moyens, non?» Mais j'eus soudain envie de sortir du bouillon et de partir à leur recherche. Bientôt une heure que je macérais! Mais qu'est-ce qu'elle fichait avec le prof? Ma gorge se noua, sans que je pus dire si c'était de peur qu'elle échoue dans sa mission ou qu'elle soit en train de faire du gringue à Vodkov.

Mais soudain, elle fut là, et je ne pus rien lire sur son visage.

- Alors ?

Irina ne répondit pas, elle dépouilla son corps de son léger vêtement, stoppa les remous et se glissa à mes côtés dans l'eau devenue silencieuse. Elle vit mon visage anxieux et eut un mince sourire.

- Alors... tu vas partir.

Je poussai un cri de joie et m'agitai si fort que le bassin déborda de tous les côtés. Je me jetai sur Irina et la serrai à l'étouffer.

- Mon amour, je savais que tu y arriverais ! Raconte ! Comment t'as fait ?

- Nous avons parlé longtemps...

- Parlé ? Et de quoi ?

- Du monde, de la vie, de la mort ...

- Ah oui, excellent ! Il adore ça, Vodkov ! T'as trouvé la faille, t'es balèze comme psy ! T'es...

Elle me coupa de sa voix douce :

- Je lui ai dit aussi que je l'aimais.

J'en restai coi, essayant de deviner le sens qu'elle donnait à ce mot.

- Tu veux dire que c'est une espèce de père pour nous?... C'est ça hein ? Mais moi aussi je l'aime bien Vodkov !

- Oui si tu veux ...

Le doute était en moi et je détestais ça, je ne supportais pas l'ambiguïté, c'est sûrement ce qui m'a poussé à dire :

- Tu sais, pendant que je t'attendais, il faut que je te dise... je me suis mis à penser que... enfin, je me disais...

- Oui ? Qu'est-ce que tu te disais?

Je lui fis face, la regardai droit dans les yeux, ma pomme d'Adam fit un aller-retour et je lâchai comme malgré moi :

- Irina, veux-tu m'épouser ?

Elle eut un petit rire :

- T'épouser ? Mais sais-tu au moins ce que ça veut dire ?

- Ne te moque pas, s'il te plaît ! Je sais que ce n'est qu'un vieux truc folklorique, mais moi ça me parle, je veux me marier avec toi Irina, pour qu'on soit toujours ensemble, qu'on soit jamais séparés ... Alors?... Qu'est-ce que t'en dis ?

Je lui passai un bras sous la tête, posai un baiser sur sa joue, attendis sagement. Finalement elle dit :

- Et bien... pourquoi pas.

Un second hurlement de joie agita le jacuzzi, je me dressai nu et gesticulant au milieu du flot. Emporté par l'allégresse, je clamai :  
 - Dès mon retour : immense conférence de presse ! Le monde entier sera là, et les types des Amériques-Unies seront verts de rage, tu seras avec moi, Mon Amour ! ... Et alors je dirai au monde : regardez ! C'est grâce à cette femme extraordinaire que j'ai réussi ! Et nous allons nous marier ! Et alors, la foule en délire criera des hurrahs. Ah quel bel avenir !

- Calme toi, je ne t'ai pas encore tout dit...

Mon enthousiasme fondit. Une porte coulissa, un petit robot ménager sortit de sa logette et se mit à pomper l'eau répandue sur le sol. Nous restâmes silencieux un moment, serrés l'un contre l'autre, à écouter le chuintement de l'aspiration. Puis Irina annonça :

- Tu vas partir, mais il y a quelques petits changements.

Je me redressai, inquiet :

- Des changements ? Mais en quel honneur ?

- C'est moi qui les ai demandés... d'abord la date: c'est pour après demain, et puis...

- Et puis quoi ?

- Et bien, la Flèche peut emmener deux passagers et le chien sans problème, n'est-ce pas ?

- Ne me dis pas que le vieux va m'imposer un 3ème passager ! Bon sang, je savais qu'il allait trouver moyen de me pourrir la vie ! Mais qui ? Pas lui quand même ?

- Moi.

J'en fus abasourdi, c'était une nouveauté absolument sidérante, j'avais du mal à me représenter la chose. Des sentiments mitigés m'agitaient, je n'aimais pas les événements imprévus. Et puis, j'étais un sale type égoïste, et partager la gloire du premier voyage, fut-ce avec Irina, n'était pas vraiment de mon goût.

- Toi ? Ça alors ! Mais, mais pourquoi?... Et comment Vodkov a-t-il pu accepter une telle improvisation ?

- Ça, c'est mon affaire ! répliqua t-elle assez vivement... Mais n'es-tu pas heureux d'emmener ta future épouse ? Dans l'ancien monde, il existait un coutume de ce genre, pour les nouveaux mariés... le «voyage de noce» ça s'appelait.

Je restais dubitatif, je n'avais pas vraiment le choix, il allait falloir que je m'habitue à l'idée, l'important était que le voyage ait lieu, m'ouvrant les portes de l'avenir. Une expérience en couple me ferait-elle de l'ombre? Sûrement pas, au contraire... cela ajouterait une

dimension supplémentaire, la presse broderait là-dessus pendant des lustres, j'imaginai les titres : « Un couple à travers les siècles... »... Est-ce que ça ne ferait pas un peu trivial? ... Mais qu'est-ce qu'Irina avait bien pu trafiquer avec le vieux pour lui extorquer un truc pareil ?

Le petit robot acheva sa besogne et regagna sa logette, Irina sortit du bain et se vêtit en silence, je fis de même, absorbé par mes pensées.

La nuit qui précéda le départ, je dormis mal. Pendant toute la journée je m'étais appliqué à ne penser à rien d'autre qu'aux préparatifs de l'expédition. Vodkov n'avait pas paru, mais quelques personnes de son équipe, mises dans le secret de ce changement de programme nous assistaient. Ils refirent avec nous le protocole de départ, vérifièrent les fréquences du cristal et la trajectoire énergétique, embarquèrent le matériel nécessaire à quelques prélèvements de flore, de roche et d'humus ainsi que les outils d'analyse de l'eau et de l'air.

Ces personnes, chercheurs de ma génération, étaient sérieusement déstabilisées par ce bouleversement inopiné et incompréhensible. Des questions qu'ils n'osaient formuler restaient sur leurs lèvres et rendaient l'atmosphère pesante. Irina et moi, conscients de leurs inquiétudes, avions remis à plus tard les questions en suspens, et nous étions appliqués à offrir à l'équipe un visage détendu et une humeur égale.

Mais à deux heures du matin, je n'avais toujours pas trouvé le sommeil. Les événements des dernières 48 heures, les propos ambigus de Li Shang, les humeurs de Vodkov, les mystères d'Irina, me revenaient en tête et me donnaient le sentiment de ne plus dominer la situation. Je me levai, m'installai à ma table de travail et revérifiai toutes les données en intégrant les modifications qui m'étaient imposées, je conclus que le seul vrai risque n'était pas de nature scientifique, il était pour Vodkov lorsque Li Shang se rendrait compte que l'expérience avait eu lieu sans qu'il en soit averti. Mais c'était son problème. Lorsque je serais moi-même devenu un proche du régime, j'interviendrais en faveur de mon cher vieux prof devenu gaga. Je me recouchai et dormis.

À l'heure prévue je retrouvai l'équipe au pied de la « Flèche inversée ». Irina, Tempo et moi étions calmes et notre niveau vibratoire satisfaisant. Tout se présentait favorablement mais les hommes étaient amers de voir leur travail se conclure dans la clandestinité, aussi n'avaient-ils pu s'empêcher de prévoir un petit cérémonial avant de démarrer l'opération, ainsi que des boissons afin de porter un toast à sa réussite pleine et entière. Un discours du Professeur n'aurait pas été de trop, tant il est vrai que les hommes ont besoin de marquer dignement les grandes étapes de leur destin, mais Vodkov n'apparaissait toujours pas. Alors nos camarades se congratulèrent mutuellement, prodiguèrent force caresses au chien Tempo, nous serrèrent dans leur bras, Irina et moi et nous gratifièrent de quelques remarques grivoises sur les effets érotiques supposés de ce bol d'air primitif.

Cinq minutes avant le déclenchement de la procédure de départ, Vodkov parut. Il était souriant et reposé, ses beaux cheveux, soigneusement lissés, tombaient joliment sur ses épaules, son teint était frais. Il fut salué par des hourras. J'en fus infiniment soulagé. J'allai droit à lui et lui tombai dans les bras. Vodkov répondit à ce mouvement affectueux et murmura :

*- Mon cher garçon, j'ai eu beaucoup de bonheur à vous avoir à mes côtés dans cette grande aventure, nous sommes si proches vous et moi !*

Il semblait en proie à une très vive émotion et répétait :

*- Si proches ... et si différents ...*

Je me détachai de lui, soucieux de ne pas faire monter la tension plus que nécessaire en un tel instant, il me regardait intensément, et j'eus l'impression fugitive qu'il me tendait un miroir, il murmura :

*- Je vous souhaite tout le bonheur du monde, je crois, pour ma part, avoir fait mon possible pour que votre vie soit une réussite.*

J'étais ému et ravi. Puis le professeur prit Irina dans ses bras et la berça tendrement un long moment en lui parlant à l'oreille. Lorsqu'elle se retourna, son regard était trouble, et une pointe d'amertume monta en moi.

Lorsque nous fûmes installés dans la cabine, le chien à nos pieds, la trappe se referma et le petit espace clos fut baigné de la lumière bleue émise par le cristal. Je vis le beau regard d'Irina tout près du mien et je fus heureux qu'elle soit là. Je lui pris la main. Ma dernière pensée fut pour Vodkov et l'équipe qui avaient du, comme je l'avais fait moi-même lors du voyage du chien Tempo, se retirer dans la cabine qui permettait d'assister au prodige. « La flèche » allait émettre pendant quelques secondes une fulgurante lumière blanche, puis son image deviendrait de plus en plus pâle jusqu'à n'être qu'une brume, et enfin, elle disparaîtrait totalement, nous emportant et ne laissant derrière elle qu'un cercle plus clair sur le sol.

Le bruit sourd du rotor nous entoura, grave d'abord, puis de plus en plus aigu jusqu'à ne plus être perceptible pour l'oreille humaine. Un voile blanc descendit sur nos yeux et notre conscience s'absenta.

Quand elle nous revint, nous étions exactement dans la même position, avec la même lumière bleue, et dans un grand silence. Bien que sur l'écran le chiffre 1615 fut affiché, nous avions l'impression que rien ne s'était produit et échangeâmes un regard d'inquiétude. Tempo s'étira et bailla. J'actionnai le système d'ouverture avec la quasi certitude que j'allais voir, en face de moi, les dix paires d'yeux de mes compagnons. La trappe s'ouvrit lentement, il semblait que quelque chose résistait à l'extérieur. En même temps une luminosité verte pénétra dans le caisson. Puis, tout d'un coup, la trappe s'ouvrit totalement et un branche feuillue vint nous chatouiller la figure. J'eus un mouvement de recul, comme s'il se fut agi d'un animal.

*- Il y a une forêt à l'emplacement du labo, dit Irina.*

Tempo huma l'air chaud et humide qui avait envahi l'habitable, avança prudemment la truffe à l'extérieur, puis, trouvant la chose à son goût, il sauta hors de la machine. Alors je m'enhardis, je mis mes lunettes intégrales et sortis à mon tour. J'offris une main galante à Irina pour qu'elle fasse de même. Une végétation luxuriante et enchevêtrée nous entourait, nous fîmes prudemment quelques mètres dans l'ombre épaisse que le port des lunettes amplifiait, des choses craquaient sous nos pas. Une chaleur moite régnait et des senteurs de terre, de moisissures, de végétaux saturaient notre odorat peu habitué à pareilles effluences. Je m'exclamai :

*- On se croirait dans une OBR dont les systèmes seraient détraqués !*

Nous étions éberlués de la variété d'espèces végétales. Peu à peu les mille petites bêtes de la forêt tropicale, dérangées par l'irruption de la machine, retrouvaient leurs droits. Entourés de cris, de chants, de caquètements, de crissements divers, dont nous ne comprenions pas l'origine, nous restions là, immobiles, apeurés et émerveillés. J'étais si angoissé que je rompis la magie d'une façon triviale

- *C'est marrant ici, mais j'y passerais pas le réveillon, allons ! Je vais sortir le matériel.*

Je rentrai dans la sphère, me saisis du nécessaire aux prélèvements et aux analyses. Je voulus aussi emmener le petit casse-croûte d'algues parfumées prévu en cas de fringale irrésistible, mais je ne parvins pas à ouvrir la logette qui le contenait. Cela était accessoire, de plus, le coin ne me mettait pas en appétit. Quand je sortis de l'appareil, Irina n'était plus là. Je l'appelai, déjà inquiet. Sa voix me parvint à travers le rideau vert.

- *La mer est proche, allons vers le rivage !*

Je progressai vers elle lourdement chargé, mes lunettes intégrales toujours vissées sur mon front. Je transpirais à grosses gouttes, une bestiole fila dans les herbes à mes pieds, me causant une peur bleue, une autre, multicolore, passa en rase motte au dessus de ma tête, j'eus l'impression que ça grouillait de partout. Je rejoignis Irina quelques dizaines de mètres plus loin, la végétation changeait, et nous pouvions apprécier sur nos joues, une brise légère. J'identifiai les grands arbres au tronc écaillé. «Des cocotiers ! dis-je, me félicitant de mes rares lectures, et les grosses boules brunes qui jonchent le sol sont des noix de coco ». Et j'ajoutai finement :

- *Il paraît que les gens s'en nourrissent.*

- *S'en nourrissent, me reprit-elle, tu peux parler au présent !*

Nous progressions plus facilement et vîmes bientôt briller l'étendue turquoise à travers les arbres. Lorsque nous débouchâmes sur la plage, nous fûmes saisis de stupeur devant ce littoral inviolé, regardant les vagues habiller d'écume le sable clair, se retirer, rouler comme un animal hésitant, puis revenir indéfiniment. Des cocotiers ombrageaient la plage, s'inclinant sur l'étendue blonde, et leur feuillage bruissait dans le vent. Tempo courait vers l'eau, puis reflua, poursuivi par la vague. Ce spectacle nous égaya. Je pointai mon doigt vers le ciel :

- *Là, des mouettes ! Écoute comme elles crient !*

Irina enleva ses lunettes, et je vis des larmes sur ses joues. L'émotion me saisit à mon tour, je passai mon bras autour de ses épaules et l'attirai à moi. Elle souffla :

- *Est-il possible que nous ayons détruit toute cette beauté ?*

Nous restions là, sans un mouvement, à contempler. J'avais envie de m'asseoir sur ce beau sable si accueillant mais les petits crabes qui couraient ça et là avec une vitesse surprenante, s'engouffrant dans des trous minuscules, me causaient une vague répulsion, je me demandai s'ils étaient dangereux. Irina n'eut pas mes hésitations et se laissa tomber au pied d'un cocotier. Avec précaution, je m'installai à ses côtés en proposant :

- *Accordons-nous un quart d'heure d'observation, ensuite nous procéderons aux prélèvements.*

Elle ne répondit pas, son regard était perdu dans l'étendue aveuglante.

- *Tu devrais remettre tes lunettes, fis-je remarquer.*

- *Ev, dit-elle d'une voix que l'émotion altérait, il faut que je te dise quelque chose...*

- *Oui ?*

- *Quelque chose à propos de Vodkov...*

« Nous y voilà », pensai-je et un frisson courut le long de mon dos.

- *Qu'y a-t-il entre Vodkov et toi ?*

- *J'ai aimé Vodkov, autant que je t'aime..*

- *Charmant ! J'ai partagé ma femme avec le Vieux, super !*

A son visage douloureux, je compris que je faisais fausse route, elle prit une inspiration :

- *Le Vodkov que tu as connu n'existe pas... ou n'existe plus, il s'est donné la mort juste après notre départ... ou bien faut-il dire qu'il n'a jamais existé... je ne sais plus bien...*

- *Qu'est ce que tu racontes ? Ce voyage t'a tapé sur le ciboulot !*

- *Non, je ne suis pas folle, ce que j'ai à te dire est difficile, alors, laisse-moi te raconter une histoire...*

Sa voix devenait rauque. Mes doutes, mes peurs de la nuit refirent surface, une sourde angoisse m'envahit. Je fixai le sol, réfrénant ma panique, attendant la révélation d'un drame comme un condamné la sentence. Elle commença :

- *C'est l'histoire d'un jeune savant très brillant, très drôle, très frivole et surtout très ambitieux. Il rêvait de devenir Ministre de Recherche Avancée de l'Eurasie...*

Je levai les yeux vers elle, doutant une nouvelle fois de sa santé mentale, mais elle continua sur un rythme lent et monocorde à dire les choses qui devaient être dites :

- *... et il y réussit après avoir mis au point une fabuleuse machine à remonter le temps. Il devint admiré, adulé mais surtout instrumentalisé. Il était naïf, il mit des années à se rendre compte que les gens au pouvoir utilisaient son invention d'une façon criminelle. En effet, quoi de plus simple pour supprimer les gêneurs que d'éliminer leurs géniteurs avant qu'ils ne les mettent au monde ? Des milliers de gens disparurent. Ce savant avait cinquante ans lorsqu'il comprit l'étendue des désastres causés par l'utilisation de sa machine. Lorsque les relations avec les Amériques Unies devinrent tendues à cause de l'exploitation de Titan, le gouvernement de l'Eurasie conçut le projet d'affaiblir son concurrent en supprimant, au coeur des siècles passés, les familles d'immigrants en partance vers l'Amérique... des naufrages, des accidents... un génocide indolore, en somme.*

Je reconnaissais là les délires de Vodkov, mais la voix d'Irina m'impressionnait, qu'est-ce qu'elle essayait de me faire comprendre ?

- *Et en quoi ça me regarde, cette histoire de dingue ?*

- *Laisse-moi poursuivre. L'homme était taraudé par sa conscience, il regrettait amèrement le tour qu'avaient pris ses travaux et sa vie, aussi décida-t-il d'utiliser son invention pour modifier le cours de sa propre histoire. Il fit lui-même retour dans le passé, pour se retrouver juste avant d'être piégé par sa dévorante ambition.*

Dans mon esprit commençait à se former un scénario tellement incroyable et épouvantable que tout mon être résistait à le concevoir. Pourtant, j'avais souvent pensé que des gens du futur devaient nous visiter incognito... mais pas lui ! Pas lui ! Je dis d'une voix rauque :

- *Tu veux dire que ce type est revenu voir le jeune homme qu'il avait été pour réorienter son propre destin ?*

Elle fit signe que oui, me prit la main et ce contact m'aida à poursuivre

- ... et qu'il s'appelait Vodkov?

- *Vodkov est le nom qu'il a pris pour réinvestir le temps de sa jeunesse, pendant une dizaine d'années, mais avant, il s'appelait...*

Elle s'arrêta, je devais avoir très mauvaise mine, j'étais plus mort que vif. Elle me fit face, me prit par les épaules, chercha mon regard, me secoua un peu :

- *Vodkov et toi n'étiez qu'une seule et même personne ! Vodkov, c'était toi mais avec les qualités humaines que tu auras demain, c'est pourquoi je l'aimais !*

Je restai un moment à flotter dans l'irréalité, me demandant si je n'étais pas tout bonnement en train de cauchemarder. Puis quelque chose me frappa, Vodkov et moi avions de nombreuses ressemblances, ce caractère entier, ce teint de lait, et cette promesse de calvitie qui agrandissait mon front ... nous en plaisantions souvent. Je n'avais rien vu... mais Irina savait. Je sentis ma raison vaciller. J'eus besoin de repli, de solitude, je ne voulais plus la voir ni l'entendre:

- *Tu savais tout et tu ne m'as rien dit... Laisse-moi, va t'en !*

Elle ne bougeait pas, alors je me levai péniblement, comme un homme ivre, ramassai mes paquets et m'éloignai d'elle. J'avais hâte de regagner la Flèche, son petit espace protecteur et de réintégrer mon époque, mon labo, mes instruments de travail, tout ce qui me rassurait. Dans une paire d'heures le programme de retour se déclencherait. Une fois chez moi, je me confronterais à ce personnage qu'elle prétendait être moi et il faudrait bien qu'il crache sa vérité. C'était, en cet instant, la seule chose qui m'importait et à laquelle je me raccrochais.

- *Où vas-tu ?*

- *Qu'est-ce que ça peut te faire ?*

- *Ne va pas vers la sphère !*

- *Vraiment ! Et pourquoi donc ? Tu as encore de bonnes nouvelles à...*

A ce moment, une énorme déflagration nous projeta au sol. Je restai quelques secondes sonné, sourd, ne sachant plus où j'étais. Quand je levai la tête, je vis une colonne de fumée s'élever de l'endroit où devait se trouver la «Flèche inversée». Je gémis :

- *Non ! Non ! Pas ça !*

Je me relevai d'un bond et partis comme un fou à travers la forêt en suivant la trace laissée par Irina et moi lorsque nous l'avions parcourue avec tant de précautions. Je courais à travers les lianes, le visage fouetté par le feuillage, trébuchant plusieurs fois sur les racines, me relevant, gardant le très mince espoir que ce bruit d'enfer n'ait rien à voir avec ma précieuse machine. Mais bientôt je vis qu'une clairière s'était ouverte dans la forêt dense, à la place de la « Flèche inversée», il y avait un énorme cratère entouré de végétaux cramés et de troncs noirs auxquels s'attachaient encore des flammèches. Je tombai à genoux et poussai un hurlement que la forêt me renvoya longtemps. Prisonnier ! J'étais prisonnier du temps ! Puis je me reculai bien vite car le lieu dégageait un chaleur insupportable.

Je me pris les pieds dans une liane, tombai, et restai là, étendu sur le sol humide, dans un état d'hébétude. L'idée que j'allais mourir m'habitait, il n'y avait qu'à attendre, sûrement quelque bestiole, insectes ou serpent viendrait m'achever, ou bien les moisissures s'empareraient de mon corps, la vermine me boufferait.

Une demi heure plus tard, je n'étais toujours pas mort. Des pensées réinvestirent mon cerveau, la pensée d'Irina en particulier, elle ne m'avait pas suivi dans la brousse, elle avait même voulu m'empêcher de retourner vers la sphère, elle savait cela aussi ! Tout était prévu ! La rage me fit me lever. Où était-elle à présent? Non seulement elle m'avait trahi, avait fait de moi un prisonnier de cet horrible monde, mais peut-être même m'avait-elle abandonné. Et elle, que comptait-elle faire ? Elle devait avoir un plan. Je repartis vers le littoral en fulminant.

La plage était vide, je retrouvai l'endroit où nous nous étions assis, les sacs étaient là, bien inutiles désormais. Assommé de fatigue et d'émotions je me laissai tomber sur le sable. Je vis qu'un régime de petites bananes jaunes et vertes était posé là. Ainsi, elle s'était préoccupée de trouver à manger, elle ne devait pas être loin. Malgré ma colère, j'en ressentis un soulagement. J'avais déjà mangé des bananes, qui étaient dans l'empire d'Eurasie un produit de grand luxe, comme tous les fruits. La chaleur m'accablait, j'étais épuisé. Je détachais un fruit l'épluchai soigneusement, et le mangeai avec lenteur. Malgré mon abattement, je le trouvai délicieux, me concentrant sur cette sensation reconfortante.

Lorsque je relevai les yeux, je crus halluciner: Irina marchait dans les flots et offrait son corps nu aux rayons du soleil. Elle avait noué, autour de ses reins, un lambeau de sa combinaison fuchsia et piqué une fleur rouge dans la masse de ses cheveux, juste au dessus de l'oreille. J'avais beau savoir que les rayons solaires n'avaient pas la nocivité extrême qu'ils auraient dans les siècles à venir, une telle vision me donnait des sueurs froides. Lorsqu'elle me vit, Irina progressa dans ma direction. Le chien Tempo gambadait autour d'elle. Comment pouvait-elle être aussi naturellement à l'aise?

Tandis qu'elle s'approchait, je la percevais comme dans un rêve, hypnotisé par ses jambes nues que l'eau faisait briller. Lorsqu'elle fut tout près, je vis qu'elle me souriait, de ce sourire tranquille que j'aimais. Elle s'accroupit en face de moi :

- *Cette combinaison ne convient pas au climat, il faut la quitter...*

Puis un ton plus bas :

-...*et il faut savoir abandonner son ancienne peau.*

Elle commença à dégrafer mon vêtement. J'eus un geste de défense mais elle insista. Alors je la laissai faire. Tandis qu'elle s'affairait je voyais son cou gracile et ses seins qui bougeaient sans contrainte. Je détournai les yeux et dis dans un souffle:

- *Je t'aimais, pourquoi m'as-tu fait ça ?*

- *Pour te sauver.*

J'eus un rire tragique :

- *Me sauver ! De quoi ? De quel droit ?*

- *Te sauver de devenir un salaud, un homme sans conscience, le collaborateur d'un régime inique. Le personnage de Vodkov, savant maudit, n'aura été qu'un leurre, nous oublierons jusqu'à son nom...*

Elle me sourit d'un air engageant :

- *La vie s'ouvre à nous.*

Je dégageai un bras. Dans l'éclatante lumière, ma peau apparut d'une pâleur extrême. Quand elle me vit si blanc, si fragile, Irina renonça à me dévêtir.

- *Contentons-nous de te dégraffer, pour l'instant.*

Je l'entendais à peine, une seule idée m'habitait :

- *Nous sommes prisonniers du passé, nous allons mourir.*

- *Non, nous sommes des évadés du futur et nous n'allons pas mourir, nous sommes adaptés à ce milieu... et maintenant lève-toi, il faut partir...*

- *Partir ? Où ? Comment ?*

- *En marchant. Nous suivrons le littoral, c'est le même chemin que le « parcours » que tu faisais en petites foulées... A trois jours d'ici, sur la côte Nord, vivent des tribus de pêcheurs.*

- *Des sauvages ! Ne compte pas sur moi !*

- *Des hommes et des femmes comme toi et moi.*

- *Je n'irai pas, je n'ai plus confiance, je te hais !*

Elle se releva, me parut immense, solide comme une déesse tutélaire.

- *Comme tu voudras.* dit-elle.

Elle tourna les talons, le chien la suivit. Elle parcourut une dizaine de mètres, se retourna et me cria :

- *Tu ne veux plus m'épouser ?*

- *Va au diable !*

Je restai seul, écroulé sous mon cocotier, dévoré de rancœur. Irina marchait d'un bon pas, sa silhouette ne fut bientôt plus qu'un point, tout au loin sur la plage immense, dans quelques minutes, elle disparaîtrait derrière cette montagne abrupte et noire qu'on voyait à l'horizon, au bout du cap, et dont le profil m'était vaguement familier. Je me sentis terriblement seul et misérable. Dans mon cœur, la rage laissa la place au désespoir.

Alors seulement, je compris intimement que mon merveilleux avenir n'était qu'illusion et que j'aurais à construire ma vie dans cet univers de début du monde, terrifiant et magnifique.

Je me levai et criai :

- *Irina, je viens !*

Je rassemblai mes forces et me mis à courir.

## Épilogue

Presque deux siècles après que la «Flèche inversée» eut déposé ses occupants au cœur des années 1600, les deux frégates l'Astrolabe et la Boussole, de l'expédition de Monsieur de La Pérouse, firent halte dans l'île de Tehu pour faire de l'eau douce et des vivres. Les naturels leur parurent si exceptionnellement amicaux, que Jean-François de La Pérouse décida de passer une nuit à terre, accompagné de Paul-Antoine Fleuriot de Langle, le capitaine de l'Astrolabe et de M. de La Martinière, son naturaliste et interprète. Ce dernier apprit qu'une légende de l'île prédisait l'arrivée d'hommes à la peau claire possédant des bâtons à feu, à bord de très grandes pirogues, et que ces primitifs pensaient que c'était eux. M. de La Pérouse trouva l'histoire charmante et accepta de participer à une cérémonie donnée en leur honneur.

Dans l'assemblée des villageois réunis pour la circonstance, sous les peintures corporelles et les fleurs dont leur corps était paré, il crut apercevoir quelques personnes de teint beaucoup plus clair que ce que l'on trouve habituellement dans ces contrées. Il se promit de noter la chose dans son livre de bord.

Au fur et à mesure que la nuit s'avavançait les danses devenaient de plus en plus frénétiques et la musique de plus en plus envoûtante, comme il est d'usage chez les primitifs. Jean-François et ses compagnons, gavés de mets délicieux, ivres de rythme et de fatigue, attendaient de pouvoir se retirer dans la case qui leur avait été attribuée sans vexer leurs hôtes. Mais soudain, sur un signe de la reine Temahu, tout s'arrêta et un poignant silence les laissa étourdis.

Le groupe des danseurs, immobile et haletant, se fendit en deux, laissant apparaître une petite fille blonde au teint pâle. Le commandant La Pérouse en fut suffoqué. La petite portait, sur ses bras tendus, comme en offrande, un lourd fardeau. Derrière elle, d'autres enfants, dont certains au teint clair, en portaient de semblables. Ils s'approchèrent du commandant en file indienne, et déposèrent respectueusement leur paquet à ses pieds. Lorsque la fillette blonde fut près de lui, il vit, dans la lumière des torches, qu'elle avait les yeux bleus. Il se tourna vers Paul-Antoine, le regard plein d'une muette interrogation. «*Sans doute un cas d'albinisme prononcé*» souffla Paul-Antoine.

En inspectant le premier paquet posé à ses pieds, M. de La Pérouse vit qu'il s'agissait d'écorces d'arbre travaillées de façon à former une espèce de tissu fibreux. Elles étaient empilées et liées entre elles. Il se pencha, et, à sa stupéfaction, vit que des signes formant écriture y étaient tracés. Jean-François fut tiré illico de sa torpeur car jamais, de mémoire de James Cook ou de Bougainville, on n'avait rencontré de forme d'écriture dans cette région du globe. La découverte promettait de secouer le petit monde des géographes ! Il détacha nerveusement la première écorce, demanda qu'on approchât une torche, et se pencha le cœur battant. Il crut défaillir car il déchiffra sans aucun mal les premiers mots, écrits dans un curieux français *"Je m'appelle Evariste Bretonneux, Ev pour les intimes, j'ai vécu en ce temps et en d'autres et ceci est mon histoire. Je dois écrire ceci avant que ma mémoire ne s'altère..."*

Jean-François de La Pérouse comprit alors qu'il était en proie à un délire hallucinogène provoqué par le breuvage blanc et sirupeux qu'il avait ingurgité tout à l'heure, il en fut honteux et contrarié. Avant que la blonde enfant ne disparaisse, il eut quand même la présence d'esprit de faire demander son nom par M. de la Martinière... «*Irina*», répondit la petite, avant de s'esquiver.

Le lendemain matin, le commandant ouvrit un œil hagard et vit que les paquets d'écorces étaient toujours là, posés sur le sol de la case. Il regarda et put lire à nouveau. Il en fut secoué et se dit qu'il y avait là un très grand mystère.

M. de La Pérouse était un homme des Lumières, il ne croyait pas aux sortilèges. Il fit porter précieusement cette drôle de bibliothèque sur la frégate La Boussole avec l'intention de percer son mystère avant de le soumettre à l'Académie des Sciences.

Dans les jours qui suivirent, le commandant s'enferma dans sa cabine et s'absorba dans la lecture. Cet excellent marin en fut si bouleversé qu'on ne le vit pas une seule fois sur le pont.

La mer ne le lui pardonna pas, La Boussole et l'Astrolabe, prises dans une tempête, se fracassèrent sur les récifs de l'Archipel Vanikoro.

Jean-François de Galaup de La Pérouse, ses hommes, ses navires et ses biens, disparurent à tout jamais, et le nom d'Anton Vodkov se perdit pour toujours dans les défilés du Temps.



# CYRILLE DE SAINTE MAREVILLE

Science-Fiction

## Le Réveil



*Publications aux Editions Point de Fuite (Montréal, Québec)*

*Recueils de nouvelles fantastiques :*

- *A comme ailleurs, 2002*
- *Faux-semblants, 2004*

*Phénix-mag*

*Nouvelle : Le réveil.*

*Publications à venir :*

*Phénix-mag : Les mots du professeur Pickville.*

*Publication aux Editions 5ème Saison (nouvellement Milles Saisons).*

*Anthologie, Facettes d'imaginaire.*

*Nouvelle : Daccord le magnifique, (juin 2007).*

*Hiver 2009, Edition de la rhubarbe :*

*La rose ensanglantée (conte médiéval).*

*Magazine Présence d'esprits n° 54.*

*Nouvelle : Luviana*

Je m'appelle Kovitz, Yan Kovitz ! S'il vous plaît, sortez-moi d'ici, pour l'amour du ciel ! J'habite à Cracovie, au 16 rue Borodinov ! Vous connaissez docteur ?

Pavel Korsky se tourna d'un air interrogateur vers l'infirmière qui l'accompagnait.

- Paranoïa aiguë, schizophrénie avancée, lui répondit-on. Le sujet est en dysfonctionnement total avec la réalité et manifeste un trouble d'identité grave.

- Ne les écoutez pas, ils ne veulent pas comprendre ! s'exclama la patiente, une femme dans la quarantaine, sanglée de la tête aux pieds sur son lit.

- A-t-on pris la peine de vérifier ses antécédents, son adresse ? demanda le jeune homme après avoir brièvement parcouru la fiche médicale qu'on lui avait tendue.

- Madame Ramanov est ici depuis près de 10 ans ! s'offusqua l'infirmière, sa famille a demandé à ce qu'elle y soit placée d'office. Tout ceci est dû au choc post comateux qui a suivi son accident de voiture. A son réveil, la malheureuse semblait totalement désorientée. La perte de mémoire relative aux événements antérieurs à son accident l'a ébranlée au point qu'elle nie sa propre identité. Elle a ensuite progressivement recouvré ses souvenirs et pu reprendre une vie normale, jusqu'au jour où elle a perdu la tête.

- Balivernes ! protesta la démente, j'ai perdu mon identité, pas la raison ! Je ne pouvais plus continuer à prétendre, à jouer le jeu, il fallait bien qu'un jour ou l'autre *ils sachent* ! Bon sang, mais pourquoi ne veut-on pas me croire, puisque je vous dis que je ne suis pas Madame Ramanov mais Monsieur Kovitz, Yan Kovitz, 16 rue Borodinov, Cracovie ! Je vous en supplie docteur, ne faites pas comme les autres, ne renoncez pas à la *vérité*, vous êtes mon dernier espoir. 16 rue Borodinov, vous vous en souviendrez n'est-ce pas ?

Sa voix se brisa dans un sanglot, un gargouillis de paroles incompréhensibles, que couvrit le long râle inhumain des autres patients que cette agitation avait éveillés de leur léthargie. Un joyeux tintamarre se répandait dans la salle.

Devant le chahut grandissant, l'infirmière prit le jeune homme par le bras et l'entraîna vers la sortie.

- Venez, dit-elle, inutile de s'attarder ici, ce sont des cas pathologiques irrécupérables ! Zone classée PIT !

C'était sa première visite à l'asile Zadruga. La seule évocation de ce nom suffisait à faire se dresser les cheveux de quiconque travaillait dans le domaine de la psychiatrie. Ce n'est qu'une fois dans son nouveau bureau que Pavel prit pleinement conscience de la réalité de ce lieu lugubre et sinistre où il allait devoir passer cinq ans. Ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une promotion, mais il fallait bien ça pour oublier Anna !

Le jeune homme tira un paquet de cigarette de la poche de sa blouse et se mit à fumer en considérant d'un œil maussade l'ensemble de la pièce. Sur les murs, des tableaux ringards dont la seule utilité semblait être de calfeutrer les innombrables fissures du plafond, bosselé en maints endroits par une humidité conquérante. Une ampoule vissée au bout d'un simple fil électrique dispensait une lueur blanchâtre. Au-dessus d'une vieille armoire, une pile de dossier menaçait s'écrouler. Enfin, dans un angle obscur, des coupures de journaux et quelques feuilles éparses emplissaient un évier condamné. Pavel fit la moue et se rencogna dans son siège.

Son divorce et tout ce qui avait suivi, le partage des meubles, les souvenirs divisés en deux, les amis en commun qui eux aussi s'étaient déchirés au gré de leurs disputes, tout ceci l'avait conduit à cet exil volontaire, au fin fond de la Russie septentrionale. Comment aurait-il pu en être autrement ? Demeurer à Saint-Petersbourg et risquer de croiser Anna au bras d'un autre homme ? Non, mieux valait l'oublier dans ce trou à rat. Dans la ferme intention de tracer un trait sur son passé, il avait volontairement demandé une mutation, le plus loin possible.

Sa nouvelle vie commençait ici, dans ce lieu insalubre, retiré, et peuplé de fous de la pire espèce. L'asile Zadruga ! La fin du parcours, le terminus des âmes écorchées, dernière étape avant la mort, toujours lente et misérable, et dans l'oubli et l'indifférence totale. Car ici les recherches se bornaient à la stricte surveillance de malades jugés irrécupérables. L'avenir des patients s'arrêtait aux grilles du jardin qui entourait l'asile composé de trois imposants bâtiments vétustes. Parfois, aux cris hystériques des patients que l'on promenait, répondait du bois tout proche le grognement de quelques bêtes sauvages, comme si la nature reconnaissait en ces êtres désarticulés et dépourvus de raison une animalité humaine, un cri redevenu primitif.

Pavel, arrivé la veille, commençait à prendre la mesure de l'univers insolite qui l'accueillait. Anna, pourquoi m'as-tu quitté ? soupira-t-il en écrasant rageusement son mégot dans un cendrier. Quelqu'un frappa à la porte et entra sans attendre d'y être convié.

- Docteur Pavel Korsky, je présume ? fit l'intrus.

- Lui-même, répondit le jeune homme en se levant de son siège.

- Permettez que je me présente, je suis le directeur de l'hôpital, Herr Fisher.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains.

- L'on vient tout juste de m'informer de votre arrivée et je tenais à vous accueillir personnellement ! Bienvenu chez nous, Monsieur Korsky ! Vous verrez, cet endroit est unique au monde ! Vous serez aussi, j'en suis convaincu, captivé par la pathologie particulière de nos patients. Rien à voir avec ceux que vous avez pu traiter jusqu'alors. Nous ne sommes pas à Saint-Petersbourg ! ajouta-t-il d'un ton cynique. Nous possédons ici des cas uniques, les plus subliminaux dans leur délire, si je puis m'exprimer ainsi, la crème de la crème quoi ! Mon Dieu, mon Dieu, mais vous ne perdez pas de temps, on dirait ! s'exclama le bonhomme en voyant sur le bureau des dossiers que Pavel avait machinalement sortis d'un tiroir. L'étonnement suscité par tous ces paquets ficelés permit au jeune psychiatre de mieux examiner son interlocuteur. C'était un homme de petite taille, trapu, et dont la tête semblait reposer sur un socle de graisse. Son visage exprimait une malice constante. Sa voix, sarcastique et inso-

lente, trahissait une perversité provinciale, une jalousie teintée de mépris que l'isolement avait fait croître au fil du temps.

- Je crois comprendre que votre mutation est voulue, n'est-ce pas ? Aussi puis-je espérer que vous resterez plus longtemps que votre prédécesseur ! Ce disant, il avait saisi sur le bureau un taille-crayon en forme de globe terrestre et s'appliquait à le faire tourner sur son axe d'un geste lent et précieux. L'objet, entre ses doigts boursoufflés, paraissait aussi insignifiant qu'une bille de verre.

- Ceci est tout ce qu'il nous reste de notre cher collègue Alexandre. Un homme pourtant si brillant ! Il redéposa l'objet. Le malheureux ne semble guère avoir apprécié la rudesse de notre climat. Il est vrai que l'hiver est rigoureux dans notre contrée, et puis, il faut bien l'avouer, nos patients sont un peu particuliers, leurs mœurs peuvent choquer même les gens les plus avertis de notre métier !

Herr Fisher avait retiré de sur son nez ses lunettes rondes et en nettoyait les verres tout en jetant des regards par en dessous vers le jeune psychiatre.

- Les fous ont leurs repères comme nous avons les nôtres, répondit Pavel, leurs manies nous rappellent à notre propre fragilité. Qui d'entre nous n'a pas ces petits tics, ces déviations verbales ou physiques et qui font de chacun d'entre nous un être au caractère unique. Leurs délires nous rassurent, ils nous préservent contre notre propre folie. Ils annulent notre peur et nous reconfortent dans l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Mais nous sommes tous le fou d'un autre...

- Certes, certes ! répondit le directeur en remettant ses lunettes. La folie est un état d'esprit, dommage que le leur soit une souffrance ! Eh bien, je ne vous importunerai pas davantage, je vois que vous avez déjà fort à faire, dit-il en pointant du doigt la pile de dossier. Je reste à votre entière disposition. N'hésitez pas à me contacter. Bonne chance Monsieur Korsky !

La porte se referma sur ses mots. Un lourd silence retomba sur la pièce.

Cette rencontre lui avait été déplaisante. Elle confirmait le sentiment qu'il avait atteint le fond. Ne lui restait plus maintenant qu'à se laisser vieillir ici, dans cet asile, sans bruit, loin des siens et de tout ce qui avait fait de lui un brillant psychiatre, apprécié de ses collègues et aimé par la plus belle femme de toute la Russie !

Dans un sursaut de dignité et afin de taire l'angoisse qui l'étreignait, il tenta de se convaincre qu'il avait une mission, sortir de cet enfer le plus grand nombre possible de patients, revoir chaque dossier, s'investir en retrouvant l'énergie de ses jeunes années d'étudiant, quand tout était encore possible. Hélas, ces belles résolutions à peine prises, il y renonça aussitôt tant ce lieu lui paraissait sans issue.

Pavel s'avança vers la fenêtre. En bas, un préau, une cour intérieure flanquée de quelques arbres rabougris et des bancs enchaînés au sol. La pénombre du soir tombait, accentuant une impression de désolation qui soulignait plus cruellement encore l'austérité du lieu. Il songea un instant à ce qu'il aurait pu devenir si Anna ne l'avait pas quitté. Il repensa au cas de la patiente, Madame Ramanov. Destin volé ou perdu, leurs sorts étaient désormais liés à la même souffrance de l'abandon et de la solitude. Leurs vies s'arrêtaient ici, à Zadruga.

Pavel soupesa, perplexe, la pile de dossiers qui se trouvait sur son bureau. Sous ses doigts passait le souffle de mille cœurs endormis, mille âmes en suspens, prisonnières chacune de leur folie. D'un coup de cutter, il coupa le cordon qui maintenait l'ensemble attaché et rechercha le dossier de Madame Ramanov.

Sous l'écriture presque illisible du responsable qui avait signé et approuvé la demande d'internement, se dessinaient au fil des pages les traits d'un personnage singulier dont l'existence avait basculé dans la démence à la suite d'un accident de la route et au coma qui avait suivi.

Tout semblait avoir été fait dans le déni de la principale intéressée. Certaines pièces du dossier manquaient, d'autres, recouvertes de ratures, soulevaient des interrogations. Le jeune homme nota que depuis son arrivée à l'asile, aucune note sérieuse ne figurait sur les rapports quotidiens. C'était comme si la patiente avait cessé d'exister, comme si son cas avait été réglé une bonne fois pour toute. Dix ans de vie sans le moindre commentaire concernant l'évolution de la maladie. Ce vide absolu, cette négation même de l'existence, l'indigna. Certes, ce n'était après tout qu'un cas banal de schizophrénie, comme l'avait souligné l'infirmière et ainsi que l'attestait le résumé psychiatrique, mais le besoin de rompre l'ennui, de tromper la tristesse et d'oublier Anna, le poussèrent à reprendre en main le dossier de Madame Ramanov.

Pavel relut plus attentivement certains passages avec l'impression que la démente était à ses côtés et lui tournait les pages. Il la revit sanglée de la tête au pied sur son lit, touchante dans sa détermination à vouloir le convaincre. Bien sûr, la folie est une souffrance réelle, mais la détresse de Madame Ramanov lui paraissait *différente*. Il y avait dans le ton de sa voix une sincérité, un désarroi hors du commun. Quelque chose lui disait que ses paroles avaient un sens, qu'elles n'avaient jamais vraiment été écoutées, seulement entendues, que sa schizophrénie avait un double fond, un tiroir qu'il était en train d'ouvrir....

La deuxième journée commença par les mêmes visites, rituels obligatoires et qui ne servaient qu'à faire passer le temps jusqu'à midi. En passant devant le lit de Madame Ramanov, le jeune homme fut troublé par son attitude résignée. Tandis qu'il s'éloignait dans l'allée, pressé par l'infirmière de service que cette visite visiblement ennuyait, il sentit un regard s'accrocher à son dos. Une secrète entente le liait à la souffrance de cette femme, une compassion muette qui déjà l'unissait à son destin...

- Racontez-moi votre histoire, Monsieur Yan Kovitz, demanda un soir

Pavel en s'asseyant sur le rebord du lit. Des yeux ébahis se tournèrent vers lui et le considérèrent longuement.

- Voici bien longtemps qu'on ne m'a appelé par mon vrai nom ! fit la patiente, émue.

- Je vous écoute Monsieur Kovitz, dites-moi ce qu'il vous est arrivé, que je puisse vous sortir de là, dit le jeune homme sans sourciller. Mais Madame Ramanov hésitait à raconter son histoire, indécise, prise au dépourvu par cette demande inespérée, retenue par une pudeur qui puisait son origine dans la douleur morale qu'elle vivait encore et depuis si longtemps. Ce travail de mémoire semblait lui demander un effort considérable. Il lui fallait réapprivoiser le passé, retrouver l'empreinte d'une identité

perdue mais jamais oubliée. Elle ferma alors les yeux et remonta le cours du temps. Ses mains bientôt ressentirent les vibrations du moteur d'une voiture à travers le volant qu'elles tenaient. Elle revit le tableau de bord, la sacoche mauve posée sur le siège avant, et croisa dans le rétroviseur le regard d'un homme, Yan Kovitz !

...Je roulais vitres baissées sur une route de campagne verdoyante sans penser à rien en particulier, assourdi du bruit du moteur et du vent qui claquait en s'engouffrant à l'intérieur. J'allais rendre visite à un vieil ami que je n'avais pas vu depuis longtemps. Je n'avais croisé aucune voiture depuis un long moment quand soudain, au détour d'un virage, une silhouette sortit du fossé et se dressa sur la route. Je freinai brusquement et contre-braquai sans parvenir à éviter l'imprudent. Mon véhicule fit une embardée et percuta le tronc d'un arbre. J'entends encore le crissement de pneus et ressens dans ma chair la lourdeur de ce corps heurté de plein fouet, le craquement terrifiant des os qui se brisent, puis le fracas de tôle qui se froissent. Les mains agrippées au volant, je demurai coincé dans l'amas de ferraille qu'était devenue ma voiture. Du sang coulait le long de ma nuque, ma vision se troublait. Je crus que j'allais y rester. C'est alors que je ressentis une *présence*. J'appelai sans que personne ne me répondît ni ne se manifestât. Cependant, j'avais la certitude de n'être pas seul. *Quelqu'un* m'observait. Je tressaillis en sentant une main se poser sur mon front, puis perdis connaissance.

Lorsque je repris mes esprits, j'étais incapable de bouger le moindre petit doigt. Je retrouvai peu à peu le sens de l'orientation et de la réalité, et compris que j'étais vivant mais plâtré de la tête aux pieds. Apparut au-dessus de moi une tête coiffée d'un bonnet d'infirmière. L'instant d'après, le faisceau d'une lampe balayait le fond de mes pupilles.

- Notez, mademoiselle, fit une voix d'homme, 16H45 PM, la patiente est sortie du coma. La fièvre est retombée et le pouls est normal. Prévenez la famille voulez-vous, ils vont être rudement surpris !

Je remarquai qu'on avait employé le féminin. Cette méprise me fit sourire intérieurement. Comment pouvait-on se tromper ainsi ? J'étais encore affaibli et me rendormis presque aussitôt.

Mon sommeil fut agité par la présence d'une femme à mon chevet. Son allure était chaotique. Vêtue d'une robe de nuit déchirée à maints endroits, le visage recouvert d'égratignures et les cheveux en bataille, elle paraissait agitée et me parlait, tout du moins le présumais-je, car je n'entendais rien à son discours qu'elle ponctuait de haussements d'épaules et de gestes désordonnés. Soudain, elle se tut et s'approcha de mon lit. Ses yeux ressemblaient à ceux d'une louve. Je ne voulais pas qu'elle me touche, mais mon corps prisonnier du plâtre empêchait tout mouvement. Je sentis ses lèvres froides se poser sur ma bouche et m'éveillai en sursaut...

- Maman a ouvert les yeux ! fit une voix d'enfant. Une tête blonde apparut dans mon champ de vision, puis une deuxième. Quelque chose de rugueux se frottait à l'extrémité de mes doigts.

- Éloignez ce chien du lit ! gronda une voix autoritaire, combien de fois faudra-t-il vous le dire ! Les deux visages joughflus disparurent de ma vue pour laisser la place à un homme qui m'embrassa sur la bouche !

- Comment te sens-tu, ma chérie ? Si tu savais la frousse que tu nous as faite ! Enfin le docteur dit que tu es tirée d'affaire. Il ne reste plus que ce maudit plâtre à retirer ! D'ici quelques jours tu seras à la maison...

J'étais abasourdi. Bon sang ! Mais ces gens ne se rendaient-ils donc pas compte qu'ils étaient devant la mauvaise personne, que ce n'était pas le bon lit ? J'étais outré et furieux de cette bévue qui persistait en dépit de toute logique. J'entendais bien me plaindre à la direction, une fois le plâtre retiré. Mais en attendant, je dus prendre mon mal en patience et accepter la visite quotidienne de mes *deux enfants* et de *mon chien* Takky, dont la présence m'était révélée par des glapissements de joie et la langue râpeuse sur mes doigts. Résigné à ma condition, je ne pus faire autrement que de prêter l'oreille aux derniers potins d'une famille dont j'étais visiblement *la mère* ! Les querelles de la famille Ramanov n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. Incapable de désavouer ces pauvres gens sur leur monstrueuse erreur, je songeais à *la vraie Ramanov*, qui, sur son lit d'hôpital, peut-être même dans cette même salle, devait souffrir de voir les siens se tromper, emmurée comme moi dans un silence effroyable.

J'en déduisis bientôt que ma famille se composait de deux filles, Elliana l'aînée, âgée de 10 ans, Ludia, la cadette, 8 ans, et d'un mari, (*un mari* ! enfin puisqu'il faut l'appeler ainsi ) d'un mari, dis-je, prénommé Micha.

Je dois vous avouer docteur que, même si ces visites ne me concernaient pas, je les attendais avec impatience tant elles rompaient la monotonie de mes journées. Toutefois, j'avais hâte que ce plâtre me fût enlevé et que, ma véritable identité dévoilée, on s'occupât enfin de moi. Enfin, n'avait-on pas retrouvé sur les lieux de l'accident mes papiers, ne s'était-on pas empressé d'avertir Madame Prazia, la concierge de mon immeuble, la seule personne avec qui j'entretenais encore quelques rapports humains, car il y a bien longtemps que je n'ai plus de famille. Je ne suis pas du genre à recevoir. Apprenez, docteur, que je suis rentier et vis seul à Cracovie. Cette femme était tout ce qui me liait encore à l'humanité. Ce n'est pas que je déteste la société, mais en vieillissant, on a tendance à la fuir de peur qu'elle ne vous rappelle à vos échecs et réveille en vous le souvenir gênant de cette belle naïveté propre aux jeunes gens, bref, à ce temps béni où tout semble possible. J'avais aussi perdu beaucoup de mes amis. La mort des autres vous rapproche de la vôtre n'est-ce pas ? La solitude devient alors votre unique confidente, miroir intemporel dans lequel s'inscrit votre déclin. Ce n'est hélas jamais un choix, mais un incontournable passage. Mais revenons à mon récit voulez-vous ? Cet ami, à qui je rendais visite, lorsque tout ceci est arrivé, en était à son dernier souffle. Paix à son âme, car à l'heure qu'il est, il doit être mort depuis bien des années ! Pensez donc docteur, vingt-sept ans se sont écoulés !

Le grand jour arriva ! On poussa mon lit dans les couloirs de l'hôpital. En voyant défiler au-dessus de ma tête les tubes lumineux du plafond, je pensai aux pointillés d'une autoroute et me revoyais au volant de ma voiture. Nous entrâmes dans une salle d'opération. On s'affaira autour de moi. J'entendis le cliquetis d'instruments que l'on prépare, le moteur d'une scie électrique que l'on vérifie, perçus dans l'air la fébrilité du personnel qui se préparait à l'opération. Une forte odeur de soufre et d'éther traînait dans la salle. Un médecin se pencha vers moi, et, me tapotant amicalement l'épaule, déclara qu'il n'y en avait plus pour très

longtemps. Oui, pensai-je, encore quelques minutes et vous allez voir à qui vous avez affaire ! Pour rien au monde je ne voulais rater le spectacle de leur stupeur quand tous découvriraient mes jambes, mon torse velu, et ce visage d'homme ! Tandis que la scie entamait le plâtre qui se décollait par morceau, je guettais la moindre réaction. A mesure que se libérait mon corps, je ne remarquai cependant aucune contrariété sur les visages concentrés sur la tâche. Absolument rien, pas le moindre tressaillement ni le plus petit haussement de sourcil. Une main recouvrit mes yeux. La scie attaqua mon masque de plâtre. Mon cœur battait à rompre. Encore un instant et j'allais pouvoir crier mon indignation, ma colère et exiger des explications. Quelqu'un me souleva délicatement la tête et écarta un morceau de plâtre de ma joue droite, puis ce fut au tour de la joue gauche. Et voilà ! s'exclama le médecin chef. Je levai aussitôt vers lui une tête réprobatrice et m'attendis à le voir frémir de stupeur. Mais il n'en fut rien. L'homme, visiblement satisfait du travail accompli, arborait un air ravi. Mais enfin, ne voyait-il donc pas que.....

On installa deux gros oreillers derrière mon dos afin que je puisse me redresser un peu et me voir dans le miroir que tenait une infirmière entre ses mains. Je retins un cri d'effroi en voyant de l'autre côté de la glace, une femme dont l'épouvante était égale à la mienne. L'être pâle qui me fixait avec consternation, n'était autre que moi, moi transposé dans le corps d'une femme!

Les larmes que je versai furent interprétées comme le signe d'une profonde émotion. L'infirmière au miroir crut comprendre mon désarroi. Ne vous inquiétez pas trop pour ces petites rougeurs, là, sur vos avant-bras et sur votre front, elles partiront d'elles-mêmes, me dit-elle à l'oreille, vous verrez, vous serez aussi ravissante qu'avant l'accident !

Bouche bée d'horreur, je parcourus d'une main fébrile le contour de mon visage, glissai mes doigts à travers une épaisse chevelure ébouriffée. Me voyant faire, la jeune femme délaissa son miroir et, dans un même élan de solidarité féminine, entreprit de me coiffer tandis que je poursuivais l'étude de mon corps féminisé. Je crus défaillir en sentant sous la paume de mes mains la rondeur de mes seins. Je pris alors conscience du vide entre mes jambes et de mon sexe, replié vers l'intérieur et qui traçait un chemin à travers mes entrailles, s'ouvrant à son extrémité sur un ventre sans muscle, une matrice nouvelle. Je fermai les yeux et m'abandonnai aux sanglots.

On me ramena dans ma chambre et me laissa à mon chagrin. J'étais inconsolable, horriblement seul dans ma douleur morale et physique.

Les deux vieilles femmes avec qui je partageais la chambre depuis mon arrivée, me regardèrent avec cette indifférence qu'on parfois les vieillards, comme si leurs yeux, pénétrés d'une mort éminente, ne distinguaient déjà plus que des ombres. Comment vous traduire, docteur, ce que je ressentis alors, comment trouver les mots justes pour exprimer le désarroi, la souffrance et la détresse incommensurables qui m'accablaient à ce moment précis.

Je n'avais pas encore ouvert la bouche. Ma voix sans doute renfermait ma virilité et redonnerait vie à mon identité. Un seul mot peut-être, et j'allais m'éveiller de ce cauchemar, quitter cette carapace de femelle, cette chair flasque dont j'étais le prisonnier.

Ce nom, je le criai, mais d'une voix légère, aussi douce que mes cuisses et mes seins. Cette voix étrangère portait désormais mes mots et faisait de moi une femme à part entière.

Le lendemain, je reçus la visite de *ma famille*. Sans que je puisse m'y opposer, Elliana et Ludia, folles de joie, m'étreignirent dans leurs bras.

- Oh maman, maman ! Que je suis heureuse ! dit l'aînée, tu nous as tellement manqué ! fit la cadette. Le docteur dit que tu vas pouvoir rentrer dès demain! reprit la première, alors tu vas être là pour mon anniversaire ? renchérit la deuxième. Laissez votre mère respirer un peu les enfants ! fit Micha mon mari, un bouquet de roses la main. *Le je t'aime* qu'il me glissa à l'oreille me pétrit d'effroi ! Je répondis d'un sourire contraint et détournai la tête. Me voyant aux bords des larmes, les deux fillettes se rapprochèrent du lit dans un geste de tendresse. Quant à Micha, il resta coi, maladroit, comme le sont en général les hommes dans pareille situation. Et j'étais bien placé pour le comprendre !

Je dus faire face à un véritable interrogatoire. *Mes enfants* voulaient tout savoir et m'assaillaient de questions. Il fallut se montrer compréhensif et *maternel*. J'étais redevenu leur centre d'intérêt et ne pouvais décevoir leur curiosité. De toute façon, y avait-il autre chose à faire si ce n'était les écouter piailler comme des moineaux ? Bien sûr, j'aurais pu protester, nier, crier haut et fort que je n'étais pas Adèle Ramanov mais Yan Kovitz, que tout ceci n'avait aucun sens, réclamer une enquête, que dis-je l'ordonner même, mais comment convaincre qui que ce soit dans l'état actuel des choses, qui aurait pu croire à mon histoire, qui ?

Je n'aspirais qu'à une seule chose, m'endormir et remonter le cours du temps, jusqu'à l'accident, et ainsi reprendre mon identité.

Chaque soir, Docteur, je m'endormais avec l'espoir de me réveiller ailleurs que dans ce corps étranger ! Hélas le matin me ramenait à la réalité d'une folie qui dépassait l'entendement. *J'étais* devenu Adèle Ramanov.

Trois jours plus tard je quittai l'hôpital. Si ce départ n'était pas une mauvaise chose en soi, j'éprouvai cependant un pincement de cœur à l'idée d'abandonner ce lieu. Car nul doute que derrière les murs blancs, quelque part au bout d'un couloir, une partie de moi errait tel un fantôme à la recherche d'une vérité. Cet endroit marquait un point de rupture, un passage entre cette femme inconnue dont j'étais devenu la chair, et ce *moi* évanoui au bord d'une route.

Adèle habitait une maison de campagne située à quelques vingt kilomètres de Zanovia dans le conté de Prezdam. A la périphérie du village, un magnifique sous-bois s'étendait jusqu'au pied d'une colline verdoyante.

C'était un lieu accueillant, quoique retiré et un peu sauvage. La nature y était rebelle sans être hostile, un peu à l'image des habitants du village.

Mon *mari* travaillait pour une compagnie pharmaceutique. *Mes* deux filles, Ludia et Elliana fréquentaient le même collège. Elles étaient inséparables, espiègles, et d'un naturel joyeux; leurs rires adolescents égayaient la maison et apportaient un répit à ma misère intérieure.

On me refit visiter pièce par pièce la maison en y ajoutant des commentaires, des récits de scènes censés raviver ma mémoire. Lorsque sur une photo on me pointait du doigt un visage, je faisais mine de réfléchir avant de hocher la tête d'un faux air convaincu. *Mes filles* se dévouaient corps et âme pour m'aider dans cette *convalescence*. Leur tendresse et leur amour indéfectible me furent d'un soulagement et d'un réconfort certains dans cette douloureuse épreuve. Je les aurais sincèrement aimées, ces petites, *comme une mère* !

De manière générale, je commençais à bénir ce coma, car il me permettait de rester inaccessible, évusif, presque absent. Quelle que fût la circonstance, je pouvais toujours prétendre à l'amnésie. Personne ne pouvait me le reprocher. Ce handicap me fut salutaire dans les premiers temps, car j'avais besoin de solitude pour accepter l'inacceptable fantaisie du destin.

Peu après mon *retour*, je reçus la visite de nombreux voisins qui témoignèrent d'un profond respect et d'une grande admiration pour la femme que j'incarnais.

Les débuts de cette nouvelle existence furent laborieux. Il fallait concilier entre le désir de connaître cette femme mystérieuse, le souci de ne pas trop déplaire à ma petite famille qui se donnait tant de mal pour me rafraîchir la mémoire, eux-mêmes en souffrance face à mes *absences*, et l'horrible réalité du cauchemar que je vivais. En moi criait la voix d'un homme prisonnier d'une chair qui ne lui appartenait pas !

Je dus apprendre tout d'un être qui m'était totalement étranger, et fis pour le mieux pour répondre aux attentes de tous.

Instruit par *mes enfants* et *mon mari*, j'appris à être Adèle et m'efforçai de retrouver ses gestes et ses réflexes, ses attitudes et ses habitudes. Chacune de *mes réussites* était accueillie avec enthousiasme. Je jouais la comédie et feignais de recouvrir la mémoire selon la situation et le désir des uns et des autres.

On me montra alors qui j'étais et ce que j'avais accompli.

C'est ainsi que je découvris qu'Adèle était une artiste à ses heures perdues. Les nombreuses toiles dans le grenier attestaient d'un véritable engouement pour la peinture.

Je me revois encore franchir pour la première fois le seuil de sa chambre. Il y régnait une pénombre tranquille, de ces clairs-obscurs qui pénètrent la chair comme un parfum. L'odeur d'Adèle imprégnait chaque meuble. Micha m'avait devancé pour ouvrir en grand les rideaux et s'assurer que tout était *comme je l'avais laissé*. Je m'assis sur le rebord du lit et, pressant contre moi la chemise de nuit qui se trouvait sur l'édredon, j'examinai l'ensemble de la pièce, arrêtant ça et là des regards curieux sur des objets, des bibelots dont la signification m'échappait encore. *Mes enfants*, très émus, observaient chacun de mes gestes et s'empressaient d'éclairer ma mémoire en déposant à tour de rôle dans le creux de ma main, une brosse, un coffret, espérant provoquer ainsi une réaction. Je trouvai dans une armoire des manteaux, des jupes, des robes et des écharpes qui attestaient de la coquetterie d'Adèle et de son goût pour les belles choses. J'étais terrifié à l'idée de devoir un jour les porter.

Le soir, à l'heure du thé, lorsque nous étions réunis dans le salon, *mes filles* s'asseyaient à côté de moi sur le canapé, et me montraient des albums de photos, suscitant un intérêt et une curiosité naturelle pour cette femme mystérieuse dont le passé resurgissait devant mes yeux.

Adèle avait une beauté sauvage et hautaine. Il y avait en elle un air supérieur, sévère mais juste. Dans ses regards portés vers le futur, une réticence, un souci d'être, comme si elle eût craint que le futur lui vole un jour son identité, comme si dans l'œil de l'objectif, elle avait pressenti ma présence ! Une grande femme assurément, et que je ne saurais remplacer ! Page après page, je remontais le fil du temps. La noblesse de son cœur transparaissait dans l'immortalité des photos. Si je commençais à me sentir fier d'incarner pareil personnage, je n'en demeurais pas moins intimidé par la force de caractère qui semblait l'animer et qui ne ressemblait en rien à ce que j'étais.

Des jours et des semaines passèrent ainsi dans une vaine recherche d'identité, chaque fois ponctuées par des réminiscences inventées, des sourires navrés, des airs confus et égarés. Puis ce que je redoutais le plus finit par arriver.

J'avais tout fait pour retarder cet instant. Mais comment justifier chaque fois d'un refus la caresse d'un époux prévenant et affectueux ? Je dus me résoudre à accepter la fatalité et, un soir, décidai de ne plus arrêter la main qui si souvent se faufilait sous ma jupe pour me caresser les cuisses. Micha se montra dès lors plus entreprenant. Avec une infime délicatesse et une attention de circonstance, il parvint à éveiller en moi une sexualité nouvelle. Sans que je m'en rendisse compte, voilà que j'écartai les jambes et le laissai agir à sa guise, emporté par la volupté de ses mains habiles qui allaient et venaient sur ma peau. Puis un soir, il se coucha sur moi. Je retins mon souffle, terrifié, et faillis le repousser en criant mon dégoût. Mais Adèle ne l'entendait pas de cette oreille. Ses entrailles, son ventre, la moindre parcelle de sa chair appelaient à cette fusion des corps. Ce désir d'ailleurs grandissait en moi de façon insidieuse. Voilà que je me mis à pousser des gémissements, à me déhancher sous des caresses de plus en plus précises. Soudain, je sentis quelque chose de dur s'enfoncer entre mes cuisses. Un poignard me transperçait les entrailles ! Je vis le visage de Micha s'empourprer à mesure qu'il allait et venait en moi. Un filet de sueur perlait le long de ses tempes, son regard fixait ma bouche entrouverte, son souffle s'accélérait. Je le regardais faire, les yeux écarquillés, le corps écrasé sous son poids. La pointe de mes seins se durcissait en se frottant contre son torse velu. Si j'avais éprouvé au début de la répugnance, ce mouvement régulier engendrait à présent un plaisir animal que partageait Adèle. Son plaisir et sa jouissance devenaient miens ! Micha, haletant, me couvrait de baisers, léchait mon cou, mordillait le lobe de mes oreilles en me susurrant des mots polissons. Je me laissai prendre, excité par le désordre de tendresse, la douce brutalité dont il m'affligeait, guidé dans le désir par la volonté d'Adèle. Tout à coup, voilà que je le repoussai, l'invitai à s'étendre sur le dos et enfonçai sa verge au plus

profond de moi en m'asseyant dessus. Je m'activai, honteux, certes, mais bien incapable de refréner la jouissance d'Adèle que je m'appropriais. Son corps soudain se raidit. Micha poussa un gémissement et, d'un long soupir, sembla rendre l'âme. Je me glissai de côté, sortant d'entre mes jambes son sexe encore tendu. Un liquide chaud coulait entre mes jambes. Micha se tourna vers moi et blottit sa tête entre mes seins. J'attendis que son souffle s'apaise puis me dégageai de son étreinte. Glissant hors du lit, mes yeux tombèrent sur la photo de mariage d'Adèle. Elle me souriait, semblait me *féliciter* de ma conduite, de notre belle *complicité*. Je compris alors que sa féminité était entrée en moi et qu'elle s'exprimerait chaque jour plus librement sans qu'il me fût possible de m'y opposer.

Il fallait me faire une raison. Adèle vivait en moi et m'utilisait comme elle l'entendait. Elle menait la barque à sa guise, dirigeait, convenait, organisait. Je n'étais plus entre ses mains qu'un pantin désarticulé. Sa personnalité brimait la mienne, s'imposait dans la réalité d'un corps bien en chair et qui était le sien. Il suffisait que je croise son regard dans un miroir pour voir à quel point elle vivait en moi. Cependant, lorsque je la sentais *absente*, mon regard, échappant à sa vigilance, retrouvait l'empreinte d'un homme misérable et condamné au silence, je veux parler de Yan Kovitz, docteur, moi ! Il suffisait d'un sourire pour qu'elle effaçât de mon visage ce fantôme dont je n'étais plus que la pensée vivante. Je crois cependant qu'elle ne désirait pas me soumettre mais plutôt qu'elle cherchait en moi un allié, une main pour prolonger sa vie. Car aucun doute qu'elle aussi *comprendait* la situation. Quand je me prêtais à son jeu, je percevais parfois en elle une affection, une reconnaissance véritable vis à vis de mon être. Cet état d'esprit contribua à développer une complicité. Une tendresse réciproque nous unissait; elle était *elle* en moi, et j'étais *moi* en elle.

Chacun semblait avoir son heure. Adèle me montra comment tenir une maison. Repasser, nettoyer, cuisiner neurent bientôt plus de secret pour moi. Tout ce qui jusqu'alors m'avait fait horreur devint mon quotidien ! Lorsque je préparais les repas, c'est elle qui guidait mes mains et lorsqu'une de mes filles se frottait un peu trop contre moi, c'était le bras d'une mère qui enveloppait les épaules de l'enfant. Yan laissait faire, refoulé dans sa solitude, tourmenté par des désirs masculins qu'elle savait éteindre. Lorsqu'il nous arrivait de recevoir un voisin à dîner, elle s'arrangeait à merveille pour ne pas me mettre dans l'embarras et se montrait une maîtresse de maison attentionnée et dévouée. Sans elle, jamais je n'aurais pu être *une femme* !

Une année se passa ainsi dans l'apprentissage et l'acceptation de ma nouvelle vie. Que pouvais-je bien faire docteur, *qu'auriez-vous fait à ma place* ?

D'un côté Adèle souffrait de n'être qu'une ombre, un corps sans état, et moi une pensée sans corps. J'étais le bras qui prolongeait son identité et elle, la chair qui soutenait mon esprit prisonnier de ses entrailles. Nous étions deux à souffrir et à combattre l'absurdité qui nous frappait. Tout ceci ne pouvait pas durer. Je ne pouvais éternellement vivre en elle et étouffer ma virilité, cette masculinité qui sommeillait en moi. Il fallait que je retrouve mon identité, que je sorte de ce cauchemar, de ce corps, de *son* existence. L'un devait quitter l'autre mais qui et comment ?

La lassitude se fit ressentir l'automne suivant. Les soirées passées à siroter du cidre sur la véranda devinrent fades, comme si ce jeu commençait à *nous* lasser, je veux dire Adèle et moi, docteur, car je sentais bien qu'elle non plus n'était plus heureuse. Nous n'étions en fait que la moitié de l'autre. Le miroir des parfaits amants. Adèle, je le comprenais bien, n'aspirait qu'à retrouver la pleine possession de ses moyens, quant à moi, je brûlais d'envie de ressentir entre mes jambes, un sexe d'homme et n'avais de cesse de m'exprimer à nouveau de ma voix grave et familière. Mais Adèle avait l'avantage du physique. Elle vivait à travers moi tandis que j'étais confiné à une inexistence, une négation de mon être. Au fil des jours, la mélancolie l'emporta sur l'humeur bienveillante d'Adèle. Je désobéis, refusai d'agir comme elle l'eût fait, désavouai ses conseils et pris mes distances vis-à-vis d'elle et de *ma famille*. Après tout, si je comprenais son désarroi, ne pouvait-elle pas faire un effort ? Adèle *devait* comprendre et me laisser partir.

Des semaines passèrent à cultiver l'ennui et la frustration. Je perdus l'appétit et m'enfonçai dans une humeur morose. Cette attitude inquiéta mon entourage, qui crut à une rechute, à des complications dues à l'accident. C'est alors que je me rendis compte à quel point je ne pouvais me passer d'Adèle. Ne plus agir comme elle, ne plus être *celle* que tout le monde reconnaissait, c'était prendre le risque de retourner à l'hôpital, de passer pour folle aux yeux de tous. Je craignais par-dessus tout de perdre ma liberté de mouvement et d'être enfermé, constamment surveillé, d'être obligé de prendre toutes sortes de médicaments.

*Mes enfants* furent particulièrement affectés par ce changement de comportement. J'essayai tant bien que mal de les ménager, soutenu dans cette démarche par Adèle qui, enfin, se rangeait du côté de la raison.

La situation géographique de la maison me confinait à un isolement total. N'ayant pas de famille ou peu, il m'était difficile de partir sans raison précise. La venue de l'hiver et la neige, abondante en cette région, empêchaient tout projet d'évasion. Il fallut attendre le retour du printemps.

Adèle aimait la peinture. Je me mis donc à peindre, docteur, à peindre tableau sur tableau, qui tous me ramenaient au passé, à l'homme que je n'avais jamais cessé d'être. Je fis des toiles figurant ma rue, le quartier où je vivais à Cracovie, des perspectives audacieuses, des aquarelles précises de tous les lieux que j'avais fréquentés. Enfin, comme s'il m'avait fallu attendre l'absolution d'Adèle, je peignis mon propre visage. Adèle, tout d'abord réticente, finit par me seconder dans cette quête d'identité, consciente que l'harmonie qui nous liait encore et l'avenir incertain de notre union passaient par ce travail de mémoire. Je renaissais, docteur !

Ces moments de bonheur furent intenses. Chaque coup de pinceau me projetait dans le passé, injectait dans mon sang un peu de mon âme. Je reprenais chair, vivais à ma manière et à travers mes tableaux. Je me recréais un univers et transposais mes désirs sur la toile, prêtant à Yan une élégance et des allures mondaines que je n'avais jamais eues. Mon personnage était plus beau que nature, plus séduisant que celui qui sommeillait en Adèle. *Mes enfants* adoraient mes peintures, Micha aussi. Une année fut consacrée à ce passe-temps jusqu'au jour où je ne pus supporter la vue de mon propre portrait. Quelque chose avait changé dans mon regard, enfin je veux dire, ce n'était plus moi qui me regardait mais *lui*. Et ce *lui* semblait s'apitoyer sur mon sort et juger de ma lâcheté. Chaque fois que j'en prenais conscience, j'entrais dans une brusque colère et m'acharnais à détruire la première toile qui me tombait sous la main. Je protestais, m'élevais contre un silence accusateur et retournais ma colère contre Adèle, parlant *d'elle* et de *lui* à la troisième personne du pluriel comme s'il s'agissait d'un couple !

Des examens révélèrent un début de schizophrénie. Schizophrénie, docteur ! Nous voici arrivés dans le registre de votre logique mathématique et scientifique, n'est-ce pas ? Certes je comprenais fort bien un tel raisonnement. Vu de l'extérieur, j'étais bel et bien en train de devenir fou ! Mais *moi, moi* docteur, je savais bien que tout ceci avait un sens !

Je dus retourner à l'hôpital quelque temps, par simple précaution, m'avait-on dit. Mais je n'étais pas dupe. Les regards par en dessous ainsi que les muettes approbations que s'échangeaient mon mari et le psychiatre qui suivait mon dossier ne m'échappaient pas. Je m'inclinai et obtempérai.

Si j'avais été heureux de quitter l'hôpital, ce retour me procura un certain apaisement. En effet, ce lieu me rapprochait du commencement. Je n'étais plus très loin de Yan. Je ressentais sa présence, il était là, quelque part. Il me cherchait, lui aussi pris au piège d'un destin absurde ! Il fallait que nous nous retrouvions pour redevenir une seule et unique personne !

Adèle ne disait rien, troublée dans sa chair par ce tumulte intérieur. Sous sa peau, un sang masculin coulait à nouveau dans ses veines, et nourrissait l'esprit de Yan. C'est alors que se produisit un événement qui me bouleversa.

J'étais dans le jardin à ruminer mon infortune, quand une infirmière m'apporta une boîte qui, me dit-elle, avait été retrouvée sur les lieux de l'accident. On avait tout simplement omis de me la remettre lors de mon départ de l'hôpital, il y avait deux ans.

Sans doute croyait-elle que ce trésor allait me procurer quelque réconfort. Elle n'aurait pas pu mieux trouver ! Lorsque je l'ouvris docteur, je retrouvai ma montre, une montre de gousset avec, gravées à l'intérieur, mes initiales ainsi que ma date de naissance: YK 12/07/46 ! S'y trouvaient également un article de journal, une paire de gants noirs ainsi qu'une carte de la région avec, entouré au feutre rouge, le village de mon vieil ami à qui je rendais visite. L'émotion fit place à la joie. N'était-ce pas la preuve de l'existence de Yan Kovitz ? Docteur, vous trouverez cette montre dans la valise avec laquelle je suis arrivé ici. Vous y trouverez également deux ou trois de mes peintures, des portraits de Yan, enfin de moi, je veux dire. C'est à peine si vos confrères s'y sont intéressés, ne voyant là qu'un vulgaire transfert de personnalité, un passe-temps de fou. Personne ne s'est jamais donné la peine de vérifier si ce personnage a existé ou non ! Mais *il existe*, puisque je suis là ! Osez douter, docteur, tentez l'impossible, partez à sa recherche et vous me trouverez ! Je ne veux pas mourir dans ce corps de femme. Mais Adèle s'accroche à moi, elle me tient sous son joug, elle a peur de sombrer dans le néant, de ne plus *être* ! Mais elle n'est déjà plus qu'un cadavre vivant. Regardez dans quel état je suis ! Prenez cette montre, docteur, et remontez le fil du temps, mais gardez-vous de rencontrer Adèle en chemin.....

La patiente, dont la voix déclinait depuis quelque temps déjà, venait de fermer les yeux. Elle s'endormait. Pavel regarda autour de lui. La salle était plongée dans la pénombre du soir. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Un vent léger faisait onduler les rideaux comme des robes d'été. L'air était doux. Tout le monde dormait d'un sommeil profond.

Il regagna son bureau. Ce récit l'avait troublé. L'imagination fertile de la patiente était à ajouter à son dossier. Cependant, un doute subsistait. Après un moment d'hésitation, il se décida, descendit dans la cave du sous-sol qui servait de consigne, et se mit à chercher, parmi toutes les valises recouvertes de poussières, celle de Madame Ramanov. Si tous les malades avaient un numéro de dossier, leurs biens personnels portaient encore leur nom, comme pour témoigner d'une identité passée, d'une vie avant la folie. Lorsqu'il mit la main dessus, il fit sauter les loquets de la vieille valise et trouva à l'intérieur, comme l'avait dit la patiente, un portrait d'homme, Yan Kovitz, et une montre de gousset aux initiales YK 12/07/46. Il songea à la symbolique des objets. Bien des déficients mentaux en effet se rattachent à des objets pour s'accrocher à une réalité, à une existence qui peu à peu leur échappe. Tout ceci était *connu*. Si Madame Romanov n'était pas en cela différente des autres, son histoire avait cependant suscité sa curiosité et l'invitait à plus d'audace.

Il glissa la montre dans sa poche, referma la valise et la remit à sa place. Que risquait-il à vérifier ? Il ne lui serait pas difficile d'invoquer une urgence, un contretemps pour partir quelques jours, le temps de tirer cette histoire au clair. L'idée de se lancer à la poursuite d'un personnage fictif sorti tout droit de l'imagination d'une folle n'était pas sans lui déplaire. Cela lui rappelait son enfance, les secrets d'écoliers. Et puis, ce voyage allait lui permettre de mieux réfléchir. Il était encore temps de changer d'avis et de rentrer à Saint-Pétersbourg. Il n'avait pas encore signé de contrat. Il eut un sourire en songeant à Anna.

Pavel roulait prudemment au volant de sa voiture. Une carte routière dépliée sur le siège avant droit, il retraçait l'itinéraire présumé de Yan Kovitz. Il ne pensait à rien en particulier. Son esprit était vide.

Cependant, à mesure qu'il se rapprochait de Cracovie, il ressentit l'impression désagréable que *quelqu'un* l'observait à travers

son propre regard. C'est au moment où il avançait un bras pour changer l'inclinaison de son rétroviseur et ainsi ne plus croiser son regard, qu'il perdit le contrôle de son véhicule...

Silence, obscurité. Il est vivant mais ne peut bouger. La notion de temps s'estompe. Il n'y a plus que sa respiration, lente, régulière, infinie. Soudain, il ouvre les yeux, entend des voix se rapprocher. Un faisceau de lumière brise les ténèbres et l'aveugle...

- Ne bougez pas Monsieur Yan Kovitz, nous allons vous retirer le plâtre.....



## DAVID PEYRON

Science-Fiction

## Apocapitalypse



*Après des études de sociologie à Aix-en-Provence, puis Grenoble, il mène actuellement une thèse en information et communication à l'université de Lyon, consacrée aux fans contemporains d'Imaginaire et leur manière d'utiliser toutes les ressources médiatiques d'aujourd'hui pour se plonger dans les mondes fantastiques. Il est un grand amateur de cultures de genre (science-fiction, fantasy...) que ce soit au cinéma, en littérature ou encore en séries télévisées. Il écrit depuis toujours du fantastique, il a fait quelques scénarios de bandes dessinées dans un cadre non-professionnel et il écrit avec un ami une série audio sur le modèle du fameux Donjon de Naheulbeuck mais dans une ambiance plus gothique. Ceci est sa première véritable publication non-universitaire. L'idée de cette nouvelle est née d'une discussion improbable avec un bossu boiteux qui se reconnaîtra.*

« On inventera rien qu'ils n'aient déjà mis en pratique, et ils sont capables de trucs qui nous seraient jamais venus à l'idée, souvent avec des électrodes. Ils ont une chose dont nous manquons totalement : l'imagination. Et l'électricité bien sûr ».

Le démon Rampa à propos de l'humanité, dans De Bons Présages, de Terry Pratchett et Neil Gaiman.

#### LA MORT.

Puis une légère fumée grise, un lieu long et noir dans lequel on s'engouffre lentement, flottant. Au loin, se trouve un point de lumière, grandissant plus vite que la sérénité. Un point blanc et intense puis la délivrance. Rien d'original si on y réfléchit un peu, mais une fois que l'on a choisi une façon de faire, les autres s'y habituent et il faut bien les satisfaire. En fait, c'est un peu ce qui leur a été promis: la grande satisfaction ou un truc de ce genre. Alors on leur donne ce qu'ils veulent, simplement. On leur donne le tunnel, la lumière, les grandes portes d'ébène qui s'ouvrent dans un grondement sourd... et bien sur du sexe à volonté. Le reste varie quelque peu selon les cas mais il y a certains fondamentaux invariant.

On ne peut donc plus changer la forme mais cela n'empêche en aucun cas les améliorations techniques. Dans cet endroit aussi on tente d'assimiler la modernité, car c'est là qu'elle a été créée, bon sang c'est vrai quoi! Cependant, il faut se rendre à l'évidence l'enfer est pavé de bonnes intentions et sans faire le procès de la technologie ni vouloir donner à cette histoire une morale politiquement correcte je crois bien que le paradis aussi.

Ce récit peut très bien se dérouler hier ou demain et à tous les moments qui ont existé et existeront, mais afin de renforcer l'aspect parabolique et intemporel de cette histoire disons qu'elle se déroule aujourd'hui. Oui aujourd'hui, cela commence lorsque vous allez acheter votre petite baguette de pain, que votre conversation tourne autour du petit dernier des voisins et de la mort de la belle sœur du cousin de la boulangère. Elle est ponctuée par des «et vos enfants?» ou bien des «c'est une nouvelle robe?». Rien que des futilités me direz-vous! Oui, c'est vrai, mais rappelez vous bien que si on enlève de notre corps tout l'air qu'il contient, nous ferions la taille d'une tête d'épingle, et la vie est à l'image de ceux qui la possèdent : sans petits vides elle ne serait jamais pleine. De plus, nous sommes nous-mêmes à l'image de l'autre, oui l'autre là, vous savez le gars dont toutes les caractéristiques commencent par omni- (enfin sauf omnivore, il paraît qu'il est végétarien) alors nos défauts ne sont pas de notre faute mais de la sienne. Vous êtes donc en pleine futilité quotidienne sans vous douter des mécaniques célestes qui régissent ce monde.

Et là vous mourrez, peut importe comment, peut importe où. Ce qui importe c'est la suite, allons dans ce lieu, ce lieu innombrable, universel et éternel. Faites comme vous voulez mais mon éducation me pousse, pour vous en parler, à lever les yeux...

Vous êtes donc mort. Et vous avez droit au cinéma habituel bien sûr mais cela s'arrête avant la fin prévue. Alors vous vous laissez porter... Vous errez dans les limbes infinies et noires comme un nuage de lait dans un café, attendant votre tour, patientant entre les mondes pour accéder à la lumière ou ne jamais y être autorisé. Depuis votre place vous comprenez et voyez tout. Je suis là avec vous, nous sommes nombreux, de plus en plus. La panique gagne certains, vous aussi. Tout le monde attend depuis de nombreux éons, et rien ne se passe, où est passé la blancheur éternelle ? Il n'y a que du noir. Moi je sais, je sais pourquoi votre attente se fait interminable, pourquoi personne ne semble plus pouvoir franchir les grandes portes. Alors vous tendez l'oreille et vous écoutez mon récit. Cela se déroule là-haut ce matin, un matin comme les autres dans la grande voie du progrès de l'humanité.

#### Noir.

\*  
\* \*

On a déjà parlé du blanc que l'on trouve là-bas, mais je suis obligé de le décrire précisément afin de respecter les stéréotypes syndicaux. Ainsi ce n'est pas le simple blanc comme celui de vos habits lavés avec une nouvelle lessive vue à la TV. Non! Oh que non! C'est tellement plus ! Imaginez plutôt des lampes halogènes partout, même dans les murs et toutes à leur intensité maximum. Voilà, c'est exactement cela, un blanc lumineux et homogène, même dans l'air que l'on ne respire plus. Les yeux de chacun sont habitués et dans les longs couloirs personne ne porte de lunette de soleil, le noir de leurs verres serait inconvenant et choquant. On ne croise que des silhouettes blanches longilignes et souriantes. Elles ne sourient pas parce qu'elles sont heureuses, oh non quelle idée étrange. Elles le font parce que...Eh bien parce, comment fait-on autrement déjà ? Tous ceux qui se trouvent là sont ainsi, ils vont de couloirs en couloirs, ouvrant des portes lumineuses et se livrant à diverses activités. Des activités de plaisir ? Oh non, quelle insolite suggestion je vous ai déjà expliqué que toutes ces histoires ne sont que pure forme, pour attirer le client quoi ! On pourrait plutôt dire qu'ils s'occupent de la maintenance voyez vous. Cependant, l'un d'entre eux est différent, pour commencer il est gros. Et dans un des immenses couloirs de ce lieu de repos éternel il marche lentement entouré de dizaines de personnes de corpulence moins importante que lui.

«Vous ne trouvez pas que j'ai pris un peu de poids? Et ne faites pas vos lèches bottes je veux la vérité, dit le gros

- Pour tout vous dire monsieur, dit un des petits maigres, il va vraiment falloir vous surveiller parce que ça devient embêtant, peut être même que vous devriez porter du noir il paraît que cela amincit un peu »

Le gros se penche vers la silhouette qui vient juste de lui adresser la parole, cela fait une éternité qu'on ne lui a pas parlé de cette manière et visiblement ils n'ont pas du tout la même vision de la vérité. Voyant le regard noir du gros, le petit baisse les



épaules d'un air résigné et les autres font un léger pas en retrait, apeurés. Il s'avance vers un des murs rouges (mais non je déconne les murs sont blancs, je viens de vous le dire, vous êtes vraiment naïfs!), il ouvre une porte invisible jusqu'alors, derrière laquelle il y a seulement du noir. Il la franchit et pendant qu'un autre des petits la ferme (la porte) on entend un long cri qui s'estompe peu à peu. Puis tout ce petit monde continue de marcher tout droit dans l'indifférence qui le caractérise. L'objet de cette marche est de régler les affaires courantes, puis de passer aux choses sérieuses.

« A présent que nous avons réglé les affaires courantes, passons aux choses sérieuses, commence le gros habillé de blanc, je vais, messieurs du conseil d'administration vous montrer les nouvelles installations

-Très bien nous en sommes impatient monsieur le Dieurecteur»

**Blanc.**

*Au même moment, ou peut-être un peu avant, quelque part sur la Terre, deux vieux dans un lit parlent:*

«Chérie, c'est la fin, cette fois c'est sûr, tout devient noir

-Non c'est pas possible je voudrais tant que ça dure encore un peu

-Je sais tout cela paraît si court, mais c'est la vie, c'est fini

-Mais ça pourrait continuer encore, rien qu'un peu...

-Oui mais ça a déjà été très long il ne faut pas trop en vouloir, attends je vais me redresser pour t'embrasser

-Ce n'est pas la peine reste allongé, oh quel dommage tout de même c'était si bien

-Et oui mais on ne choisit pas»

Une larme coule sur la joue de la vieille femme

«Non mon amour, ne pleure pas, c'est trop tard, dit l'homme

-C'est si triste, je ne pensait pas que cela se finirait ainsi

-Moi non plus je ne m'attendais pas à une fin si rapide, c'est triste, c'est vrai, et toi tu restes là. Mais promet moi que tu me rejoindra bientôt

-Bien sûr mais ce n'est pas encore mon heure, et je ne veux pas rester seule

-Tu dois accepter, tu ne peux rien faire

-Oui j'ai compris depuis longtemps que ton heure vient avant la mienne, mais je ne l'accepte pas pour autant

-Je te reconnais bien là, toujours à vouloir tout contrôler, mais là il n'y a rien à faire

-Je sais mais tu ne m'empêchera pas de critiquer »

Elle se retourne lentement dans le lit pour prendre un verre d'eau, et le boire.

« Tu as soif ?

-Non, non merci je ne veux plus rien, je me sens partir

-Pas tout de suite ! Je veux que tu restes avec moi

-Sois raisonnable !

-Très bien, très bien je te laisse tranquille, je vais continuer seule

L'homme ferme lentement les yeux et perd peu à peu conscience...

«En tout cas une chose est sûre, ajoute-t-il avant de sombrer, il était un peu triste mais c'était vraiment un bon film

-C'est vrai qu'est ce que l'on ferait sans la télévision à notre âge, surtout moi qui suis une couche tard, allez dors je préférerais regarder avec toi mais je ferais sans comme toujours, bonne nuit, à demain

-Bonne nuit»

**Noir.**

\*

\*\*

Nous sommes à présent dans une salle incroyablement grande, toujours de la même couleur que le reste, et personne ne s'en est jamais plaint. Une porte blanche un homme blanc et des milliers, des millions, des milliards de petits point noirs. Non, ce n'est pas ton visage que je décris jeune lecteur mais la technologie en marche. Le gros, au centre de la salle, lève les mains au... ciel (?) et montre du doigt les tâches noires. Les imbéciles regardent le doigt.

«Impressionnant monsieur le Dieurecteur,

-Et vous n'avez rien vu encore, répond le gros tout sourire, sur ce mur de huit mille mètres de haut, messieurs, j'ai fait installer le tout électrique, plus de six milliard de petites prises qu'il suffit de débrancher au moment souhaité et la personne ainsi déconnectée est envoyée chez nous ou chez le concurrent immédiatement, sans, bien sûr, que la processus automatisé que nous appelons communément «Tunnel-lumineux» soit perturbé, il ne faut pas briser leurs illusions. Une fois arrivé ici on est inscrit par informatique sur les registres et on, peut vivre sa post- vie sans aucune contrainte dans la blancheur et la pureté éternelle

-C'est fantastique, dit un petit en costume cravate blanc, mais avez-vous tenu compte des courts-circuits et de l'usure qui seraient synonyme de mort assurée pour ceux d'en bas?

-J'ai tout prévu, chaque prise est de technologie humaine, pourquoi ne pas profiter des créations de ses créations? C'est une idée de Simon du service R&D. Elles ont une durée de vie de deux cent ans, ne servent qu'une fois et sont garanties à vie

-Mais avez vous pensé aux anges qui s'occupaient précédemment de la récupération, ils vont être sans travail

-J'ai tout prévu, la plupart vont faire des stages d'informatique et vont se reclasser dans la maintenance, et puis pour les autres, et bien ce sont les risque de la recherche de productivité

-Et d'où vient l'énergie électrique qui fait marcher tout cela? Nous sommes plutôt limité ici

-J'ai...

-Tout prévu?

- Exactement ! J'ai fait dériver des câbles des plus grandes compagnies mondiales d'électricité, y'a pas de risques, sous traiter, y' a que ça de vrai!»

Et cela continue, continue jusqu'à l'éternité moins le quart, et pendant que les personnes âgées préparent leur dîner sur terre, une salve d'applaudissements retentit là-bas comme du tonnerre; il a vraiment tout prévu c'est beau, on remercie l'humanité en général et Bill Gates en particulier.

**Blanc.**

\*  
\* \*

*Toujours au même moment enfin en gros, toujours quelque part sur terre, toujours deux vieux:*

«Chérie?

-Oui attends je prépare le pot au feu pour ce soir

-Tu as lu le journal?

-Non pourquoi?

-Parce que on ne va pas pouvoir regarder la télévision ce soir!

-Quoi ? Mais c'est pire que la mort!

-Je ne te le fais pas dire

-Mais pourquoi y'a pas de télé ce soir?

-Et dire qu'on a trimé pendant quarante ans et que d'autres se la coulent douce

-De quoi tu parles ?

-Ben y'a eut des négociations pour des augmentations dans les grandes compagnies d'électricité. Les employés déjà bien payés réclamaient plus d'argent sous prétexte que les entreprises marchent bien

-Et alors ?

-Alors on leur a refusé et ce soir coupure générale de courant, à partir de vingt heures en signe de protestation

- Mais qu'est ce qu'on va faire alors?

-j'ai rien prévu»

**NOIR**

Epilogue :

*Vous avez écouté mon récit, oyez ma plainte,*

*A présent vous avez tout compris, ils ont tous compris.*

*Nous sommes perdus, coincés ici.*

*Dans l'éternité et dans le noir, nous n'avons plus d'espoir,*

*Pour vous, pour nous, il est trop tard.*

*Les portes étaient automatisées, elles resteront fermées*

*Les limbes sont notre refuge, le noir notre ciment*

*Jamais nous ne reverrons la couleur qu'est le blanc.*



## L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une «faiseuse d'images» , puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, «Les moutons Electriques» qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...



## PHILIPPE LENAIN

Science-Fiction

## Reflets



*Né en 1978. Auteur amateur depuis déjà quelques années ; a rédigé 2 romans (Transitionnaires, sur l'apparition de nouveaux hommes), le dernier (Des Larmes sous la peau) actuellement en lecture chez les éditeurs, ainsi qu'une dizaine de nouvelles, en majorité tournées vers la SF. Influences diverses, K. Dick, Dantec, Egan... Thèmes principaux : questionnement sur la réalité, l'identité etc.*

Il tendit, hésitant, le bras hors du lit, et éteignit la lumière. Il se mouvait maintenant en terre inconnue, ses sens en alerte, incapable de sombrer dans le sommeil. Il ferma les yeux, serrant fort les paupières, tentant par tous les moyens imaginables de boucher sa vue, de dissimuler son visage à l'aide des draps, afin de ne pas laisser le moindre carré de peau à nu. Il reconnaissait l'inutilité de sa démarche, son côté enfantin, infantile. Cependant, ce type de réflexion n'éloignait pas ce qui se terrait au fond de l'obscurité, au tréfonds de sa personne. Il s'obligea à se détendre, à ignorer les sons s'échappant des murs – étaient-ce des insectes ? – à humer l'air, en sortant quelques secondes le nez des couvertures, à supporter la froide caresse d'une inexistante bise sur sa joue, prouvant que la fenêtre n'était ouverte qu'en lui.

Tous les soirs, il exhumait ce grand jeu. Il n'avait jamais failli à ce malheureux principe, respectant scrupuleusement ses règles. Toutefois, il avait, depuis peu, ajouté un nouvel alinéa : la prise de somnifères avant le coucher.

L'étape suivante se déclencha, tandis que l'effet du médicament se faisait prier : l'imagination prit le relais. Une inquiétude sourde l'étreignit, son cœur s'accéléra, son souffle se fit plus court, ses poils se hérissèrent sur ses bras, ses jambes, sa nuque, le bas de son dos le grattait. Il avait la folle envie de se retourner, persuadé qu'une chose tapie était forcément à l'origine de ce malaise. S'il ouvrait les yeux, il la verrait, là, devant lui : que serait-elle ? que ferait-elle ? *qui* serait-elle ? Il abhorrait sa présence, redoutait déjà son contact, l'imaginait dressée au pied du lit, à le scruter, deux yeux occupant l'espace de sa terreur, n'existant que par lui.

Et puis la raison entama son travail de sape. Ce n'était pas possible, tout cela sortait forcément de son imagination, sa seule imagination, destructrice. Pourtant, ses nerfs étaient à fleur de peau, son corps prêt à ruer au moindre stimulus. Un bruit. En provenance de la rue. Son cœur avait fait un bond, pour rien. Il devait se calmer.

Toujours dissimulé au fond de son lit – mais pas trop au bord, là aussi régnait le danger –, il tenta des positions de relaxation. Il se détendit, apprivoisant le noir. L'obscurité diminuait, depuis qu'il avait ouvert les yeux – sa curiosité devenant plus forte. Mais... Mais les ombres demeuraient. Étaient-elles préférables au noir total, à l'inconnu, à l'immatériel ?

Honte, terreur et tentative de rationalisation le tiraillaient, l'étiraient entre tréfonds et lumière. Honte de réagir comme un enfant, terreur incontrôlable du noir et de ce qui pouvait s'y cacher, conscience que tout cela n'était qu'un processus que la partie inconsciente de son cerveau produisait, simplement destiné à... à quoi d'ailleurs ? À exprimer des sentiments, à montrer qu'il conservait des côtés « humains », enfouis en son for intérieur ? À le pousser à combattre, pour devenir plus fort ? À lui révéler l'omniprésence d'un passé qu'il avait oublié ? À...

Il se réveilla en sursaut, le crâne mitraillé par la sournoise attaque du réveil. La clarté matinale entreprenait d'emplir la pièce ; il s'assit, souffla un grand coup, détendit ses muscles. Il avait passé la nuit, il était sorti vainqueur de son combat nocturne. Du moins préférait-il percevoir les choses ainsi, car il savait très bien ce qui l'attendait à l'issue de chaque journée. Il avait beau se lasser, la peur le colonisait, s'insinuant, s'étalant au long des nuits. Cependant, ce jour, cette renaissance semblait – enfin – différente. Il ressentait parfois cela, comme une prémonition, un sentiment de déjà-vu ; il avait aussi conscience du côté cliché de ces amalgames, mais ils lui permettaient de mieux saisir le travail de son inconscient. Il sentait que cette nuit avait été particulière, comme s'il avait regardé, touché puis traversé sa peur, comme s'il avait joué avec puis l'avait jetée au loin. Pour la première fois, il se sentait fort. Il expira à nouveau, sourit et se leva.

Rasage-douche-habillage-café.

Sa victoire conservait un goût amer, celui de la claustrophobie, l'enfermement dans un environnement qui avait l'apparence de la liberté, mais n'était que l'écrasement de son corps dans un étouffement... Il vacilla. Il lui fallait se ressaisir, le week-end débutait, il avait quelques menues occupations de prévues. Alors il se concentra sur son organisme, le regard dans le vague, apnée protectrice, l'écoutant respirer, lui prouvant sa vitalité. Il se redressa, calmement, et sortit.

Je me réveillai de nouveau ; mon instinct ne pouvait me tromper, mon rêve paraissait clair. Je devais savoir, remonter à l'épicentre de mes insomnies. Et bien que cela fut généralement déconseillé, j'allai approcher mon autre corps, mon alter ego. Il me fallait le voir, accepter que finalement, il ne soit pas aussi réel que moi, tout en admettant son existence physique. Il me fallait aussi admettre avoir peur de lui : était-il aussi *vrai* que moi ? Venait-il hanter mes nuits pour me le faire comprendre ?

Je me levai.

Rasage-douche-habillage-café.

Une fois prêt, je saisis mon passe et sortis de l'appartement.

Le temps était clément, la voûte bleue, les véhicules gazouillaient tout autour. L'immeuble de la société InterClon se situait à proximité de mon appartement. Je passai l'immense ouverture, destinée à impressionner les nouveaux arrivants. De grandes baies vitrées filtraient la lumière, qui augmentait les reflets du ciel sur le plafond de l'entrée. Le but était certainement de donner un avant-goût du paradis ; il ne m'inspira qu'un désagréable vertige. Je me rendis au poste de sécurité, exhibai mon passe ; l'homme le regarda d'un air... entre compassion et mépris. Peu importaient les réactions de mes semblables, ils ne m'étaient d'aucun secours.

Je pénétrai dans l'ascenseur ; je savais que l'on m'attendait, je faisais partie intégrante des statistiques, des gens inquiets, soupçonneux mais soumis. Les portes s'ouvrirent, je m'enfuis de cette boîte de métal. Les lieux étaient identiques à mes rêves. À l'accueil, une femme me sourit. Sans rien dire, je lui tendis le laissez-passer, toujours le même. Cela effaça sa grimace. « Encore un ! », exprimait son œillade. Elle me fit patienter dans une petite pièce, à l'écart, comme un malpropre. La salle d'attente n'était pas la même pour les nouveaux clients, on voulait probablement éviter des échanges, l'expression des craintes, qui auraient amené des défections. Il fallait éviter aux nouveaux clients d'être contaminés par les peurs d'être faibles. J'avais l'impression de faire quelque chose de mal, avec ce double de moi, et les séquelles de ma civilisation me percutèrent : morale, injustice, religion,

place de l'autre, conflit identitaire, au-delà, et surtout *ne pas faire aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse*. Pas même une revue, une simple musique en sourdine, calme, très calme. Des couleurs pastelées, des sièges confortables, un temps certain d'attente : tout pour endormir l'attention.

Je ne vis pas s'écouler le temps ; quelques minutes – ça aurait pu être des heures – plus tard, un homme vint me rencontrer. Affable, obligeant, un sourire – toujours le même, quelque soit la personne – coincé aux lèvres. Il insista pour me serrer la main, ce à quoi je ne vis aucun inconvénient, n'ayant aucune animosité à décharger sur ces gens ; personne n'avait fait ce choix pour moi, et eux-mêmes acceptaient les contrôles inopinés des clients inquiets – ils avaient inscrit cette possibilité dans chaque contrat, puisque tout le monde n'était pas rassuré, pour diverses raisons (problèmes de conscience, du bon état de la future « tuyauterie », peur de la maltraitance). Ils autorisaient donc les clients à rendre visite à leur clone un nombre limité de fois. Ce dernier a été déterminé par une équipe de psychologues de haut niveau, qui sont arrivés, après de longues et incompréhensibles discussions, au chiffre cinq.

Il me parla avec l'empathie d'un employé des pompes funèbres, mais la situation se présentait mieux que mes pires craintes ne le laissent présager. Nous nous assîmes dans son bureau, qui n'avait absolument rien de remarquable. L'interlocuteur ressortit mon contrat ; nous le vérifiâmes ensemble, tandis qu'il insistait sur le fait que je n'avais droit qu'à une visite par cycle de cinq ans. Il présenta avec emphase les formules d'apaisement, me disant que je n'étais pas le seul à m'inquiéter, qu'eux-mêmes effectuaient nombre de tests et vérifications divers. J'étais un numéro dont il avait composé le code, lançant ses premières incantations banales, interchangeable. Il s'échauffait la voix. Si cela ne suffisait pas à me rassurer, peut-être songerait-il à personnaliser son discours. Qu'ils fassent selon leurs désirs, je n'étais pas venu pour écouter son discours. Il le sentit, mais tint à conserver – et montrer – son ascendant sur moi. Je dus signer et contresigner trois documents, sur des papiers de couleurs, avant de pouvoir envisager de me déplacer vers la nourricerie : étonnant de subir ce ralentissement administratif, alors que le gouvernement lui-même transmettait toutes ses informations par voie électronique.

Il laissa une porte coulissante se découvrir ; je me faisais l'impression d'un voleur découvrant le coffre secret, et je pénétrais seul dans un sas. Une décontamination eut probablement lieu, mais je ne remarquai qu'une variation bleutée de la lumière. Puis rien ; alors je m'en échappai, pour occuper un minuscule corridor. L'homme me suivait de près. Après avoir lui aussi subi l'éclair lumineux, il me devança pour accomplir les contrôles biométriques de rigueur : iris, empreinte manuelle, puis code à plusieurs chiffres.

Enfin nous y étions, dans cette triste salle impersonnelle, aux murs immaculés, au matériel mieux protégé que les responsables des grandes firmes. Mais il ne s'en dégageait pas la douceur d'une salle pleine d'enfants, la chaleur des familles admirant leur descendance : seulement du froid, de la blancheur, de la propreté.

Je devrais déjà les écrans de mes regards.

« Vous ne pourrez pas le voir directement, son lieu de conservation reste confidentiel afin d'éviter tout désagrément. Cependant, je vais vous exposer quelques images, en direct, ainsi que toutes ses caractéristiques médicales, certifiées conformes par notre organisme d'accréditation, que vous pourrez vous faire expliquer plus longuement si vous le désirez ».

Je m'étais renseigné sur les termes techniques, sur les valeurs des différentes mesures que j'allai découvrir ; j'avais imaginé un nombre incalculable de fois cet épisode, m'escrimant à m'y préparer au mieux. Six mois seulement que j'avais choisi la solution du clonage, mon nouvel emploi étant quelque peu mouvementé. Six mois seulement, et je me retrouvais déjà à douter, à me créer des responsabilités envers cette... chose. Je commençai à regretter d'être venu : en quoi voir la chair de ma chair ferait-il disparaître mes cauchemars ? Cela pourrait empirer... Il était trop tard, beaucoup trop tard pour me poser ces questions et, comme au réveil d'une mauvaise nuit, une sueur froide obéit à la gravité, glissant de ma nuque au bas de mon dos.

L'homme déclencha un mode projetant l'image sur le mur opposé.

Quand je le vis, mon cœur se serra, mes sphincters étaient prêts à se lâcher, la froideur environnante m'enserrait, m'étouffait, m'emprisonnait avec le film obscène, la séance privée à laquelle j'assistais, indécent croisement de l'insensibilité électronique et de *l'éthique* – ancienne morale – humaine. Ce que je vis était... paradoxal. Un corps en suspens, yeux clos, en pleine stase, entre vie et mort, entre naissance et renaissance. Je ne pouvais cependant pas considérer cet organisme comme un lot de pièces détachées, je voyais le corps identique au reflet de mon miroir, sans imperfection. Je me sentais nu, comme lui, sous le regard inquisiteur de l'employé. Il se révélait mon semblable, mon identique, même dans sa position de fœtus, sans cerveau puisque c'était ainsi qu'on les créait. Une partie de mon âme hurla au scandale, l'autre vit que cela était bien. Les yeux impassibles de mon guide se posèrent sur moi, peut-être amusés par le choc. Encore une fois, cela n'avait aucune importance ; je pouvais le considérer comme un gardien de prison, un infirmier ou un majordome.

Cela ne m'enlevait pas le sentiment d'être face à un humain consommable et non à un simple organisme vivant. Après tout, la consommation n'était-elle pas le propre de l'homme moderne ? N'était-elle pas un principe anthropique lié à la sélection naturelle, choisissant les plus aptes à survivre dans notre monde sans conscience ?

J'en avais assez vu ; mais l'homme ne me laisserait pas partir avant d'avoir épuisé la batterie de tests.

Trente minutes plus tard, j'étais enfin ressorti, l'incertitude m'entreignant davantage.

Je croyais faire face à... peut-être pas un paquet de viande, mais un cadavre, un quelconque corps. Cette carcasse était la mienne, et le processus d'identification était inévitable. Pourtant, ça n'était justement qu'un amas, sans entendement aucun, tous les examens sans exception le prouvaient, il n'avait rien d'humain, n'était pas dans le coma... Ca n'était même pas un animal, juste une machine au service de ma santé, de mon bien-être, à peine une plante !

Reentrant chez moi, je me rappelai que Emma devait dîner avec moi, mon tour était venu de lui préparer un repas digne de ses attentes. À défaut de penser à autre chose, cela me forcerait à reporter une partie de mon attention sur un autre sujet. Cela

faisait moins d'une année que nous nous fréquentions régulièrement et sur cette relation platonique/idyllique planait une ombre dont je ne savais me débarrasser.

Il se réveilla en sueur, ne sachant où il était, quelle heure il était... ni ce qu'il avait bien pu faire. Toujours cette claustrophobie, cette inanition intellectuelle, stagnation métastable d'un cerveau se demandant perpétuellement son origine. La noirceur l'entourait et il ressentait les résidus de la présence de son visiteur. Il éprouvait son intrusion dans son intimité au plus profond de sa chair, et pourtant...

Il avait été présent, il le savait. Que voulait-il, pourquoi le persécutait-il ? Si *cela* attendait quelque chose, qu'il parle !

Cette chose focalisait son attention, mais elle n'était qu'un centre nerveux. Elle contaminait l'air, les lieux, faisant peser la tristesse sur tout ce que frôlait son regard, transformant ses rêves en effroi. Et quand il évoquait une image douce, un symbole qui lui servirait de soutien, de respiration, elle le parodiait en simulacre de vie, y faisant naître la mort, tamisant sa luminosité, diminuant son contraste, étouffant l'espoir. Et dissimulant toute possibilité de sortie, toute échappatoire.

Cet adversaire lui glissait entre les doigts. Chaque fois qu'il essayait de le combattre, ces visions détournaient son attention, augmentant sa peur. Chaque fois qu'il se retrouvait face à elle, le monde disparaissait et lui avec, incapable d'aller plus loin. Il avait beau la menacer de tous les sévices possibles, tout lui retombait dessus. Il fallait vivre avec ou bien ne plus dormir.

Cette angoisse n'apportait rien, mais elle avait certainement une origine et un message à délivrer. Qu'est ce qui se dissimulait en cette chose ? Quel traumatisme, si fort qu'il traversait les années, ne souhaitait pas se montrer au grand jour ? Sa culpabilité d'exister ? Mais par rapport à qui ? *A ceux qui n'ont pas eu cette chance...* Pourquoi ? *C'est ainsi que tu as digéré ton éducation : ceux qui ne sont pas là, ou nous ont quittés, te regardent, te jugent, pèsent ton âme. Ils ne viennent pas pour te faire du mal, ils ne sont que le reflet de ton humanité* – du moins l'espérait-il. Ce semblant d'explication pouvait-il être acceptable ?

Chaque jour, il se sentait plus attiré par ce discret pèlerin du soir, omniprésence invisible veillant et surveillant ses nuits. Durant chacune de celles-ci, il priait avec ferveur pour le retour de la lumière ; mais la lumière n'est d'aucun secours pour une âme en peine. Il était encore tôt, il se mit debout, un poids sur le cerveau, son corps en parfait état de fonctionnement. Rasage. Parfait, pas le moindre ratage. Douche chaude, température réglée à point. Vêtements choisis pour leur confort, le souci esthétique passant toujours en seconde position. Tout l'interrogeait. L'amertume du café lui semblait filtrée. Il prit son passe et sortit. Il referma la porte, tentant de se calmer, de stopper le tremblement de ses mains. Quand il quitta l'immeuble, le calme dominait : pas un véhicule, pas un passant, pas un chat ni le moindre pigeon. Troublé, il traversa la rue, rejoignit le carrefour, s'installa au centre et fit un tour sur lui-même. La surprise était à la hauteur de la découverte : rien, le silence de son cri se répercuta sur les crêtes des immeubles, ricochant pour venir frapper sa substance, choquer et déséquilibrer physique et mental. Un frisson le parcourut, dressant ses poils un à un, s'amusant avec son être, refroidissant l'amalgame d'organes effrayé qu'il était. Il sentait la *chose* si proche, si présente... Comme si cette horreur était son fruit... Il avait beau se tourner et se retourner, la chercher aux fenêtres, dans les rues, rien. La lumière accaparait l'espace et le temps, il n'aurait jamais dû ressentir cela. Alors le scintillement de tout ce qui l'entourait devint plus fort, plus brillant, plus *vrai*, il vivait maintenant, cette suite de photons lui prouvait qu'il existait en ce monde. L'intensité lumineuse s'accrut, jusqu'à atteindre l'intolérable. Il décida de remonter la piste jusqu'à son origine : elle n'était plus diffuse, elle était orientée. Il parcourut quelques rues au hasard, saisi d'une double frénésie, partagé entre sa peur de rencontrer son cauchemar vivant, tout d'atomes et de mouvement brownien, et la certitude que la source de lumière lui apporterait les réponses tant attendues à ses questions non formulées. Comme dans un mauvais rêve, il comprit que le foyer du rayonnement n'était autre que le sien. Prudemment, toujours saisi de sentiments opposés, il s'y rendit. Comme dans un mauvais rêve, il lui semblait ne pas avoir d'autre choix, et se laissa porter par ce semblant de destinée, fatum peut-être construit par l'indescriptible fouillis de son inconscient. Il s'introduit chez lui, prêt à tout, à rien, espérant l'absence du voleur, ou du propriétaire, il ne savait plus très bien. Ni glorieuse luminosité ni éclat intempestif. Par contre, une netteté surnaturelle des objets, l'environnement paraissait plus brillant, plus *réel*, lui ayant, par contraste, le sentiment d'être finalement peu de chose. Alors de toutes parts s'élevèrent des chuchotements, des voix basses et profondes, si lourdes qu'elles paraissaient capables de tordre l'espace-temps pour l'adapter à leur configuration, de déchirer son corps, son âme, sans même le remarquer. Un courant d'air le bouscula, mais probablement l'avait-il imaginé, et il écouta mieux les murmures qui s'élevaient, seuls sons audibles dans les alentours, puisque toute forme de vie, organique ou artificielle, semblait avoir fuit son monde, le laissant face à ses peurs et à lui-même.

Il distingua deux voix dans une discussion pleine d'émotion. Les barytons créèrent une déflagration dans l'appartement, une vague atomique déplaça l'ensemble du monde, lui inclus, ainsi il ne la vit pas mais la ressentit. En retour les grondements devinrent plus présents, plus perceptibles. Ils frappèrent ses pavillons, ses tympanes, s'insinuèrent au tréfonds de sa substance pour y exploser en certitude. Il connaissait ces timbres, le second en particulier, résonnait en harmonie en son corps, le faisait sombrer dans l'abîme de lumière, et son hurlement ne les couvrit pas. Aurait-il pu dominer le son de sa propre voix ?

Elle était à l'heure, comme à son habitude, tandis que je n'avais encore rien cuisiné, comme à la mienne. Emma avait un sourire lumineux, une expression qui donnait sens et justification à la vie. Elle m'embrassa, ôta son manteau, faisant jouer les ombres de sa silhouette. Ses regards me réchauffèrent, sa force éclipsait tout alentour. Quand j'en détachai mes iris, nous allâmes préparer le repas. Ce qui ne devait être qu'une formalité s'étendit sur deux longues heures, durant lesquelles nous parlâmes de tout et surtout de rien. Puis l'odeur des oignons caramélisés envahit nos odorats. Je disposai le riz et le yassa dans un plat ; Emma s'assit, je pris place face à elle. Nous attaquâmes avec appétit, le poulet fondait sur ma langue, j'entendais presque le cœur d'Emma battre, elle paraissait *sur-vivante*. Puis le silence s'installa, uniquement brisé par la marée de sa respiration. La frêle esquisse de ma santé mentale chavira, et le flot de mes inquiétudes s'évacua.

Je n'étais pas tranquille. J'avais accepté ce que tout être ayant un peu d'économie acceptait : je disposais d'un clone à but thérapeutique. Et des années d'études avaient toutes abouti à des conclusions similaires : conçus sans cerveau, ils n'étaient pas conscients, puisque l'ADN, les corps n'étaient pas considérés comme « sièges » de la pensée. Mais mon angoisse n'était pas liée à des questions d'ordre scientifique, mais beaucoup plus de l'ordre de l'intuitif, du ressenti, d'un malaise obsédant, comme si mon frère, mon jumeau avait été déposé dans le formol, par ma volonté : c'était un être vivant, tout comme moi, bien qu'il ne soit que pièces de rechange. Et si, au final, il pensait, ressentait, tout comme moi ? Et s'il savait à quoi il était destiné, pourquoi il avait été créé, s'il découvrait les raisons de son étiquetage, de son marquage ? Comprendrait-il ? M'en voudrait-il, ce moi, désirerait-il se venger, essaierait-il de prendre ma place ?

La main d'Emma glissa sur la mienne, son regard pénétrant le mien, tentant d'apaiser ma torture. Ultime moyen de consolation, nos corps s'acheminant l'un vers l'autre, se serrant, mon cerveau s'effarait devant sa vitalité, ma chair appréciant sa chaleur. Alors nous nous rapprochâmes davantage, d'inédites senteurs épicèrent mes sens. Elle me déshabilla, je lui ôtai son surplus de vêtements. Et je l'éloignai, mes phéromones souhaitant ardemment sa présence, mon cortex préoccupé, incapable de se concentrer. Elle le comprit, comme toutes les autres fois, l'accepta, n'exprimant qu'une légère tension. Elle m'accompagna jusqu'au lit, nous nous allongâmes, elle m'entreignit et je m'endormis.

Il était anéanti. Et en sueur. Les draps trempés collaient à son corps, tendu à en faire exploser ses muscles. Elle était là, à côté, un regard vide, dénué de toute humanité, fixé sur lui. Émanaient de sombres tensions, qui dressaient ses cheveux, serraient son estomac en une boule compacte. Il connaissait la subjectivité de ses sentiments, mais ne parvenait pas à la combattre ; la peur emportait tout sur son chemin, balayant son intention de prendre de la distance. Il ne suffisait pas de se dresser hors du lit pour chasser la panique, car celle-ci se terrait pour mieux contre-attaquer. Il tendit le bras, enclencha l'interrupteur. Une lumière crue inonda la pièce. Il était seul, il était *seul*. Et il était 5 heures du matin, d'un jour sans importance, puisque rien n'avait changé. Les doutes subsistaient, fissurant la réalité. Il se dirigea mécaniquement vers la salle de bain, ferma les yeux, se retrouva dans la rue – habillé – marchant en direction de l'immeuble de son travail. Il s'arrêta, se retourna. Personne dans les allées ; l'angoisse le rattrapa, l'étreignant solidement. Il chancela, ne sachant plus que faire. Il allait tomber, mura son visage et sa vue dans ses mains, se retrouva chez lui, la lumière exprimant la vie le submergeait, l'absorbait. Il avait déjà vécu une scène semblable la veille, ça n'était donc pas un cauchemar. Mais... des réminiscences l'enveloppèrent... Il était aussi ailleurs... Il devenait partie intégrante du décor, sans moyen de réaction, tandis que d'autres voix reprenaient leur discussion, on parlait de lui, il tenta de signaler sa présence, mais les manifestations l'ignorèrent. Elles signalaient des séries de chiffres, tel un médecin au chevet d'un patient. Il n'était qu'un objet inanimé, et pourtant, les modulations s'adressaient à lui, son monde se dilatait, une autre réalité se faisait jour, qui disparut tout aussi rapidement. Son cerveau bouillonnait, il ne souhaitait plus qu'une chose : être rassuré, ne plus être seul. Il la voulait à côté de lui, compréhensive. La sonnerie du téléphone retentit. Emma parla très vite, il ne disait rien. Il était perdu, elle voulait le rejoindre, lui montrer qu'il existait. Il raccrocha, la main soudée au combiné. Où s'arrêtait l'un et où commençait l'autre ? Plus tard, on frappa à la porte restée ouverte. Emma entra, son attitude exprimait l'inquiétude. Son poing était encore serré sur l'appareil, assemblage hétéroclite quasi inséparable. Elle se précipita à son côté, elle était aussi vive qu'il paraissait hagard. Dorénavant, tous ses vœux viendraient à la réalité.

« Nous n'existons pas » furent ses mots exacts. Elle ne réagit pas, mettant sans doute sa réaction sur le dos d'un quelconque choc. « Nous n'existons pas » répéta-t-il. Sa détermination atteignit Emma. Elle s'arrêta, s'assit, n'ajouta rien. Ils écoutèrent le silence de la ville, immobiles.

Je m'éveillais, une nouvelle fois, un poids encombrant ma poitrine. Emma dormait, dos à moi, sa respiration paisible me berçait. Je bougeais doucement, afin de ne pas l'éveiller. Mon double traversa ma pensée, s'installa dans les connexions de mes neurones. Je sentais cette chose m'explorer, perquisitionner dans ma mémoire, sonder la quintessence de mon être. Je le laissais faire, il était moi, j'étais lui. Quelque chose me troubla ; le cri resta bloqué dans ma gorge.



## GILLES BIZIEN

Fantastique

## Sur le toit



*Gilles Bizien est né le 27 octobre 1970 à Harfleur (76). Il écrit et peint depuis son plus jeune âge. La création prend une grande part dans sa vie mais il aime aussi la mer, sentir le sable humide sous ses pieds, deviner des étoiles derrière l'horizon, voyager par les êtres, échanger, contempler les mondes passés, présents et à venir.*

*Bibliographie:*

*En revue:*

*Poésie Première, Décharge, An Amzer, Mortibus, Géante Rouge, Le Capital des Mots, Comme en Poésie, Brèves Littéraires, Temporel, et d'autres...*

*Aux éditions Chloé des Lys: Néantes, recueil de poèmes.*

*Sur Pitbook.com: Avant-île, recueil de poèmes.*

*Aux éditions Poiétés: Rouge Totem, recueil de poèmes.*

*Les Cahiers de Poésie 2, recueil collectif*

*Les Cahiers de Poésie 3, recueil collectif*

*Aux éditions Sombre Bohème: Kelig ar gwilh changeait la mer, nouvelle.*

*Son blog:*

*<http://gilles.bizien.over-blog.com/>*

Sur le toit du building Withworth, Janis accompagna Ajah jusqu'à la terrasse-arène. Dans l'ascenseur aux parois de verre, la conversation se développait ainsi :

- Le chocolat ? Demanda Janis.

- J'aime le chocolat, fit-il, on peut dire que c'est ma grande passion.

- Ce n'est pas très raisonnable.

- Pourquoi cela, je fais attention à ma ligne.

Janis se pencha en avant, elle examina son torse et son ventre pour en avoir la preuve.

- Je ne me goinfré jamais, reprit-il, pas plus d'un carré ou deux par jour, pour apprécier.

- Je dis cela en pensant à la façon dont c'est fabriqué, les ajouts de synthèse, beaucoup de particules d'endimate aussi, et d'autres choses peu ragoûtantes.

- Vu comme cela, vous n'avez pas tout à fait tort. Mais je choisis toujours les meilleurs arrivages, les moins suspects, les plus traditionnels en quelque sorte.

- Il en existe encore ?

- Quelques-uns, oui.

- Il ne doit plus en rester beaucoup.

- Il faut connaître, savoir les différencier.

- Je vois, il faut être connaisseur.

Ils remarquèrent à peine le groupe qui monta dans l'ascenseur. La porte se referma dans un souffle, le cadran d'étage se remit à clignoter.

- Déjà au niveau soixante-dix-huit... dit machinalement Janis.

- Parfois, fit Ajah, je regarde les carrés de chocolat pendant des heures, je préfère les carrés aux ovales ou aux figurines. Je les pose sur une petite plaque en argent, me demande si j'ai fait le bon choix, les examine sous toutes les coutures. Je les prends en main, les sens. Leurs textures, leurs couleurs, me font voyager lorsqu'ils viennent de loin. Je les observe, les admire, comme peut le faire un collectionneur devant une nouvelle acquisition. Et puis enfin, je les croque, du bout des lèvres.

- Ce n'est pas commun.

- Qu'est-ce qui n'est pas commun ?

- D'avoir cette passion pour le chocolat. Habituellement, les hommes ont une passion pour les machines, les nouvelles technologies, le sport, les rasarths, ce genre de chose, non ?

- Pas moi.

- Ca vous rend plus sympathique à mes yeux.

- Tant mieux.

- Plus sympathique et plus intéressant.

- Merci, c'est gentil.

- J'imagine que vous devez en posséder une grande quantité. Comment les conservez-vous ?

- J'ai un appareil pour cela. Une sorte de réfrigérateur avec de multiples plateaux. Je peux ainsi les disposer à plat et par sorte, les ranger par genre.

- Vous êtes équipé.

- Il le faut, chaque passion a son matériel approprié, j'allais dire à ses vices. J'en perdrais une grande quantité sans cela. J'aime en avoir sous la main.

- Je comprends.

- Mais dites moi Ajah, pourquoi voulez-vous aller sur le toit ? C'est de la folie furieuse en haut, paraît-il. De l'hystérie à l'état pure pour dire vrai.

- J'ai besoin de me changer les idées, d'aller un peu en surface, la vie souterraine me pèse par moment.

- Claustrophobe ?

- Oui, aussi, pas foncièrement, comme tout le monde.

- Ce n'est pas très sûr pourtant.

- Ce n'est plus sécurisé ?

- Non, plus vraiment.

- Ce n'est peut-être pas une bonne idée alors. En tous cas, j'ai besoin de sortir un peu.

- D'après ce que j'ai entendu par hyperphone, il y a pas mal de grabuge, plus que le lot habituel.

- Si c'est trop violent, je redescendrai.

- Méfiez-vous car c'est toujours très violent, il y a du danger à aller sur la terrasse-arène. Par précaution, vous devriez prendre cette arme d'autodéfense.

Janis lui tendit l'arme en question, une arme projetant des effluves d'énergie.

- Merci, dit-il.

Ajah referma la main sur l'arme, la soupesa. L'objet paraissait sans poids, il était constitué d'une poignée agrémentée de trous ovoïdes permettant d'y glisser les doigts, d'une petite crosse couleur cuivre qui se fondait dans la paume et d'une minuscule détente. L'arme tenait bien en main.

- J'en ai toujours une sur moi, conclut Janis.

- Merci, j'avoue ne plus être trop rassuré, j'espère ne pas avoir besoin de m'en servir.

- Même dans le cas où vous ne vous en servirez pas, il faut mieux l'avoir avec soi. Nous sommes arrivés !

L'ascenseur s'ouvrit, les gens descendirent, sauf Janis.

- À bientôt, fit-elle.

Elle lui adressa un petit signe de la main, Ajah lui répondit par un sourire. Un petit bip retentit et Janis disparut derrière la porte de l'ascenseur.

En fin de compte, Janis avait raison, monter au 206ème étage sur le toit du building Withworth, entre les lambeaux brumeux de pollution et les bruits des wags circulant entre les immeubles, pouvait paraître incongru pour se changer les idées. Ce n'était pas forcément le genre d'endroit où aller pour se relaxer, à moins d'y chercher quelque chose de précis. Il n'y trouverait ni calme ni repos. La dangerosité du lieu ne faisait aucun doute. Janis avait raison, c'était de la folie de monter jusqu'ici. Mais à présent qu'il s'y trouvait, il était un peu tard pour se poser la question. Il décida de rester.

Au point de vue spectacle, Ajah ne fut pas déçu. À peine fut-il descendu de l'ascenseur, à peine eut-il fait quelques pas, qu'un grand cri éventa l'espace. Le cri couvrit tous les bruits alentour. Les groupes en mouvement, surpris, s'immobilisèrent, les visages figés dans l'effroi. Un monkey-hurlls venait d'exploser, littéralement, non loin.

Ajah, suivant son instinct, se protégea les yeux, ne manqua pas pour autant de recevoir une bouillie jaune et immonde sur la tête. D'autres gens reçurent aussi sur eux cette pluie de liquide, jaune, gluante, cette salve de chair, des morceaux sanguinolents provenant du monkey-hurlls. Sous le nez des gens, la créature venait d'être désintégrée, venait d'être réduite en bouillie. Une exécution en bonne et due forme. Un silence d'une demi-seconde envahit la terrasse-arène. Et puis l'hystérie générale et la bestialité enflammèrent le toit du building.

Ajah hésita, avancer ou fuir sans délai ? Mû par la curiosité ou par un voyeurisme malsain, il ne put décider. Il voulait juste pour le moment atteindre ce qui semblait faire office de gradin, à un trentaine de mètres de lui et proche de la piscine bouillonnante.

Pour ainsi dire, Ajah était aux premières loges et ce qu'il voyait était hallucinant.

Un grand nombre de créatures interlopes se bouscullaient avec frénésie, se sautaient dessus comme l'eurent fait des bêtes enragées. Certaines de ces créatures possédaient des armes. Ajah remarqua un sabre d'abordage brandi avec hargne et férocité. Tous ces êtres à l'allure ténébreuse, se battaient à mort autour de la piscine bouillonnante.

Les coups fusaient de toute part, un monkey-hurlls projeté en l'air par un lézaroïde rebondit sur le sol, un kadjak en profita pour lui placer un coup de pied au visage. Le monkey-hurlls resta sur le carreau. Une tête sanguinolente traversa l'arène. Deux créatures excentriques, aux cheveux longs et bleus, aux torsos dénudés et constellés de griffures, s'acharnaient sur une naine pitoyable, hirsute, répugnante de saletés qui braillait un flot d'insanités. Les deux créatures aux cheveux bleus essayaient de lui arracher un bras. L'une des deux créatures tenait naine tandis que l'autre tirait avec application sur son minuscule bras qui ne mit qu'une seconde à se détacher. Le tableau général était des plus déroutant, des plus abject, ultraviolent. Le spectacle de ces êtres s'entretenant, cyborgs, kabernaks, androïdes, mutants, humains, kadjaks, portait au coeur.

Les hurlements et les cris montèrent encore en volume, touchèrent leur paroxysme lorsqu'une pieuvre humanoïde atterrit au milieu de la piscine bouillonnante. La pieuvre humanoïde hurla si puissamment que toutes les créatures, pourtant occupées à se déchirer entre elles, se tournèrent dans sa direction. La pieuvre humanoïde gesticula comme sous l'effet d'un choc électrique, se désarticula, se débattit, essaya de nager, de sortir du bain d'acide et d'effluves chimiques du bouillonnement qui lui rongeaient la moelle. La pieuvre fondait. L'acide de la piscine bouillonnante la dévorait, l'envelissait, la digérait. Bientôt il ne resta plus rien d'elle.

Ajah serra son arme dans sa main. L'avoir avec lui le rassurait. Ce petit objet pouvait le sauver pensa-t-il. Au cas où, il pourrait au moins se défendre.

Quelle réaction peut avoir un être humain devant ce genre de spectacle extravagant, démoniaque? Quelle réaction peut générer ce genre de chose ? Difficile à dire. L'équilibre mental, l'état d'esprit du moment, le degré de fatigue, influencent et génèrent des réactions différentes pour chacun. Soit l'individu s'implique émotionnellement, soit il arrive à conserver une distance salvatrice.

Ajah adopta une position hybride, risquée. La curiosité le poussait à rester, il était de plus en plus fasciné par ce cirque infernal. Qu'allait-il advenir de ces créatures ? Quel pouvait bien être le dénouement d'un spectacle pareil ? Ces questions hypnotisaient sa volonté. À l'écart, pas trop près de la mêlée, il pouvait profiter du carnage, sans risque pour le moment.

Ajah ne profita pas longtemps du spectacle sans payer de sa personne. Prises de folie meurtrière les créatures s'attaquaient aux gens arrivés avec Ajah. Plusieurs personnes se ruèrent vers l'ascenseur, un monkey-hurlls enragé à leur trousser. Tandis qu'un kadjak muni d'un fouet leur barra la route. Le monkey-hurlls bondit sur une femme, dépiauta ses vêtements avant de lui sauter à la gorge. Dans un état de terreur indéfinissable, poussés par la panique, les gens se dispersèrent, hurlant l'abîme de désespoir qui les dévastait.

Les gradins étaient pris d'assaut. Il ne fallut pas plus d'une minute pour qu'ils soient réduits en miettes. Des cris, des pleurs, retentissaient comme des déflagrations, la panique était totale. Des créatures s'acharnaient sur des cadavres encore chauds. Elles ne s'entretenaient plus, ne se massacraient plus entre elles. Elles avaient changé de cible, elles cherchaient exclusivement les malheureuses personnes qui se maudissaient d'être montés jusqu'à ce lieu d'enfer.

Ajah vit que l'on jetait quelqu'un par dessus le rebord rambardé du toit. Tel un vulgaire sac, tel un objet encombrant dont on voudrait se débarrasser. L'effroi, ainsi qu'une épouvante sans nom, s'empara d'Ajah. Il avait beau penser à l'arme qu'il tenait en main, il n'en voyait pour le moment pas l'utilité. S'il s'en servait, s'il se mettait à tirer dans le tas, il ne manquerait pas d'attirer l'attention sur lui. Ce qui à coup sûr serait plus que néfaste. Il avait su esquiver l'assaut des gradins et les attaques désordonnées, il se disait qu'il réussirait à en faire autant encore pendant quelques minutes, juste le temps pour lui de s'approcher de l'ascenseur.

Mais pour le moment, Ajah se trouvait dans une position délicate, dangereusement coincé entre la piscine bouillonnante et la rambarde du toit. À force d'esquiver de tous côtés, à force de passer entre les attaques hystériques, il avait échangé un danger pour un autre.

Dans un rire tonitruant et fou produit par un mutant, un homme fut projeté dans la piscine bouillonnante. Les éclaboussures acides frôlèrent Ajah, elles faillirent mordre sa chair. La vue de cette mise à mort innommable le révolta. L'homme subit le même traitement que celui de la pieuvre humanoïde. L'homme se convulsa sous l'effet de l'acide, devint une masse purulente, se désintégra. Il fallait qu'Ajah quitte le toit au plus vite, sinon il finirait de la même façon que cet homme. Il fallait qu'il trouve la solution.

Ajah regarda autour de lui. De plus en plus de créatures barraient toute retraite en se plaçant devant la porte de l'ascenseur. Il

pensa que quelqu'un avait sans doute dû réussir à appeler les secours par cellule phonique ou que le corps lancé du haut du building avait alerté une équipe de sauveteurs. Il pensa que la porte de l'ascenseur allait s'ouvrir et que tout allait s'arrêter. Il était invraisemblable que des gens se fassent massacrer sans que personne de l'extérieur n'intervienne. Le carnage n'allait pas durer, pensa Ajah, il fallait juste tenir encore un peu.

Il ne resta bientôt plus aucune personne. Les derniers agonisaient, se faisaient occire et mettre à mort de façon bestiale. La porte de l'ascenseur restait cruellement fermée. Personne ne venait les secourir. Ajah eut le privilège d'être le dernier à mourir.

Il se défendit, se servit de son arme pour essayer d'échapper à ses bourreaux. Des faisceaux électriques, vrombissant et bleus, touchèrent des créatures qui tombèrent foudroyées. Sous le nombre des assaillants Ajah comprit qu'il était impossible de s'en sortir. Il était prit au piège, coincé entre l'acide et le vide. Un trop grand nombre de créatures arrivaient sur lui, des deux côtés.

Il abattit un monkey-hurlls qui venait d'atterrir tout près. Il restait à Ajah quelques secondes de vie, des secondes précieuses pour décider comment en finir. Il ne voulait pas se jeter dans le vide ni disparaître dans l'acide infect du bain bouillonnant. En un éclair, Ajah sut ce qu'il allait faire. Il posa son arme sur sa tempe et appuya sur la détente.

Janis s'approcha du téléprospector suspendu à une colonne et accepta la communication.

- Oui, j'écoute monsieur.
- À quel niveau vous trouvez-vous ?
- Presqu'en surface, niveau deux.
- Est-ce terminé maintenant ?
- Il semblerait, oui.
- Vous en êtes sûre ?
- Je vais vérifier, attendez s'il vous plaît.

Janis réduisit la fenêtre d'écran, chercha la bonne caméra puis zooma. À l'aide de son objectif, elle ratissa toute la terrasse-arène. Il ne subsistait plus que des monceaux de corps démembrés, dénaturés, baignant dans des marres de sang. Les créatures étaient rassasiées. Amorphes, elles marchaient lentement, la tête baissée, comme l'eurent fait des aliénés dans un asile. Exténuées, anéanties par une surpuissante fatigue, par leur bestialité sans nom. Elles ne demandaient plus qu'un repos bien mérité. Janis coupa la caméra.

- Oui monsieur, c'est fini.
- Il n'en reste plus aucun ?
- Non, plus aucun.
- Parfait, j'envoie l'équipe de nettoyage. Dites-moi Janis, comment avez-vous trouvé cette fois-ci ? Pas mal hein ? Vous avez aimé ?
- Pas mal en effet.
- Comme toujours, vous avez apprécié.
- Oui, j'aime assez ce genre de divertissement, monsieur.
- Pas de monsieur entre nous Janis... Ca fait un moment que nous nous connaissons maintenant.
- Comme vous voudrez.
- Pardonnez-moi d'aller plus avant mais que faites-vous pour dîner ?
- Je n'ai rien de prévu.
- Accepteriez-vous mon invitation ? Je connais un restaurant des plus branchés et des plus génial.
- Pourquoi pas.
- Vingt heures, ça vous va ?
- C'est entendu.
- Vingt heures, je passerai vous prendre. Laissez-moi votre adresse sur robot-répondeur. À tout à l'heure, Janis.
- À tout à l'heure.

## BENOÎT ROBIN

Science-Fiction

## La Porte de Shéol



*Benoît ROBIN est ingénieur, informaticien, rôliste et amateur de science-fiction, tout cela par passion. Avec ce passé chargé, il était normal qu'il écrive un univers de SF. C'est exactement ce qu'il a commencé en 1989, au club JdR de Centrale Lyon. Depuis, les choses ont bien évolué.*

*Un site est en ligne depuis 1998, ses 10 pages originelles se sont multipliées et atteignent maintenant les 850, dont 550 d'encyclopédie. Des artistes ont rejoint le projet. En 2007, une association est née. En 2008, un projet de développement de jeu vidéo a été lancé avec EPITECH. Et toujours, d'autres projets sont dans les cartons !*

*Le Projet Hoshikaze a pour ambition d'animer une véritable communauté de création autour de l'univers Hoshikaze, de son mélange de hard-science et de space-opéra, de ses 9 espèces astropérigrines et de ses milliers de systèmes connus. Cette communauté sera composée d'artistes amateurs contribuant sur des sites libres de droits et se partageant la notoriété du projet.*

*L'association et peut-être un jour une entreprise assureront l'indispensable contrôle éditorial et apporteront l'infrastructure requise. Enfin, de la communauté s'extraira avec le temps une petite équipe de freelances, qui concevront avec l'entreprise et/ou l'association les gammes de produits dont la vente financera le projet. De l'équilibre entre ces trois composantes dépendra le succès du projet dans son ensemble.*

*L'univers lui-même est une histoire du futur centrée sur le fait que l'être*

*Humain n'est qu'une espèce parmi plusieurs, qui se partagent un univers connu vaste et riche. Les espèces sont créées avec un souci de vraisemblance et de réalisme. La navigation spatiale est conçue dans une optique réaliste, puis ses paramètres sont calibrés pour l'action, dans le but d'en dériver des jeux vidéo. La politique est complexe et riche, donnant lieu à des scénarios innombrables et évitant soigneusement le poncif des espèces monolithiques. Bref, Hoshikaze 2250 est pensé pour être le monde des jeux de demain dans l'univers d'après-demain !*

## Sanctuary, août 2170

C'était il y a bien longtemps, en 2138. J'avais vingt ans et je crevais de faim dans les faubourgs de Bénarès. Alors sont arrivés les recruteurs de Light-Years. Ils avaient besoin de colons, des gars et filles bien bâtis, solides et forts, pour peupler une planète récemment découverte. C'était une chance pour nous. Nous survivions au jour le jour en marge de la vie officielle et on nous offrait brusquement de sortir de la fange. Le travail était dur mais sain, les conditions de vie que l'on nous décrivait étaient pour nous proches de l'abondance et les recruteurs nous promettaient la gloire de ceux qui étendent le territoire de l'humanité. Pas un moment nous ne pouvions deviner ce qui se cachait derrière ces offres.

Le L.-Y. Tenochticlan était un vieux bac, simple planétonef hâtivement reconstruit et équipé de distorseurs, mais il nous faisait l'effet d'une merveille de technologie. Cette magie lointaine qui rôdait derrière les armes des troupes anti-émeutes et étincelait, orgueilleuse, dans les gigantesques quartiers d'affaires se dressait maintenant devant nous sous la forme d'une coque d'acier nu aux nombreuses protubérances et excroissances, comme un gigantesque cétaqué prêt à nous emporter, tel de nouveaux Jonas, jusqu'aux portes du Paradis. Nous étions deux cents pour ce voyage, de jeunes gars et filles sélectionnés pour leur bonne santé et leur dynamisme, prêts à coloniser toutes les nouvelles terres que Light-Years voudrait bien nous octroyer. Le Tenochticlan était, nous disaient-ils, un transport spécial, en apparence discret et sans éclat, car les autres corporations politiques risquaient de saboter la colonisation si elles en avaient vent.

Pourtant, sans que nous ne le sachions, partout sur la Terre, des milliers de colons étaient ainsi embrigadés. Partout où les taudis proliféraient, dans tous les lieux où les miséreux étaient prêts à se raccrocher à n'importe quelle offre et où leur propagande pouvait porter, les recruteurs de Light-Years étaient là. Quant à nous, nous marchions comme un seul homme, ignorant que ce transport si spécial était loin d'être le premier et serait suivi d'innombrables autres. Surtout, nous ignorions ce que signifiaient les mots savants au bas desquels nous avions apposé nos empreintes digitales. Ce n'est que bien plus tard, lorsque j'ai été instruit au sein des Commandos d'Harmand, que j'ai compris avec effroi leur véritable signification : nous étions légalement devenus des propriétés de Light-Years, abandonnant volontairement nos moindres droits. Une loi *ad hoc* votée grâce au lobbying des Policorpos avait autorisé cela, entérinant ce qu'ils faisaient déjà depuis quelques temps : du trafic d'esclaves.

Lorsque le Tenochticlan entreprit son dernier saut, il n'y avait plus de colons à bord. Nous étions maintenant des soldats, des machines de guerre cybernétisées, fanatisées et entraînées. Light-Years avait été la cible d'une attaque traître, la merveilleuse planète que nous devions coloniser était occupée en partie par d'autres Policorpos et nous devions la défendre à tout prix. Des troupes régulières avaient été envoyées. Grâce à des vaisseaux plus rapides, elles étaient déjà sur place et nous devions les renforcer. Nous étions motivés, ça oui ! ARION, Kreuzer-Malcolm, les autres Corpos nous avaient frustrés de notre avenir. Venger Light-Years, c'était nous venger. Pas d'alternative, ou plutôt si, une seule : vaincre ou mourir ! Ainsi, comme nous n'étions pas des soldats, nous avons été dotés de tous les implants susceptibles de nous donner une chance de survivre. Oh, comme les instructeurs insistaient sur ce point ! «Vous êtes invincibles, invulnérables. Le polycarbonate sous votre peau, les viseurs rétiniens, les câblages pour augmenter les réflexes, le laser dans le bras, tout ceci fait de vous des surhommes». Curieusement la propagande faisait son effet et nous marchions à fond. Le sacrifice, que nous croyions temporaire, de notre humanité nous paraissait glorieux. Nous rêvions de combat, de victoire et de la récompense : une planète paradisiaque pour nous tous seuls, sous la houlette bienveillante de Light-Years.

Nous sommes arrivés sur Ashioto en pleine horreur. Light-Years menait alors une attaque violente contre ARION. Nous avons été lancés d'orbite dans des capsules individuelles, derrière les lignes ennemies. Nous devions les harceler individuellement et rester cachés. A la fin, bien sûr, nous serions récupérés, nos implants seraient retirés et nous pourrions enfin nous installer sur la terre promise. Tout ceci relevait bien évidemment du mensonge, mais avant que le dernier d'entre nous ait été éliminé, il pourrait s'écouler des mois. Durant ce temps, nos commandos surarmés et fanatisés pouvaient faire bien des dégâts et distraire ARION des attaques principales. Bien sûr, tout cela, je ne l'ai compris que bien plus tard. Je n'étais alors qu'une arme, perfectionnée et coûteuse mais rentable. Modifié pour subsister presque sans nourriture, doté d'un micro-réacteur à fusion, d'un laser dans mon bras droit, la peau cuirassée, j'étais devenu un blindé humain animé d'un instinct meurtrier finement ajusté par les psychologues de Light-Years.

Pendant plusieurs mois, effectivement, j'ai été fidèle à mon programme. Je fus – je crois – celui de mon contingent qui a survécu le plus longtemps. Beaucoup trop longtemps, en fait. Nous étions en réalité classés CDT : «Commandos de Distraction Temporaire». Combien cette expression m'a fait rire lorsque je l'ai découverte, des années plus tard ! Ce rire même était macabre, car l'ensemble de la réalité l'était sur Ashioto... mais je m'égarais. Quelques mois plus tard, j'avais vécu trop longtemps et le doute commençait à me ténasser. Les ordres n'arrivaient plus depuis qu'un rendez-vous avec mon superviseur n'avait pas été honoré. J'étais sans but, détruisant encore, quasi-mécaniquement, tout ce qui portait un autre logo que celui de Light-Years.

Je me souviens encore clairement du jour où j'ai pris conscience d'avoir été conditionné. J'avais attaqué un campement d'ARION et anéanti la dizaine de réguliers qui s'y trouvait avant même qu'ils aient pu riposter. Un homme, grièvement blessé mais vivant, gisait à terre. Lorsque je me suis approché de lui, je devais avoir un aspect épouvantable. Mais il m'a fait face avec un courage inouï et m'a interpellé, me demandant pourquoi je l'avais tué. J'ai tiré pour le faire taire, mais sa question est restée en moi. Pendant plusieurs jours, j'ai réfléchi, éloigné des bruits des batailles, dans un lieu que je savais sûr. Light-Years m'avait trahi ! Light-Years m'avait menti ! La compagnie que j'avais aimée sur le Tenochticlan gisait certainement, chair et métal mêlés, dans les ruines d'un champ de bataille ! Jamais je ne cultiverai avec elle le sol de cette planète ! Tout simplement, plus jamais je ne serai un être humain ! Alors à quoi bon me battre ? J'étais seul, sur une planète hostile où les Corpos envoyaient à la pelle des gars comme moi, pour des raisons qu'il ne nous appartenait pas de comprendre, ni même de connaître. Même attaquer Light-Years n'avait aucun sens, si ce n'est celui de hurler ma révolte. C'est, néanmoins, ce que je décidais de faire, car, malgré tout, je ne pouvais pas me tuer, et encore moins rester à me terrer, passif.

Durant deux ans au moins, j'ai vécu d'embuscades, décimant les forces de Light-Years. J'ai tué plus d'une trentaine de cyborgs. Au début, je croyais naïvement que c'était d'eux que je devais me faire connaître. Etant mes semblables, je devais pouvoir les convaincre de la manipulation qui avait fait d'eux ce qu'ils étaient, de plus, ils étaient les seuls qui n'avaient pas peur de moi. La peur de ma proie

faisait renaître l'instinct irréprouvable du chasseur implanté en moi, me rappelant ainsi douloureusement mon conditionnement. Mais, à chaque rencontre, je dus tuer afin de rester en vie. A la fin, je connaissais les points faibles de chaque modèle, le lieu précis où l'impact de mon laser traverserait la cuirasse et détruirait un système sensible. Durant l'éternité d'une seconde, le cyborg désorienté devenait une proie facile. J'appris à connaître mon propre point faible, sous l'épaule droite, là où les câbles d'alimentation de mon laser passaient à fleur de peau, où cette dernière était plus mince. C'est pourquoi je portais une vague armure de bric et de broc, mais qui m'a sauvé la vie plus de fois que je ne saurai le dire.

Je vis pour la première fois George Harmand en novembre 2140. Il était à la tête d'une forte escouade d'exo-armures de Malcolm-Kreuzer, prise au beau milieu d'une embuscade tendue par Light-Years et ARION, alors alliés dans ce secteur. Lorsque je suis intervenu, la moitié de ses hommes étaient déjà tombés. La surprise, mes réflexes, l'aptitude d'Harmand à saisir au vol cette planche de salut ? Toujours est-il, que quelques minutes après, ils tenaient le terrain. J'allais m'enfuir, après avoir écrasé le dernier exo lourd de Light-Years contre un rocher, lorsque j'entendis Harmand qui m'appelait. Je fus paralysé par la surprise et l'admiration naquit en moi pour cet homme qui se permettait d'interpeller un cyborg. Alors que tout autre aurait fui en espérant que le métal - les humains nous appelaient ainsi - ne change pas soudain de cible - c'est en général ce que fait un métal face à la peur : l'instinct du chasseur. Courir est donc une mauvaise tactique... Mais je m'égare encore. Il me remercia et me proposa, sous le regard stupéfait de ses hommes, de me joindre à son escouade. Je refusai, car je ne pouvais plus servir quelque logo que ce fût, mais il y gagna la vie. Je l'épargnai, lui et ses hommes. Je ne pouvais savoir combien importante serait cette décision.

Je ne le revis qu'un an plus tard, en effigie, sur un papier portant le logo de Malcolm-Kreuzer. Visiblement, ils lui reprochaient quelque chose, mais ne sachant pas lire, je ne pouvais en reconnaître plus. J'allais souvent revoir cette photo sur ce tract de Malcolm-Kreuzer, mais aussi sur des papiers portant un symbole que je ne pouvais identifier, car je ne l'avais encore jamais vu. Il s'agissait d'un simple cercle hérissé de pointes, duquel pendaient deux tronçons de chaîne brisés. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait de l'emblème des Compagnies Rebelles. Le soldat régulier sachant lire un minimum, les tracts, bien sûr, étaient un bon moyen de propager le doute dans les rangs ennemis. Mais, étant un cyborg, du cerveau duquel la lecture, si je l'avais jadis connue, avait été extirpée au profit de savoirs plus rentables, les tracts m'étaient absolument inutiles.

Pendant plusieurs semaines, j'interrogeais donc des gens qui savaient lire et pouvaient connaître la signification de ces messages. Ma persuasion non naturelle m'obtint assez facilement les informations dont j'avais besoin. Un nom : Georges Harmand, une étiquette : le renégat de Malcolm-Kreuzer, un job : le chef d'une unité de déserteurs. Je décidais de trouver cette unité. Eux pourraient me comprendre ! Eux avaient un espoir et une raison de lutter ! J'en avais assez de porter des coups dans le vide, vivant comme un sauvage high-tech, sans autre espoir que la survie et une révolte vaine. Avec eux, mes capacités, que je supportais de plus en plus mal, pourraient servir réellement à quelque chose.

Je mis plusieurs mois avant de prendre contact. Par deux fois, je tombais sur des patrouilles arborant les chaînes brisées ainsi, par deux fois, la peur les prit et, me sentant redevenir chasseur, je dus m'enfuir avant d'avoir à choisir entre leur vie ou la mienne. Enfin, la troisième fut la bonne. Je m'approchais doucement d'eux, les bras dressés vers le ciel, espérant prouver mes intentions pacifiques. Ils prirent cependant leurs précautions en m'escortant par trois hommes en armures lourdes. En arrivant au camp, je fus immédiatement amené à Harmand. Il me dit simplement : « Enfin, vous vous êtes décidé. » Je répondis : « Vous aussi, je vois. » J'appris alors la réelle chronologie de la lente révolte de son unité jusqu'à sa désertion finale.

Deux mois plus tard, je savais de nouveau lire, du moins le minimum vital, Harmond s'étant occupé personnellement de mon cas. J'étais l'un de ses maîtres-atouts, un soldat infatigable, quasi-invulnérable, muni d'une terrifiante puissance de feu et, néanmoins, relativement discret. De plus, je connaissais parfaitement le terrain et j'étais rôdé au combat comme aucun de ses hommes. Il cherchait à recruter plus de cyborgs car il voyait en eux, à la fois les pires victimes des Corporations et les soldats d'élite dont il aurait besoin si ses Compagnies Rebelles voulaient survivre, voire gagner. Harmond voyait loin et sa volonté était impressionnante. Parfois, il me faisait peur, tant il semblait plus fait d'acier que nous, les cyborgs. Je ne l'ai vu pleurer qu'une fois, agenouillé devant le corps déchiqueté d'un cyborg transformé en un véritable char d'assaut, une monstruosité sortie des esprits de stratèges devenus fous à force d'affronter Purgatoire. Le pauvre gars, à moitié sorti de son conditionnement, n'avait pu supporter ce qu'il était devenu et s'était réfugié dans une sorte de semi-folie. Tandis que nos psychologues croyaient l'avoir fait revenir à l'état de raison, une crise soudaine l'avait rendu fou furieux. Il avait massacré une dizaine de personnes autour de lui et nous avons dû employer un antichar pour en venir à bout. Encore aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de frissonner lorsque je repense à ce moment d'horreur pure.

Lors de mon arrivée dans les Compagnies Rebelles, sa garde d'élite comprenait déjà trois cyborgs et dix autres constituaient un corps d'agents spéciaux auquel je fus rattaché. Enfin, j'avais retrouvé une place dans une société et une certaine fierté. Malheureusement, je n'avais plus d'illusion sur mon sort, je n'étais plus humain et ne le redeviendrais jamais ! Les opérations de retrait des implants auraient coûté bien plus cher que celles qui m'avaient transformé. De toute manière, les Compagnies Rebelles ne disposaient pas de la technologie. Cependant un vague espoir m'animait encore : si nous gagnions cette guerre... Mais comment aurions-nous pu gagner ? Notre seul but, en dépit de ce que proclamait Harmand, était de survivre le plus longtemps possible par le chaos qu'était devenue Ashioto, désormais unanimement renommée Purgatoire par les combattants de tous bords embourbés dans cette folie.

Cependant, le Capitaine Harmond continuait à vouloir plus. Deux ans après mon arrivée, j'étais devenu son second et le chef de ses commandos cyborgs, lorsqu'il prit contact avec Harushita. Je n'étais pas très enthousiaste même si ses arguments étaient forts, mais il est vrai qu'Harushita s'était tenu à l'écart des horreurs et avait toujours gardé une certaine retenue. Nous étions l'armée qu'ils n'avaient pas et ils étaient les soutiens dont nous manquions. Mais c'était toujours une Policorpo et cette simple réalité nous faisait hésiter. Seule la persuasion de Harmond nous avait entraînés dans cette aventure. Il est vrai que, déjà maintes fois, il avait pris des décisions contre l'avis de la plupart d'entre nous. A chaque fois ou presque, il avait eu raison. Les rares fois où il s'était trompé, il l'avait réalisé assez rapidement pour sauver la mise. Alors pourquoi ne pas tenter la chance, encore une fois, vu la particulière ampleur des gains potentiels ?

Nous arrivâmes au lieu de rendez-vous, par un boyau dissimulé, ancienne sortie d'une ville souterraine. Nos négociateurs avaient choisi l'endroit d'un commun accord. Nous pensions être les seuls à connaître ce passage, ainsi que quelques autres boyaux proches,

dans lesquels nos hommes étaient déployés en éclaireurs. J'envoyais mes deux ailiers reconnaître le terrain. Déserteurs de Malcolm-Kreuzer, ils portaient en eux une des dernières découvertes de cette Corpo : des écrans qui leur permettaient de se fondre dans leur environnement immédiat, certes imparfaitement, mais mieux que le plus habile caméléon. Lorsqu'ils revinrent, ils apportaient un message très clair : les Harushita les avaient repérés, dès le début, car ils connaissaient déjà nos positions. En clair, ils auraient pu nous descendre facilement. Ne rien faire était leur manière de nous prouver *a contrario* leur bonne volonté et leurs intentions pacifiques.

Les tractations s'éternisèrent des jours durant. Enfin, le Commandant Local de Harushita sur Purgatoire – puisque maintenant Ashioto s'appelait officiellement ainsi – et Harmond signèrent l'accord historique. Ce fut une grande fête dans tous les camps des Compagnies Rebelles. Nous n'étions plus des pillards vivant sur du matériel de récupération, soignant nos blessés comme nous le pouvions et pourchassés par tous les protagonistes de cette guerre. Enfin, notre armée était reconnue, elle avait maintenant la base arrière et l'approvisionnement qui lui faisaient défaut auparavant.

Je participais à l'étape suivante, qui fut la médiation de Harushita dans les contacts entre Harmond et les Planétaristes. Le Capitaine, comme nous l'appelions toujours, bien qu'il fût maintenant très officiellement «Daimyō des Compagnies Rebelles pour Harushita», était hostile à toute tentative de récupération. Pour lui, les Compagnies Rebelles devaient bouter les Corporations envahisseuses hors d'Ashioto, laissant la planète sous le contrôle d'Harushita. Ensuite, il laisserait chacun de ses hommes libre de son choix. Les négociations furent longues, difficiles mais aboutirent finalement. Harmond insistant pour ne pas transformer ses Compagnies Rebelles en simples Compagnies Planétaristes, je trouvai le terme d'Irréguliers pour rappeler la révolte qui était au cœur de son armée.

En 2151, nous fûmes invités à aider Harushita à se retirer du système Sol. La puissance des Planétaristes se construisait dans le système Sanctuary, dont même le Capitaine ne connaissait pas la localisation. Harushita allait tenter d'y conduire une partie de sa population par un exode en masse. Pour ce faire, elle avait besoin de troupes de choc, afin de paralyser les autres Corps le temps de l'évacuation. Avec l'appui des Planétaristes, nous parvînmes à faire franchir à près de 65.000 hommes le portail de saut menant vers Yodh-2. De là, par une route détournée en dix-huit sauts, les navires rallièrent Sol et déversèrent leurs troupes sur Mars et les stations. L'opération **Hornet's Nest** se solda par environ 15.000 morts dans nos rangs, sans compter les équipages des navires de combat qui avaient protégé, souvent au prix de leur vie, l'évacuation des personnels Harushita. Une population importante, toute dévouée à Harushita et au Planétarisme, compétente dans tous les domaines de l'industrie, avait pu être acheminée sur Sanctuary, ainsi que d'innombrables tonnes de matériel. La force armée Planétariste allait dans peu de temps pouvoir enfin bénéficier d'armements du même niveau en quantité et en qualité que celui des Corporations. Désormais, le combat était enfin égal !

Je me souviendrai toujours de cette folle journée pendant laquelle nous émergeâmes dans le système Sol, transports rapides des forceurs de blocus, vaisseaux de guerre de Harushita et corsaires des Libres Commerçants. Nous piquâmes sur les objectifs qui nous avaient été assignés. Le plan que j'avais mis au point et que je coordonnais depuis le croiseur **Unchained Flag** était clair : détruire et désorganiser les communications ainsi que les centres de décision en priorité, ne pas engager de combat avec des forces supérieures, frapper vite, fort, empêcher toute action contre les transports et se replier. En face, les Corporations réagirent en ordre dispersé. Jouant sur les indicatifs de nos vaisseaux, nous les entraînâmes à se lancer les unes contre les autres des frappes préventives. Durant une journée, le chaos régna dans le système, laissant la voie libre à nos transports pour opérer l'exfiltration. Nous abandonnâmes à regret nos positions au bout de quelques heures, mais chacun savait qu'aucun renfort ne nous serait envoyé et que nous ne tiendrions pas trois jours une fois les Corporations réorganisées.

Après cette opération, je pris ma retraite de l'armée. Harushita avait rapatrié sur Sanctuary un certain nombre de blocs opératoires, de très haute technologie, complets avec leurs chirurgiens. Ces spécialistes étaient d'un niveau incroyable et m'apprirent ce à quoi je ne rêvais plus depuis longtemps : ils pouvaient refaire de moi un homme. Ce fut avec regrets que je dis au revoir à Harmond, mais les combats étaient finis pour moi. En tant que cyborg, ma technologie était dépassée. En tant qu'être humain, j'avais appris quelques nouvelles compétences et trouvé un passe-temps : la diplomatie. Entre des implants neufs et plus d'implants du tout, mon choix était rapidement fait.

À l'époque, j'avais même refusé de porter un simple téléphone crânien, pourtant ce qu'il y a de plus discret dans le genre. Malheureusement, il y a deux ans, j'ai dû réviser ce choix. Mon goût pour la solitude ne m'a pas quitté, pourtant j'ai dû m'incliner devant ma nouvelle fonction : le Président de l'Alliance Planétariste doit impérativement être joignable à tout moment. Etoile du Soir, Lueur d'Espoir

Dans les temps reculés, en plein cœur d'un pays oublié depuis longtemps, si oublié que l'on se demande s'il n'a jamais existé, à l'heure où tous les rêves étaient possibles, vivait un jeune garçon qui s'appelait Etoile. Je sais bien que c'est un prénom étrange, mais vous comprendrez mieux pourquoi il s'appelait comme ça, quand je vous aurai expliqué que ce prénom résultait en réalité d'un malentendu. En effet, Etoile était un jeune homme si effacé qu'il en semblait presque transparent. Il ne parlait jamais. Personne ne le remarquait, si bien que les rares fois où on avait besoin de l'appeler, on lui criait : « Et, toi ! Le... ». Parce que personne ne se rappelait son prénom, ou même ne l'avait jamais su. De sorte que « Et, toi ! Le... » (Le quoi ? Le garçon ? Oui, c'était certainement cela que l'on voulait dire) devint un beau jour tout simplement « Etoile ».

Etoile, lui, ne souffrait pas de cela. A vrai dire, il s'était habitué à la solitude et la préférait à la compagnie des humains. Les branches des arbres, elles au moins, s'écartaient sur son passage. Personne n'avait besoin de lui et il n'avait besoin de personne.

Un soir que, comme à son accoutumée, il marchait dans les profondeurs de la forêt, arrêtant ses pensées sur la beauté d'une feuille au clair de lune, ou les laissant repartir dans des contrées connues de lui seul, il s'aperçut qu'il était arrivé dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Cela l'étonna d'autant plus qu'au cours de ses nombreuses promenades solitaires, il avait pu voir et apprendre à connaître les moindres ruisseaux, les clairières cachées, les rochers aux formes étranges. La lune, ici, colorait les lieux d'une lueur bleutée. Les arbres étaient dépourvus de feuilles et lançaient leurs branches tordues et noires vers le ciel comme les doigts crochus de monstres spectraux. La mousse recouvrait le sol sans laisser à la moindre plante la possibilité de pointer son nez et ressemblait à un tapis bleu irréel. Mais Etoile n'eut pas peur. Il avait appris à tout observer avec respect. Il connaissait la nature et la nature le connaissait.

# Le Bal des Bisounours



*Gracq pensait que la biographie d'un auteur était une chose inutile et stupide, car seule devait compter son oeuvre. Je n'oserais certes pas me comparer à Gracq, mais j'avoue que je partage son point de vue. Et si l'oeuvre est comme certains le prétendent le reflet de la vie de l'auteur, alors les lecteurs pourront toujours tenter de déchiffrer ma biographie à partir des bribes d'une oeuvre qui est encore loin d'avoir vu le jour.*

#### **Horrifographie :**

- KouKou, nouvelle, revue Mosaïque, juillet 2001, France (reprise dans la revue Portique 2003)*
- La géante, nouvelle, fanzine Unexplained, mai 2002*
- Bisou, nouvelle, revue Khimaira, Belgique (juillet 2002)*
- Gentille Maman, nouvelle, revue Khimaira, Belgique (septembre 2002)*
- Contes impies, nouvelles, revue Solaris n.143, Canada (2002)*
- Citrons, nouvelle, fanzine Marmite et Micro-ondes, n.5 et KouKou, n. 7, janvier 2003*
- Café au Lait, revue Portique n.49*
- Salutaris, nouvelle, revue Solaris numéro 149, 2004*
- Ice Cream from Gilroy, nouvelle, site web de la revue Phénix, 2004*
- Lune rousse, nouvelle, éditions Les Six Brumes, volume "Equinoxe", Canada, printemps 2004 (repris dans "Le Calepin Jaune" et "Traversées", août 2004)*
- Jardins Secrets, nouvelle, fanzine "Brins d'éternité", numéro 1, Canada, été 2004*
- Dans le Noir, nouvelle, fanzine "Brins d'éternité", numéro 2, Canada, été 2004*
- Sommeils, nouvelle, in "Nouvelles Story" numéro 2, France, éditions ALPA, 2004 (repris dans Unexplained 2004, numéro anniversaire)*
- Hauts Neiges, nouvelle, fanzine "Eclats de Verre" n°6*
- Le Noir, nouvelle, fanzine "Eclats de Verre", décembre 2004*
- Le baptême de Lili, in Horrifique spécial Femmes de l'Étrange, 2006*
- Jeux Interdits, in Phénix Mag Nouvelles n°1, 2006*

**D**écor : un vieux théâtre. Rideaux effilochés, fauteuils crevés, ambiance grise poussiéreuse, lumière glauque. Une voix derrière hurle : « En scène tout le monde, on répète ! ».

Aussitôt sur un déferlement de fanfare, les Bisounours font leur entrée. Ils sont trois, dans des peaux d'ours miteuses et rafistolées. L'un a une oreille qui pend, l'autre le museau qui tombe et le dernier la queue qui se détache. Tout en maintenant comme ils peuvent leur costume, ils se mettent à danser en chantant d'une voix de fausset :

**Les Bisounours :**

« Moi à mon Bisounours  
Je lui fais des bisous  
Et pour me dire merci  
Il m'en fait lui aussi  
Des gentils, des mimis  
Des grands et des petits  
Car mon p'tit Bisounours  
Il adore les bisous ».

**Voix du metteur en scène :** « Stop ! Stop ! Ca ne va pas ! Vous avez oublié vos cœurs, imbéciles ! Comment voulez-vous être crédibles ? On reprend tout ! ».

Avec des glapissements désolés, les Bisounours sortent d'une vieille malle de grands cœurs roses de carton et reprennent en chœur le couplet 2 en agitant les cœurs au-dessus de leurs têtes :

**Les Bisounours :**

« Je veux être un bisou  
J'en veux plein dans le cou !  
Parce que les Bisounours  
Y'adorent les bizous... »

**Voix du metteur en scène :** « Bon, y'a des progrès, c'est mieux ! Mais vous brandissez les cœurs comme des slogans, ça ne va pas, ça, ça ne veut rien dire ! Les cœurs, c'est votre cœur qui bat, là, sur votre poitrine, comme ça, boum-boum, allez, une dernière fois, on y va ! ».

Cette fois les Bisounours posent les cœurs sur leur poitrine, imitant le battement 'boum- boum', et chantent en chœur :

**Les Bisounours :**

« Je lui fais des bisous,  
des bisous de partout,  
Sur le nez, dans le cou,  
Parce que mon Bisounours,  
Il adore les bisous... ».

**Voix du metteur en scène :** « Stop ! C'était bien, très bien. Attention, c'était la dernière répétition. Demain minuit, représentation ! Et n'oubliez pas que demain minuit, c'est... »

**Les Bisounours, en chœur :** « La pleine lune ! ».

**Voix du metteur en scène :** « Et qu'est-ce qu'ils font à la pleine lune, les Bisounours ? ».

**Les Bisounours, en chœur :** « Des bi-sous ! ».

Rire sardonique du **metteur en scène** : « Exactement mes enfants exactement ! Allez, repos ! A demain ! ».

On entend claquer une porte en coulisse, signifiant son départ. Les Bisounours, toujours en maintenant leurs costumes, rangent leurs cartons dans la malle et s'assoient par terre côte à côte, bras ballants, fatigués.

**Bisounours 1 :** « Foutue vie ».

**Bisounours 2 :** « Tu l'as dit ; j'en peux plus ; en plus j'ai la queue qui se barre. Vous n'auriez pas du fil, vous autres ? ».

**Bisounours 1 et 3 :** « Non ! ».

**Bisounours 3 :** « C'est Bisoubo qui a volé la boîte à couture ».

**Bisounours 2 :** « Pourquoi t'as volé la boîte à couture, nigaud ? ».

**Bisounours 1 (Bisoubo) :** « Ben, à cause des aiguilles ; j'avais besoin de me faire des ourlets ».

**Bisounours 2 :** « Et les épingles à nourrices, c'est toi aussi qui les a prises, alors ? ».

**Bisoubo :** « Ah non, ah non, ça c'est pas moi, c'est Bisougros ! » (Bisounours 3).

**Bisounours 2** : « C'est vrai Bisougros, t'as fait ça ? ».

**Bisounours 3 (Bisougros)** : « Ben oui ; j'avais envie d'un piercing... ».

**Bisounours 2** : « C'est malin ! Il ne me reste plus qu'une paire d'aiguilles à tricoter pour me rafistoler la queue... ».

**Bisougros** : « A d'autres, Bisounoursette ! On sait bien comment tu les utilises, tes aiguilles ».

**Bisounoursette (vexée)** : « Je ne vois pas ce que tu sous-entends ».

**Bisoubo** : « Tu as l'amour vache ; tu t'en sers, disons, comme des ongles de loup-garou ! ».

**Bisounoursette** : « Gare ! Bas les pattes, vous deux ! J'ai le droit d'aimer comme je veux ! ».

**Bisougros (conciliant)** : « Allez, allez, cessons de nous disputer : vous vous rendez compte sinon, qu'est-ce qu'ils vont penser ces braves petits enfants demain, avec leurs mamans ? ».

(Ils gloussent tous les trois, les pattes devant la bouche, tordus, renversés de rire).

**Bisounoursette** : « Et leurs papas ! Ils vont venir aussi, les papas ! Hi hi ! ».

(Re-gloussements déjantés).

**Bisougros (essuyant ses larmes de rire du revers de la patte)** : « Ah la la ! Ca fait du bien de rire ! ».

**Bisounoursette** : « C'est vrai. Ah quand même, c'est pas une vie ! Dites, ça serait pas l'heure d'aller se coucher ? ».

**Bisoubo** : « Si ! Le soleil se lève ».

**Bisounoursette** : « Il était temps ! ».

Tous trois s'allongent sur scène, Bisounoursette au milieu.

**Bisougros** : « On n'a même pas eu le temps de manger ; c'est pas juste ! ».

**Bisounoursette (voix endormie)** : « C'est vrai ça ; il fait faim... ».

**Bisoubo** : « Il nous garde pour le festin de demain. Je ne sais pas pour vous mais moi, la faim m'aiguise les dents... » (il grince des dents).

**Bisougros** : « Moi, ça me fait délirer... ».

**Bisounoursette** : « Moi aussi, j'ai des hallucinations... ».

**Bisougros (taquin)** : « Des hallucinations ? Raconte ! ».

**Bisounoursette** : « Hum... Je te vois en train de me grignoter de bisous... ».(Bisougros la grignote). « Oh, oh !!! C'est bon ! Aïe ! Arrête, arrête, tu me chatouilles ! ».

**Bisoubo** : « Et moi et moi ? Je veux bien goûter moi aussi ! Ouille, j'ai le ventre qui couine ! ».

(Tous deux se jettent sur Bisounoursette et la grignotent avec délice).

**Bisounoursette** : « Eh ! Gardez un peu d'appétit pour demain, gourmands que vous êtes ! ».

**Bisoubo** : « Elle a raison, allez ! On dort... ».

Ils se roulent en boule et s'endorment.

A leur réveil, nous sommes le lendemain soir. On devine dans le noir une première rangée de spectateurs qui viennent de prendre place. Une pleine lune de carton est suspendue au-dessus de la scène.

**Voix du metteur en scène** : « Entrez chers amis, chers petits enfants, chers parents, entrez retrouver nos amis, les seuls les vrais BI-SOU-NOURS ! Encore une petite minute d'attente, le temps d'asseoir les derniers rangs... Répétez-moi bien fort : Qui êtes-vous venus voir ce soir les enfants ? ».

**Voix des enfants dans la salle, hurlant** : « les BISOUNOURS ! ».

**Voix du metteur en scène** : « Comment ? Je ne vous entends pas ! Plus fort ! ».

**Voix des enfants dans la salle, déchainés** : « Les BI-SOU-NOURS !!! ».

**Voix du metteur en scène** : « les Bisounours ?! Eh bien mes chers petits tous vos vœux seront exaucés ce soir car, ce soir enfin, pour vous, les voilà, les bons, les seuls, les vrais, les chers Bisounours ! ».

Applaudissements et cris dans la salle, fanfare. La scène s'éclaire et les Bisounours font leur apparition avec leurs cœurs. Nouveaux applaudissements, tandis qu'ils commencent à danser en chantant :

**Les Bisounours :**

« Moi à mon Bisounours

Je lui fais des bisous

Et pour me dire merci

Il m'en fait lui aussi

Des gentils, des mimis

Des grands et des petits

Car mon p'tit Bisounours

Il adore les bisous ».

Tout en dansant et chantant, ils font signe aux enfants du premier rang de venir les rejoindre sur scène. On voit quelques enfants quitter leurs fauteuils et se hisser sur scène.

« Je veux être un bisou

J'en veux plein dans le cou !

Parce que les Bizounours  
 Y'zadorent les bizous... ».

Les bisounours prennent chacun un enfant par la main et continuent :

« Je lui fais des bisous,  
 des bisous de partout,  
 Sur le nez, dans le cou,  
 Parce que mon Bisounours,  
 Il adore les bisous... ».

A la fin du couplet, Bisounoursette perd carrément sa queue. Rires gras dans la foule. Les Bisounours ont cessé de danser et se tiennent face au public ; leur accoutrement est misérable et leur attitude embarrassée, vaguement menaçante. Les rires deviennent de plus en plus hésitants.

**Voix d'une petite fille dans la foule :** « Maman, maman, regarde, y'a Bisoubo qui a le museau qui tombe ! ».

Tout à coup, un coup de gong solennel résonne et la lune de carton-pâte s'élève d'un bond plus haut dans le ciel. Cris de stupeur dans la foule.

**Voix de la même petite fille, hystérique :** « Maman, maman, il a des dents ! Je les ai vues ! ».

Le museau de Bisoubo tombe carrément à ses pieds et on l'entend grincer des dents. Les trois Bisounours se dandinent sur scène en grinçant horriblement des dents, maintenant près d'eux les enfants qui veulent rejoindre leurs parents dans la salle.

**Voix du metteur en scène :** « Pas de panique, pas de panique ! Le spectacle ne fait que commencer ! Il est tout juste minuit : l'heure à laquelle tout le monde, je dis bien tout le monde embrasse les BI-SOU-NOURS !!! ».

Avec des hurlements sauvages, les Bisounours se jettent sur les enfants et les dévorent, puis sautent sur le public. Fanfare rock : « Des bisous de partout/Sur le nez dans le cou... ».

Terreur dans la salle et sur scène. Mêlée générale. Lumières intermittentes sur le carnage. On voit le sang gicler du cou d'un enfant, Bisounoursette enfoncer des aiguilles à tricoter dans le cou d'un papa, etc.

Puis tout redevient calme. Au milieu du tas de corps, les Bisounours penauds remontent sur scène. Ils se tiennent comme des coupables, des enfants qui ont fait une grosse bêtise et qui savent qu'ils vont se faire gronder. Bisounoursette cherche désespérément sa queue partout. Bisoubo ramasse son museau et Bisougros tente de masquer les accrocs de sa fourrure qui tombe en lambeaux.

**Bisounoursette** (à mi-voix) : « Eh ! Vous n'auriez pas vu ma queue, par hasard ? ».

**Bisougros** (même jeu) : « Non ! Zut, je suis déchiré de partout ! Sales gosses, ils n'ont pas arrêté de me tirer dessus ! ».

**Bisoubo** (plus fort, se pouléchant les babines) : « C'était quand même bien bon, il faut avouer ; j'ai plus faim ».

**Bisounoursette** (furieuse, mi-voix) : « Chut ! Tais-toi, espèce d'idiot ! Tu ne vois pas qu'on va se faire engueuler ? ».

**Voix du metteur en scène**, très en colère : « Eh bien, c'est du propre ! Vous avez vu dans quel état vous vous êtes mis ? Qui va vous rafistoler maintenant, depuis que vous avez mangé la maquilleuse ? Et dévoré la couturière ? Petits sales ! Malpropres ! Vous n'êtes pas des ours, vous êtes des cochons ! »

**Bisounoursette** (geignarde) : « C'est pas moi ! Et c'est Bisoubo qui a volé la boîte à couture ! ».

**Bisoubo** (pleurnichant) : « Si c'est toi ! T'as toujours faim ! J'ai-pas-vo-lé- la- boî-a-ate ! ».

**Voix du metteur en scène :** « Taisez-vous, menteurs ! Bande de bons à rien ! (plus calme) Allez, allez, on va essayer de nettoyer tout ça jusqu'au prochain spectacle. Vous deux, dégagez la scène ! (Bisougros et Bisoubo s'affairent à entasser les corps désarticulés). C'est ça ! Faites des tas. Toi, Bisounoursette, monte me décrocher la lune ! Elle n'a plus rien à faire là-haut ! (Bisounoursette grimpe à une échelle et patatras, fait tomber la lune qui se brise). Et zut ! Maladroite ! Tu vas me la refaire, en plus gros !

(Méditant sa prochaine création) La prochaine fois, ce sera aussi la pleine lune... mais la lune rousse. On aura moins de monde, mais on fera payer les places plus cher. Et si le budget le permet, j'embaucherai une nouvelle maquilleuse et une couturière... »

---

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :*

- « *Jeux interdits* » in *Phénix Mag Nouvelles n°1*

- « *Le Missionnaire* » in *Phénix Mag Nouvelles n°7*.

## EMMANUELLE BONNEFONS

Fantastique

Etoile du soir,  
Lueur d'espoir

*Emmanuelle Nuncq est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Toute petite déjà, sa passion pour la lecture causait de graves dommages dans la bibliothèque de ses parents. En effet, elle dévorait déjà des romans et des pavés indigestes, au sens littéral s'entend. Après un cursus scolaire absolument prodigieux dans le domaine des Lettres et des métiers du livre, Emmanuelle Nuncq, maintenant Docteur ès Lettres à la célèbre Université Nancy 2 avec un mémoire portant sur l'adaptation cinématographique des œuvres d'Edgar Allan Poe et leur influence dans le cinéma contemporain, exerce actuellement l'emploi de bibliothécaire, ce qui lui laisse tout le loisir de la lecture et de l'écriture. Sa carrière dans la littérature ainsi que dans l'illustration promet une ascension rapide, fulgurante et phénoménale qui l'amènera au moins au Prix Goncourt ! Emmanuelle Nuncq, dont nous publions ici la nouvelle lamentable dans un seul souci de charité et de compassion, s'est essayée avec virtuosité à tous les genres et styles. Sa dernière œuvre en date est d'ailleurs un projet de roman au principe révolutionnaire qui remettra en cause tout le fonctionnement actuel de l'édition française. Nul doute que l'on entendra parler d'elle...*

Dans les temps reculés, en plein cœur d'un pays oublié depuis longtemps, si oublié que l'on se demande s'il n'a jamais existé, à l'heure où tous les rêves étaient possibles, vivait un jeune garçon qui s'appelait Etoile. Je sais bien que c'est un prénom étrange, mais vous comprendrez mieux pourquoi il s'appelait comme ça, quand je vous aurai expliqué que ce prénom résultait en réalité d'un malentendu. En effet, Etoile était un jeune homme si effacé qu'il en semblait presque transparent. Il ne parlait jamais. Personne ne le remarquait, si bien que les rares fois où on avait besoin de l'appeler, on lui criait : « Et, toi ! Le... ». Parce que personne ne se rappelait son prénom, ou même ne l'avait jamais su. De sorte que « Et, toi ! Le... » (Le quoi ? Le garçon ? Oui, c'était certainement cela que l'on voulait dire) devint un beau jour tout simplement « Etoile ».

Etoile, lui, ne souffrait pas de cela. A vrai dire, il s'était habitué à la solitude et la préférait à la compagnie des humains. Les branches des arbres, elles au moins, s'écartaient sur son passage. Personne n'avait besoin de lui et il n'avait besoin de personne.

Un soir que, comme à son accoutumée, il marchait dans les profondeurs de la forêt, arrêtant ses pensées sur la beauté d'une feuille au clair de lune, ou les laissant repartir dans des contrées connues de lui seul, il s'aperçut qu'il était arrivé dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Cela l'étonna d'autant plus qu'au cours de ses nombreuses promenades solitaires, il avait pu voir et apprendre à connaître les moindres ruisseaux, les clairières cachées, les rochers aux formes étranges. La lune, ici, colorait les lieux d'une lueur bleutée. Les arbres étaient dépourvus de feuilles et lançaient leurs branches tordues et noires vers le ciel comme les doigts crochus de monstres spectraux. La mousse recouvrait le sol sans laisser à la moindre plante la possibilité de pointer son nez et ressemblait à un tapis bleu irréel. Mais Etoile n'eut pas peur. Il avait appris à tout observer avec respect. Il connaissait la nature et la nature le connaissait.

Etoile crut soudain voir une ombre se déplacer entre les silhouettes des arbres. Il se dirigea vers elle. Il comprit que l'ombre, en réalité, était une jeune fille vue de dos. Dans ce décor surréaliste, voir une présence humaine ici l'étonna. Mais elle était vêtue d'une robe qu'on aurait dit tissée dans de la toile d'araignée : les minces fils argentés, si légers qu'ils ondulaient alors que nul vent ne soufflait, accrochaient les perles de la pluie. Les cheveux noirs de l'apparition se déroulaient jusque dans le creux de ses reins. Au bruit qu'Etoile fit, elle se retourna et se dissimula derrière un arbre. Etoile eut juste le temps de voir ses yeux bleus profonds comme une nuit d'été. Un petit point de lumière brillait sur son front. Il s'approcha.

- Je ne voulais pas vous effrayer.

L'apparition ne bougea pas.

- Je ne vous veux pas de mal.

La tête de la jeune fille sortit de derrière l'arbre. Son visage était pâle comme la lune. Ses longs cheveux noirs, pareils à deux ailes d'un corbeau blessé, cachaient ses joues et se balancèrent mollement. Etoile fut saisi des contrastes qui régnaient sur cette figure lunaire. Il trouva, en la contemplant longuement, infiniment de beauté à ce visage à la fois lointain et semblait-il, ravagé par le malheur, sombre et si transparent. Il ne put se détacher du regard bleu de la jeune femme, triste et doux, jeune et pourtant chargé d'un certain poids de sagesse. Il s'approcha encore un peu :

- Quel est votre nom ?, osa-t-il demander, voyant qu'elle restait muette.

- A vrai dire, murmura-t-elle après quelques minutes, toujours immobile, je ne le sais plus. J'ai oublié. Il y a si longtemps que personne ne m'a plus sollicitée...

La jeune fille se montra toute entière.

Etoile fut subjugué par la beauté étrange de cette Personne. Elle ne ressemblait à personne qu'il ne connut, et pourtant... Sa voix était si douce, aussi douce que celle d'un souvenir agréable d'enfance qui remonte soudain à la surface. La petite lueur sur son front brillait d'un éclat doré et illuminait son corps comme de l'intérieur. Elle avait l'air irréelle. Ils restèrent longtemps sans rien se dire, puis soudain, mu par une folie qu'il ne se connaissait pas, Etoile lui demanda :

- Voudriez-vous m'offrir votre cœur ?

La Personne lui lança un sourire désabusé :

- Je crains que cela ne soit impossible. Je n'en ai pas.

- Tout le monde a un cœur.

La Personne esquissa un demi-sourire triste.

- Quelqu'un me l'a volé il y a longtemps. Si vous le voulez, il vous faudra aller le lui reprendre, mais le chemin est parsemé d'obstacles. Beaucoup ont tenté cette quête, mais aucun n'est revenu. Il vit en haut de la Grande Colline, après les montagnes du Haut-Hiver, plus loin que la Forêt de Non-Retour.

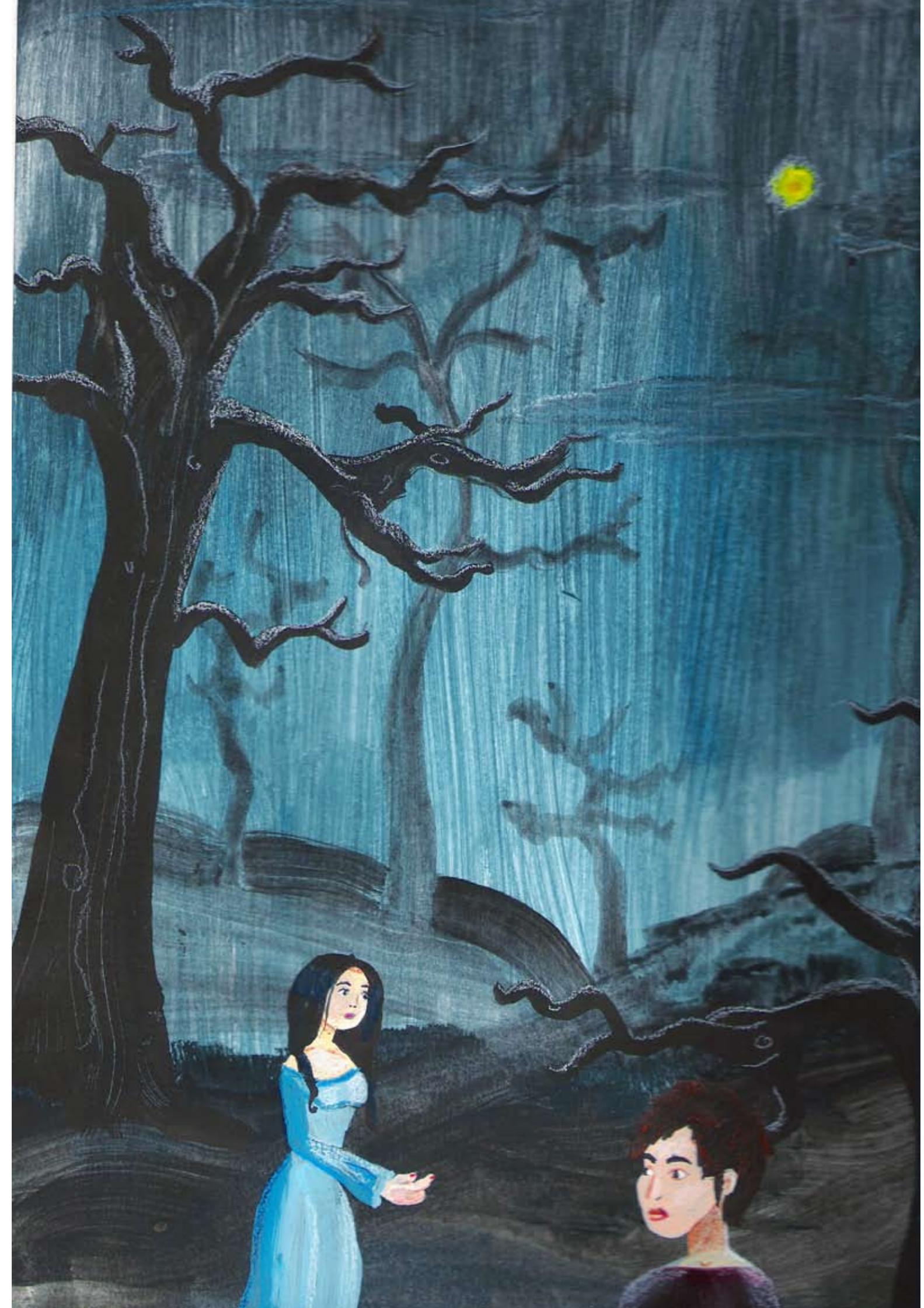
- J'entreprendrai tout de même cette quête, répondit bravement Etoile. Je vous rendrais votre cœur, et vous pourrez de nouveau en disposer, et me le donner...

- Soit...

La jeune fille disparut dans un souffle d'air. Seul le petit astre resta suspendu dans le soir un moment, avant de s'éteindre à son tour.

Dès cet instant, Etoile se mit en route pour le château de celui qui avait volé le cœur de la Personne. Il brava des froids intenses, des tempêtes effroyables aussi bien que des sécheresses dont il cru mourir. Il connut la souffrance et la famine. Il fut assailli par les mauvais souvenirs de sa vie, par sa solitude qui revenait comme une sœur tyrannique. Il avança parmi la cruauté des hommes autour de lui. Il avança encore quand tous lui dirent que c'était peine perdue. Il avança enfin quand tout lui signifiait de retourner sur ses pas. Mais toujours, quand il croyait n'avoir plus la force de continuer, quand les autres lui volaient son courage, les beaux yeux de Personne, comme il l'appelait, se rappelaient à son souvenir. Il passa les montagnes du Haut-hiver, traversa la forêt de Non-Retour, gravit la Grande Colline. Les deux yeux de Personne flottaient toujours sur son épaule comme un papillon bleu.

Et alors, Etoile réussit enfin à trouver celui qui avait volé le cœur de la seule qui ne l'avait pas abandonnée. Au loin, éclairées par la lune pleine, s'élevaient vers le ciel sombre les tours élancées d'un château étrange et sans âme. Sa silhouette abrupte se découpait dans



la faible lueur jaune et semblait déchirer les nuages épais. Etoile sut que c'était dans ce château que terminerait sa quête. Il rassembla ses dernières forces pour arriver plus vite aux lourdes portes ouvragées qui clôturaient le jardin. Il les poussa et dans un grincement, elles s'ouvrirent sur une végétation désordonnée.

La nature avait repris ses droits. Les allées étaient recouvertes de mousse et de mauvaises herbes, les buissons croissaient dans toutes les directions et le lierre grimpait le long de la façade, recouvrait jusqu'aux fenêtres, grands vitraux en forme de longs arcs cintrés. Des sculptures torturées entouraient la lourde porte d'entrée en bois de chêne, au milieu de laquelle on pouvait voir un heurtoir en argent.

Etoile grimpa les marches de pierre creusées par les ans et frappa quelques coups. Ceux-ci résonnèrent dans le vide. Il recommença, et comme rien ni personne ne lui répondit, il ouvrit la porte. Etoile avança doucement. Un très vieil homme, si vieux qu'Etoile ne sut lui donner d'âge, à la peau aussi blanche que celle de Personne, se tenait debout, là, devant lui. Etoile avança et lui demanda le cœur de la jeune fille. Chose étrange, le vieil homme lui tendit, sans lui dire le moindre mot, un petit coffret de bois d'ébène et lui donna congé dans un sourire bienveillant.

Etoile fit le chemin de retour aussi rapidement que le lui dictait son allégresse. Le temps sembla filer pour lui à une vitesse folle, et les autres, ceux qui lui avaient dit qu'il ne reviendrait jamais, se turent sur son passage et baissèrent les yeux. Etoile se présenta enfin, un soir, dans la forêt où il avait vu la jeune fille pour la première et la dernière fois. Il avait tenu si longtemps le coffret serré contre sa poitrine que le bois avait pris le chaleur de sa peau, avait gardé l'empreinte de ses doigts et était devenu une partie de lui-même.

La nuit était aussi douce et bleue que dans son souvenir. Etoile s'assit et attendit. Une petite lueur, au bout d'un moment, avança vers lui, et alors Personne apparut devant lui, plus belle, plus réelle qu'au premier jour. Elle souriait doucement.

- Vous avez réussi...

Elle prit le petit coffre que lui présentait Etoile au creux de ses mains tendues. Elle l'ouvrit, et replaça son cœur dans sa poitrine. Le sang afflua dans ses veines, sa peau perdit sa transparence et ses joues se colorèrent. Mais son si joli sourire, si chaud, si doux, fondit comme neige au soleil.

- Je suis désolée, Etoile, mais je n'ai pas aimé depuis si longtemps...

Etoile ne comprit pas tout d'abord ce que Personne voulait dire. Et en levant les yeux vers les siens, il vit qu'elle pleurait. Ses larmes creusèrent des rides dans ses joues devenues soudain de la couleur du parchemin. Ses cheveux blanchirent, ses mains se couvrirent de tâches roussâtres. Elle s'affaissa sur elle-même, on ne lui voyait plus qu'un corps décharné. Bientôt les os lui transpercèrent la peau, et de la jeune fille, il ne resta plus qu'un squelette. Un tourbillon de vent ne laissa sur le sol qu'un petit tas de cendres.

Personne avait disparu. Etoile resta longtemps assis sur le sol à pleurer. La personne qu'il recherchait depuis si longtemps était partie. Celle pour qui il avait si durement lutté n'était déjà plus là. La nuit était devenue noire, les étoiles s'étaient éteintes... sauf une. Quelque chose sortit le triste enfant de son abattement : sur le tas de cendres, brillait la petite étoile que Personne portait sur le front. Il la prit dans sa main, et elle se mit à luire plus fort. Quand il voulut la placer dans le coffre, tel un souvenir, sa clarté découvrit à Etoile qu'un nom était gravé dans le fond. Le nom de Personne.

Et ce nom, oublié depuis si longtemps, était en réalité : Espoir.



## **L'illustratrice : EMMANUELLE BONNEFONS**

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Après un cursus scolaire absolument prodigieux dans le domaine des Lettres et des métiers du livre, Emmanuelle Nuncq, maintenant Docteur ès Lettres à la célèbre Université Nancy 2, exerce actuellement l'emploi de bibliothécaire, ce qui lui laisse tout le loisir de la lecture et de l'écriture. Sa carrière dans la littérature promet une ascension rapide, fulgurante et phénoménale qui l'amènera au moins au Prix Goncourt ! L'auteure, dont nous publions ici la nouvelle lamentable dans un seul souci de charité et de compassion, est en passe de faire parler d'elle !

## TIMOTHEE REY

Fantasy

# Mille et mille surgeons du Foisonneur



*Timothée Rey enseigne les lettres-histoire dans un lycée hôtelier proche de Nice. On peut lire ses textes ici et là dans des revues ou zines, fan- et web- (Éclats de Rêves ; Le Calepin Jaune, Le Codex Atlanticus ; Géante Rouge ; Un mois, une nouvelle ; AOC ; A&A ; Notes de Merveilles ; Monk ; Parchemins & Traverses ; Marmite et Micro-Ondes ; L'Ours Polar ; Lanfeust Mag, etc.) ou encore des anthologies (« Ouvre-toi » et « La terre » chez Griffes d'Encre ; « HPL 2007 » chez Malpertuis...). On trouvera ses illustrations dans Marmite et Micro-Ondes, les recueils des « Pépins » 2007 et 2008, Éclats de Rêves ou encore Géante Rouge. On pourra bientôt le lire bientôt dans Lunatique ou Fiction, et un recueil de ses textes fantastiques, Caviardages, doit prochainement sortir à la Clef d'Argent. Il exposera, lors de la 35e convention nationale de SF à Nyons (fin août 2008), des mobiles SF et des biotopes aliens. Par ailleurs, il a eu la joie de recevoir le « Pépin d'Or » en 2008. Il est, enfin, l'un des animateurs du webzine Trois Petits Points, consacré aux textes très courts : <http://www.troispetitspoints.net> .*

Le sloop a jeté l'ancre à l'orée de la forêt. Accoudée au bastingage, je regarde mes enfants umnides, l'immense peuplement de troncs lisses et bleus, leur base moussue d'écume plongée dans les eaux de la mer Onglienne. Les cimes ondoient sous la brise. Je scrute la forêt d'arbres-mer et me retrouve soixante années plus tôt, alors que je n'étais qu'une fringante stagiaire investie d'une mission vitale. Et j'entends de nouveau la voix d'un vieillard mort depuis des décennies...

\*  
\* \*

« Il ne symbolise rien du tout. Vous ne comprenez pas ? Ce diamant est une forêt. La plus belle. La plus antique ».

Le vieux birbe n'a cessé de parler, – il emploie comme moi le fomboin foiridon, la langue des érudits –, depuis des heures qu'il me promène dans tout l'Inventorium Naturaliste d'Honafre-Mineure. Nous avons même fait un tour par les cuisines. La survie des forêts de mon pays est en jeu et je visite des cuisines ! Cependant, si l'urgence me noue l'estomac, je n'en montre rien. J'ai cerné le bonhomme. Et puis, nous voilà où je voulais arriver, dans la salle du Souvenir des Choses Perdues.

Ce diamant est une forêt ? Son seul visage émergeant à la lumière d'un œil-de-bœuf, dans cette salle circulaire au plafond de laquelle pendouillent des racines, l'Inventeur, un demi-troll des îles nommé Uvràg Olimoni, me lorgne, il me met au défi de lui demander ce qu'il entend par là. Je m'en garde bien. Par pure perversité, il me ferait languir encore plus. Rien ne vaut le plaisir de balader une jeunette, au propre comme au figuré, pas vrai ? J'ai bien senti qu'il me matait les fesses, quand il s'effaçait pour me laisser franchir les portes. Vieux cochon.

Il élève le diamant dans le rai de lumière. En le sortant de sous la vitrine de quartz, il a chuchoté : « *Oalek-ergëol*. La *Matrice-âme*, en moyen moguélian. C'est ainsi qu'on le nomme en Ongle et dans les Honafres, depuis le temps des Trois Régentes ». La *Matrice-âme* ? Comment ce diamant peut-il avoir le nom de l'ouvrage que je recherche ?

Une pièce magnifique, je le reconnais. Les facettes, teintées de jaune vert, ouvrent sur des profondeurs à la fois limpides et labyrinthiques, incessant entrelacs d'étincelles qui se répondent l'une l'autre, parmi des inclusions quasi invisibles et pourtant décelables à ce *flou* énigmatique entre feux et reflets.

Il a la forme et la taille d'un œuf. De quoi susciter la convoitise. Oh, pas la mienne, mais vide-bourses et perce-coffres sont pléthore en ce monde. Quoi qu'ils auraient fort à faire pour s'en prendre à cette salle : des défenses magiques y bourdonnent à la limite de ma perception. Et des Mafflus sont de garde devant chaque porte, museaux épais dont la bave suinte sur le carrelage.

L'Inventeur me tend le diamant. Je lisse mes jupes, pas trop à l'aise. En quoi ce joyau a-t-il un rapport avec ma mission ? J'accepte néanmoins la pierre. Plonge le regard dans ses miroitements troubles. Étrange. Il y a comme des mouvements là-dedans. Une nausée me prend, mon cœur bat comme si je me trouvais en équilibre instable à une très grande hauteur. Non sans regrets, car l'expérience est à la fois déplaisante et attirante, je rends la pierre.

« Très impressionnant. Mais je suis venue pour trouver un livre. Sûrement pas pour contempler de bizarres phénomènes optiques, ou magiques, à l'intérieur du plus gros diamant que j'aie jamais vu. L'affaire est pour nous de la plus extrême urgence ».

Je balaye la salle des yeux. Beaucoup de livres, de tous formats, dans des vitrines, au fond de rayonnages ou empilés sur des tables, des lutrins, des tabourets. L'Inventeur soupire.

« Ça risque d'être long. Mieux vaut nous installer dans un lieu plus confortable. Venez, ma jolie ».

Je n'aime pas le regard dans lequel il m'enveloppe. J'acquiesce pourtant, en le toisant : qu'il s'avise de m'effleurer ! Il claque la langue, un Mafflu arrive aussitôt, nous rejoignons une porte. Le vieillard lève un doigt. Le disque de granit qui obture l'orifice – on dirait une meule géante – roule sur le côté, nous passons. Un couloir, un autre. D'épaisses racines les traversent, comme autant de colonnes noueuses. Des rhizomes courent le long du plafond, boursoufflés de bulbes pareils à de ligneux oignons. Le sol remonte. Nous ne devons plus être loin de la surface.

Une salle rectangulaire, mieux éclairée que l'autre. Le Mafflu reste à la porte. Au bas des murs sont creusées des vasques, où glougloutent des résurgences (de l'eau ? de la sève ?), canalisées par des tuyaux de bois goudronné. Sous le lumiduc du plafond, une tranche coupée dans un arbre démesuré tient lieu de table. Des poufs de cuir, disposés autour, semblent des champignons sous leur souche.

Nous nous asseyons face à face. Ses doigts jouent avec le diamant.

« Mademoiselle, vous n'êtes pas *la première* à avoir bénéficié d'un tel conseil, puis à venir nous voir. Mais j'ai besoin de connaître les circonstances exactes qui vous ont incitée à nous rendre visite ».

Pourquoi a-t-il appuyé sur la forme féminine ? Encore un sous-entendu dégoûtant ? Il siffle. Un gnome à visière, vêtu d'un tablier de cuir, accourt en haletant, pose devant lui encrier, plume et papier, puis se retire à reculons.

« Vous voulez un récit complet ?

– Le plus possible. C'est qu'ici, nous collectons. Notons. Archivons. Nous le voyons comme ça : nous vous aiderons, mais vous devez faire quelque chose pour nous. En outre, l'*Oalek-ergëol* est un objet de pouvoir. Nous devons être sûrs de vos intentions... »

Du donnant, donnant, quoi. Assorti d'un brin de prudence. Je n'y vois pas d'objection. Pas cher payé. Je rassemble mes idées, puis me lance.

« Je me suis nommée en arrivant : Phlait Umnie dev'Aphonrio. Simplifiez en Umnie. Je vous ai donné un titre, Vigilante des Forêts de Marasme, mais ne le suis pas encore. C'est dans deux ans, quand ma formation sera achevée, que je deviendrai Vigilante auxiliaire. Nous autres Vigilantes veillons à ce que l'âme de nos forêts reste en bonne santé. Vous me suivez ?

– Bien sûr. Vous parlez de ces Esprits sylvestres avec lesquels des individus dont c'est le métier, comme vous, peuvent communiquer. Les Sylvains empêchent qu'elles dépérissent, attaquées par des parasites, minées par des maladies, rongées par l'acidité des pluies. Ou encore, ils les protègent du gel et du feu. Surveillent les interactions à l'intérieur de leur écosystème. Contrôlent leur degré d'humidité, leurs échanges gazeux, le recyclage des organismes morts...

« Nous avons ici de nombreux témoignages, monographies, voire textes religieux sur la question. L'âme des forêts. L'émanation de l'esprit de tous les êtres qui y cohabitent, plantes et animaux...

« Ce que je comprends moins, c'est que avez en Marasme la structure pour lutter contre un *déficit d'âme* s'il s'en produit un. Pourquoi venir ici ?

– Vous parlez de la Conjonction de Clamobysse, c'est ça ? Crétins de mages ! Pas même été foutus de protéger un bosquet ! C'est eux qu'il a fallu soigner, au final... Et la prophétie de la Pythie est au moins claire sur ce point : l'une de nous devait venir à l'Inventorium d'Honafre-Mineure consulter la Matrice-âme.

– Hmm. Si vous repreniez du début ?

– D'accord. Au printemps dernier, nous étions trois Vigilantes à effectuer une tournée dans l'est de Marasme, deux auxiliaires, Mauln Ameer dev'Osbor et moi-même, sous la tutelle d'une Vigilante expérimentée, Yrum Naphæ dev'Biamon. Après avoir quitté la Vigie Nationale, à Trumteume, nous avons jaugé deux forêts, les Bois du Glige, sur les rives du fleuve du même nom, et Polovée, à l'est d'Ubotune, dans lesquelles nous n'avons, alors, décelé aucun problème : leurs Sylvains étaient raisonnablement aimables, et leur *atmosphère* tout à fait saine.

« À Ubotune, nous avons emprunté le bateau-ventre qui descend la Sumache, pour ensuite prendre la correspondance et remonter le cours de l'Aôn, un affluent issu du lac Nustaiñil, à l'extrême sud de Marasme. Nous avons débarqué à Orsillo, une bourgade de pêcheurs bâtie sur les rives du lac, là où il se déverse dans l'Aôn. Vous êtes familier de la géographie des Intérieurs de Marasme ?

– Suffisamment. Continuez.

– Vous savez donc peut-être que la Quélude, une péninsule, s'avance dans le lac – juste au sud d'Orsillo, en fait. La forêt de Quélude s'étend de cette péninsule jusqu'à la Baie de l'Ours, sur l'océan, beaucoup plus à l'ouest. Une des grandes forêts de Marasme.

« À peine installées à l'auberge, comme nous ressortions boire une olôaze en terrasse, nous avons vu des hommes se réunir en silence, serrant cognées, couteaux à écailler ou machettes. Derrière eux, une femme portait une fillette inconsciente. Tous regardaient l'orée des bois, au-delà des champs de flombe qui ceinturent le village.

« L'aubergiste revenait avec nos chopes, Yrum Naphæ lui a demandé ce qu'il se passait. L'œil sombre, il a répondu que, depuis trois semaines, les gens qui s'y aventuraient étaient attaqués par la forêt. La mort de cette petite faisait déborder le vase. Nous l'avons questionné : attaqués par des animaux, des mythoses, des hommes ? Non. Par la forêt elle-même. Nous nous sommes regardées. Un problème avec le Sylvain. Yrum Naphæ est allée trouver les villageois et a dû négocier un long moment avant qu'ils acceptent, à contrecœur, que nous nous rendions seules dans la forêt. Ensuite, ils n'en ont pas démordu, ils iraient "faire justice" eux-mêmes, bien que la Vigilante leur ait dit que si la situation était aussi grave qu'ils le prétendaient, ils mourraient tous.

« Nous sommes passées sous les arbres. Beaucoup d'aconilles, mêlés à d'autres essences à feuilles caduques et quelques sempervirentes : fûts-de-fer, palagals, voniroins ou lactosphères. Quelque chose n'allait pas. L'atmosphère était pesante. Bien trop peu de poissons décorce grimpaient sur les troncs. Des animaux morts, mups ou froumifroums, gisaient à même l'humus, aucun charognard n'était venu s'en repaître. Beaucoup d'arbres étaient endommagés, fatras de branches brisées, écorce déchiquetée comme par d'énormes griffes, troncs quelquefois rompus, des larves grouillant dans leurs plaies. Et les fleurs printanières étaient molles et trop grosses. Les fougères, les oxavèges semblaient pourrir sur pied. Des champignons *rampaient* pour fuir à notre approche...

« Nous n'avons guère prolongé ces observations : l'attaque a été quasi immédiate. Pas un souffle d'air et pourtant, pris de frénésie, les arbres, les buissons ont commencé à se balancer, de plus en plus fort. Marée spongieuse, des paquets de mousse ont tenté d'escalader nos jambes. Oxavèges, fougères et buissons se déracinaient, nous encerclaient. D'épais paquets de fleurs se jetaient sur nous, vague après vague.

« Les branches des arbres balayaient l'air, se heurtaient, se brisaient. Les troncs des arbres se tordaient, jusqu'à casser parfois. Les animaux se sont mis de la partie, rongeurs enragés, limaces-flèches, grappes d'araignées...

« Nous avons adopté la position réglementaire de sécurité : en triangle, dos à dos. La Vigilante a entonné un Chant d'Asile, et une cloche de calme s'est formée autour de nous. Pendant qu'Yrum Naphæ continuait à chanter, Ameer et moi avons joint le Sylvain.

« Dès que nous avons *feuilleparlé*, il a répondu. Mais en glapissant, en hurlant, en riant ! Nous usions de paroles raison-

nables, prononçons les Mots de Paix. Peine perdue. Lui nous conspuait, brodant des bribes de chansons sur ses beuglements et hoquets suraigus. Changeant de tactique, nous avons scandé les formules apprises à la Vigie, assorties des gestes qui redressent ce qui est faussé dans une éco-âme collective. Las ! Tout ce que nous parvenions à rectifier était aussitôt emporté dans un ouragan de folie furieuse. Puis Yrum Naphæ a haleté entre deux couplets que la cloche allait céder.

« Nous avons quitté la forêt en courant, non sans récolter coupures et estafilades, bien heureuses encore de nous en tirer à si bon compte.

« À Orsillo, nous avons interrogé tout le monde : comment cela avait-il commencé ? Y avait-il eu des signes précurseurs ? Rien de probant n'est sorti de ces entretiens. Nous nous sommes consultées. Que faire ? Retourner sous les arbres pour essayer de tresser un Chant de Guérison ? La violence du Sylvain, alors même que nous n'avions été qu'en lisière, vouait pareille tentative à l'échec. Aussi avons-nous décidé d'aller chercher de l'aide.

« Nous sommes retournées voir les Orsillois, les exhorter au calme. Aucun n'a dit mot, mais la teneur de leurs pensées était claire : ils nous croyaient incapables de lutter.

« Le bateau que nous avions emprunté se trouvait encore à quai, il devait redescendre vers la Sumache l'après-midi même. Comme nous embarquions, nous avons vu les hommes du village prendre le chemin de la forêt.

« Sitôt à Ubotune, nous avons lancé une alerte générale par aérohamsters, envoyant les petits courriers volants vers Trumteume, Clamobysse, Victoire-Amère, Laëpogde, toutes les villes importantes de Marasme. Puis nous avons repris la route.

« À notre arrivée à Trumteume, les choses avaient empiré. L'âme d'Humélie, en Vagorme, présentait des symptômes similaires à ceux du Sylvain de Quélude. Un crève-cœur pour moi : c'est là que, normalement, je serai nommée à la fin de ma formation. Dans d'autres forêts, d'alarmants signes précurseurs s'étaient manifestés.

« Les trois semaines suivantes ont été éprouvantes : les aérohamsters apportaient des messages de tout Marasme. Rien ne semblait arrêter la vague de folie qui frappait nos forêts. Ça ne s'était jamais produit, pas à cette échelle ; aucune explication n'était convaincante, aucune remédiation ne rencontrait de succès. Les équipes de Vigilantes, exténuées, parvenaient tout juste à éviter que l'épidémie de folie se répandît, sans arriver toutefois à guérir les forêts déjà touchées. Il y a eu des morts.

« L'inquiétude se répandait dans les nations limitrophes : Sarbèque, Foiride, Principauté de l'Ayale. Vous aussi avez dû en entendre parler.

– Mais l'infection est restée confinée à l'intérieur des frontières de Marasme, non ? Parce que vos mages sont intervenus ?

– Ah ! Les mages de Clamobysse ! Cinquante des leurs sont allés procéder à un bio-enchantement à Quélude : ils sont revenus couverts de la tête aux pieds d'une mycose particulièrement répugnante, sans avoir pu proférer un Mot. Depuis, ils refusent d'approcher même un arbre-rhume de jardin public... Non, ce sont les Vigilantes qui empêchent que cette folie ne progresse. Hélas, nous sommes trop peu. Dès que nous relâchons nos efforts, ça se propage de nouveau. Comme on l'a vu récemment encore dans les Bois du Glige.

« Alors, en dernier recours, nous sommes allées solliciter la Pythie des Baleines.

– Pourquoi pas plus tôt ?

– Un accord ancien stipule que nous ne devons pas faire appel à elle à la légère. Il faut que la situation soit critique...

« Dix Vigilantes ont été choisies pour se rendre à Pucce, sur la côte ouest de Marasme. J'ai réussi à intégrer la délégation. N'étais-je pas de celles qui avaient découvert le premier cas ?

« Nous y sommes allées par la mer, la route des terres passant par les Monts des Trois Dons, infestés de bandits et canailles. À bord de la *Singuélon*, une goélette de la Vigie, nous avons quitté Trumteume, pour voguer plein ouest à travers le détroit du Psongue, entre la Riviera de Vagorme et les falaises méridionales d'Honafre-Majeure, avant d'obliquer vers le sud après Victoire-Amère. Au-delà du cap Granope, ça a été la Baie de Pucce. Vous connaissez l'endroit ?

– J'en ai lu deux, trois descriptions.

– C'est vraiment *grand*. La plage occupe toute la baie, une étendue de sable gris balayée par les vents. De monstrueuses carcasses sont échouées un peu partout : des squelettes de baleines, délavés par les soleils et les pluies.

« Loin en retrait des laisses des plus hautes marées, un... bâtiment a autrefois été édifié, en os prélevés sur ces squelettes. Plus notre délégation s'en approchait et plus la démesure de ses proportions devenait évidente. La flèche principale en est sans doute plus haute que le Clocher des Plumes, à Trumteume.

« Intimidées, nous y avons pénétré. On se serait cru dans une forêt d'os. Le vent s'engouffrait dans les salles et corridors successifs. À mesure que nous progressions, nous avons entendu se préciser deux autres bruits, un bourdonnement grave et un rythme sec, rapide.

« Au centre d'une salle hémisphérique, assise devant une table d'os, une femme nue nous tournait le dos. Un essaim de mouches de mer tourbillonnait autour de sa tête. Nous l'avons contournée : penchée en avant, elle utilisait une machine à écrire, cet engin qui...

– Eh ! Bien que nous n'utilisions que la plume ici, je me tiens au courant des innovations technologiques. Quand même !

– C'était la Pythie des Baleines, bien sûr. Elle frappait à toute allure sur les touches. Nous n'osions l'interrompre. En

arrachant la feuille, elle nous a vues, a grogné : “Quoi ça ?”. Une Vigilante du groupe lui a expliqué notre problème. La Pythie a grommelé qu'on la dérangeait, qu'elle avait un travail fou, qu'il y avait des mages pour ça, et à quoi donc servait la tradition si c'était pour que des gamines l'oublent...

« Puis elle nous a examinées. Ses yeux étaient perturbants, complètement noirs, avec une prunelle blanche. Elle a soupiré, et après un temps, s'est adressée aux insectes : “Mes petites mouches de mer, vos yeux à facettes voient tout : hier, aujourd'hui, demain. Dites-moi, mes petites mouches, ce que ces femmes doivent faire...”

« Elle a inséré une feuille dans le chariot. Le vrombissement des insectes est devenu plus aigu, les mouches orbitaient désormais à une vitesse folle autour de sa tête. Yeux clos, la Pythie écoutait. Ses doigts se sont mis à frapper les touches, rafales brutales. Elle a tiré la feuille pour la tendre à Elir Quavic, l'une d'entre nous. Nous ne l'avons lue qu'une fois dehors.

– Vous avez apporté cette feuille ? (Les yeux du vieillard luisent d'avidité)

– Bien sûr que non. Elle est archivée à la Vigie. Mais j'en connais le texte par cœur :

« Si l'Esprit vert tombe malade  
s'il agonise ou bien s'il meurt  
qu'une unique femme nubile  
aille au Jardin d'Ĉeliú  
parmi les livres.  
La *Matrice-âme* s'ouvrira.  
Qu'elle la lise jusqu'à la lie  
son *sens* la pénétrera  
et mille et mille surgeons du Foisonneur  
ranimeront l'Esprit vert.

« De retour à Trumteume, nous avons découvert qu'Ĉeliú était jadis le nom d'Honafre-Mineure, avant que les Régentes du pays d'Ongle n'occupent les Deux-Îles.

– En effet. Et bien avant que soit fondé l'Inventorium, on rapportait déjà textes, pierres, plantes ou insectes à Loë Drombe, le port dorénavant appelé Nouvelle-Ersée. *Compiler* est une vieille tradition de notre île. Donc vous avez compris qu'une solution à votre problème se trouvait peut-être ici.

– J'ai demandé à me rendre en Honafre-Mineure. À ma surprise, la Supérieure a accepté sans hésiter. Les Vigilantes en titre, plus expérimentées, étant beaucoup plus utiles sur le terrain, envoyer une auxiliaire lui semblait une option raisonnable. Elle a décidé que deux collègues m'accompagneraient. L'une était Ameor et l'autre Sufre Ablane dev'Ymsh, une autre stagiaire. Cependant, moi seule irais à l'Inventorium pour lire la *Matrice-âme*. Les deux autres attendraient à Nouvelle-Ersée.

– Votre Supérieure ne vous a rien demandé de... bizarre ? »

Comment peut-il savoir ça ? Durant l'entretien, la Supérieure m'a posé, parmi d'autres, quelques questions étranges : étais-je vierge, où en étais-je de mon cycle, était-il régulier ? Je m'en suis étonnée. Elle m'a répondu que la consultation d'un texte magique impliquait des *précautions*. Oui, elle m'a cuisiné sur des points intimes, mais ça, pépère, je ne vais sûrement pas te le dire, pas avec ce sourire égrillard qui ne demande qu'à naître sur ta face.

« Non, je ne vois pas... Nous sommes remontées à bord de la *Singuélon*, il y a tout juste sept jours. Arrivées hier en vue d'Honafre-Mineure, nous avons passé la nuit dans une hostellerie de Nouvelle-Ersée, où ce matin, j'ai laissé mes deux collègues, avant d'aller louer une bruche coureuse. Et je suis arrivée à votre porte ».

L'Inventeur pose sa plume.

« Merci. Intéressant. Ça recoupe ce que j'ai pu obtenir par d'autres sources (Le diamant resurgit entre ses doigts). Bon. Que savez-vous du processus de formation du diamant, mademoiselle Ummie ?

– Pas grand-chose. Dans les sols volcaniques ? »

Ça, si ce n'est pas du coq-à-l'âne ! Où veut-il en venir ? Il se penche vers moi.

« Le diamant est une forme du carbone qui apparaît quand ce dernier est soumis à des températures et des pressions considérables, très loin sous nos pieds, là où la roche sous-jacente est brûlante et pâteuse. Bien plus bas que le secteur des grandes taupes-dragons... Il remonte, rarement, au cours d'éruptions à grande vitesse, dans des cheminées volcaniques, où bien plus tard, les mineurs le trouveront, serti dans cette lave qu'ils nomment *azur nocturne*.

« Mais ce carbone n'apparaît pas tout seul à l'intérieur de la Terre. Parmi ses sources principales se trouvent les gisements de charbon, que de lents mouvements de l'écorce terrestre entraînent jusque dans ces profondeurs. Or le charbon... »

Je commence à saisir et termine à sa place (après tout, mes cours sur la question sont encore tout frais) :

« ... provient de l'enfouissement et de la transformation de forêts immensément vieilles. Les Forêts du Tout Début, peu après que plantes et animaux aient quitté les mers et colonisé les terres. Vous voulez dire que... »

– Oui. (Il brandit la pierre) Ce diamant-là est particulier. Le bois d'où provient son carbone a traversé un champ magique de classe cinq, dans les profondeurs. Du coup, cette pierre renferme toujours – comme une lampe renferme son génie –, le fossile vivant d'une puissante Forêt du Tout Début. Et bien sûr, son Sylvain, nommé le Foisonneur... Qui possède encore une énergie vitale suffisante pour guérir les âmes de vos forêts malades ! »

L'excitation me gagne : peut-être, finalement, quelque chose pourra-t-il rendre leur santé mentale aux forêts de Marasme... L'Inventeur reprend :

« Vous allez rencontrer ce Sylvain. Pour cela, vous devez entrer dans la Matrice-âme. *Physiquement*. Et tout de suite. Prête ? »

Ça va trop vite pour moi. Je hoche la tête, machinalement. L'Inventeur siffle. Un gnome lui apporte une pipe et un sachet en toile où le vieillard prélève quelques pincées d'herbes. Il bourre la pipe. Claquement de doigts. Une flammèche apparaît à l'aplomb du fourneau, les herbes s'embrasent, une odeur lourde se répand. Le demi-troll me tend la pipe.

« Du H'leyusc. Pour entrer dans le diamant. C'est sans danger et l'effet en est provisoire. Fumez ».

Oulah. Je vais devoir lui faire confiance. Je le regarde sans aménité, qu'il comprenne qu'il n'a pas intérêt à abuser de la situation, quoiqu'il se passe durant les prochaines minutes. Aspire une bouffée. Le parfum en est écœurant. J'aspire encore. L'Inventeur ajoute :

« Une fois à l'intérieur, ne vous laissez pas déstabiliser. Contactez aussitôt le Sylvain ».

Sa voix me parvient en différé. Ses lèvres bougent, je n'entends le son qu'une seconde plus tard. Il m'indique le diamant, je pose les yeux dessus, n'arrive plus à les en détacher. Je sens qu'on môte la pipe des doigts.

Le diamant brille d'un éclat intense, vert et jaune doré. Et il grossit. Un astre ovale qui emplit mon champ de vision. Bientôt, je ne vois plus qu'une facette. Et les abîmes cristallins au-delà, comme dans une fenêtre dont les dimensions s'accroissent, c'est vertigineux, je suis une mouche contre une vitre et je rétrécis, ciron, amibe, bactérie. Je passe à travers une membrane.

Eblouissement. Mes yeux tentent d'accommoder. Du vert, beaucoup, et des bruns, des ocres, des jaunes. Je hume, j'entends, je goûte. Moiteur de l'air, bourdonnement d'insectes, murmures d'un vent chargé d'odeurs, sève et vase, frôlements sur ma peau. Mes pieds s'enfoncent dans quelque chose de mou et tiède.

Ça y est, j'arrive à accommoder. Je suis dans une forêt marécageuse, un enchevêtrement invraisemblable de bois, de chlorophylle, d'ombre, de lumière.

Autour de moi se pressent des arbres au tronc semé de motifs en losanges ; ils font bien vingt fois ma taille. Ce tronc bifurque en ramifications successives, pour s'élargir tout là-haut en parasol. Les ramilles terminales portent des baguettes émeraude, les feuilles, qui cliquettent au vent.

D'autres arbres sont des colonnes ocre dont l'extrémité supérieure darde d'énormes épines corail et pistache, comme une explosion figée. D'autres encore ont l'aspect de plumeaux, de spatules, de bouquets d'éventails. Il y a aussi des prêles géantes, des champignons en bulbe, en cornet, des fougères arborescentes dont les nuages de sporanges poudroient dans la lumière. Plantes grimpantes et rampantes se croisent, s'interpénètrent, se parasitent l'une l'autre... Une force vitale extraordinaire rôde à travers cette forêt, portée par la brise fébrile. Une libellule dorée, longue comme mon bras, me contourne au dernier moment, le vent de ses ailes vibre à mon oreille.

Comme dans un rêve brûlant, je me mets en marche, des marigots s'évaporent dans la chaleur, des ruisseaux clapotent. J'enjambe, me courbe, me redresse, j'arrive dans une clairière envahie par des langues marécageuses. L'eau reflète le ciel jaune où des cascades alanguies de lumière circulent, qui s'interrompent en scintillations brusques, renvoyées d'un horizon à l'autre, éclatent en aiguilles, se résorbent en remous liquides.

Trouvez vite le Sylvain, a dit l'Inventeur. Alors je poursuis sous les frondaisons, lisant la forêt autour de moi. Dans le même temps, un peu tendue, je *feuilleparle*.

Le Foisonneur – qui d'autre ? – me répond aussitôt. « Ici... Oui... Non, plus loin... ». Une voix malicieuse. Je *lis* feuilles, spores, souches, écailles, bourgeons, œufs d'amphibiens. « Il est passé par ici ». On joue à cache-cache avec moi. « Il repassera par là ». Je *lis* le sol et les hauteurs, hume, palpe, écoute. Mais la présence reste insaisissable. Cette poursuite éveille en moi une excitation bizarre. Un chatouillement torride au plus secret du bas-ventre.

Dix fois, je crois découvrir une silhouette dans la forme d'une branche, le vide entre deux fougères. J'accours. Me retrouve bredouille, cœur battant à tout rompre, respiration haletante. Mon excitation ne fait que croître, ma sueur ruisselle et je sens, à peine surprise, qu'un autre liquide imprègne mes sous-vêtements, sous mes jupes.

Puis je le vois. Debout dans un nid de mousse. Un homme jeune, peau brune, cheveux noirs. Très beau. L'homme dont j'ai toujours rêvé. Nu. Il me regarde en riant, un rire qui me fait fondre. Mes yeux s'égarer. Son sexe en érection pulse, la concrétisation de la vie elle-même. Je gagne les coussins de mousse, ôte fiévreusement mes vêtements et, comme il s'allonge en me saisissant par les hanches, je m'ouvre au-dessus de lui. Ivre de chaleur et de désir. J'accueille aussitôt son sexe en moi. Avant que je m'abandonne, une dernière pensée me vient : « son *sens* la pénétrera ». Oui ! Tu as un gros bon sens, mon Sylvain...

Après l'amour, je m'endors. M'éveille en sursaut. Où est-il passé ? La lumière n'a pas changé, il fait toujours aussi chaud. Je me sens étrangement lourde.

Je me rhabille. J'ai du mal à penser. Que s'est-il passé au juste ? Qu'ai-je fait ? Je n'ai pas même échangé un mot avec le Sylvain. La honte m'envahit. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je ne suis pas venue ici pour ça ! J'ai failli à ma mission. Je *lis* avec frénésie, je *feuilleparle*. Personne. Je cours, trébuche, repars. Toujours personne.

Rugissement. Un tsunami de lumière m'emporte, *plop*, je franchis la membrane, et voilà l'étendue lisse et brillante d'une facette, qui s'étrécit à toute vitesse, c'est un œuf grand comme le monde, éclatant de lumière, il rapetisse jusqu'à n'être plus

qu'une gemme taillée, posée sur une table. Non ! Je suis de retour sans avoir parlé au Foisonneur ! Il faut que l'Inventeur me renvoie dans le diamant, je le cherche des yeux...

Il est là, qui remballe précipitamment une énorme lorgnette en cuivre, crépitante de hautemagie. Je le dévisage : il est rouge et suant. Je n'ai pas besoin d'en voir plus. Le cradingue. Il me matait. Mes oreilles deviennent brûlantes. Puis je réalise : cela veut dire qu'il savait ce qui allait se passer. La Supérieure aussi, le souvenir de l'entretien me traverse l'esprit.

Je me sens mal, une pesanteur me tire le ventre, alors je ne lui casse pas la figure (en outre, il y a les Mafflus), je me contente de cracher :

« Vous saviez !

– Je vous le répète, mademoiselle Umnie, vous n'êtes pas *la première* à demander à lire la Matrice-âme. Si je vous avais dit la vérité, y seriez-vous allée ?

– Que va-t-il m'arriver ?

– D'ici très peu de temps, vous accoucherez d'une graine. Ça libérera l'Esprit vert, comme le dit la prophétie. Vous devriez être heureuse ».

Je gagne la sortie, profondément humiliée. Ne suis-je donc pour eux qu'une pouliche qu'on a faite engrosser ? J'ai peur, aussi.

Je regagne l'hostellerie de Nouvelle-Ersée, où je m'effondre en narrant à mes deux collègues ce qui s'est passé. Elles me consolent du mieux qu'elles le peuvent, mais c'est profondément déprimée que je reprends le bateau en leur compagnie.

\*  
\* \*

La suite fait partie de l'Histoire. Une tempête a croisé notre route et nous avons fait naufrage en longeant l'île de Crislée, au nord-ouest du cap Iseli. Nous avons pu gagner l'île, où nous sommes restées neuf jours. En attendant les secours, j'ai accouché d'une grosse graine verte, miroitante, laquelle, une heure après, s'est sublimée en une nappe de lumière horizontale, circulaire, qui a rampé jusqu'au-delà de l'horizon. La lumière de la Matrice-âme.

Le lendemain, une forêt d'arbres-mer d'une espèce inconnue est apparue dans l'eau. Gigantesques, le tronc lisse et bleu surmonté d'une sphère de feuilles pâles, ils ont atteint leur taille adulte en trois jours, envahissant le plateau continental jusqu'à la Baie du Dref, à cent quarante nolmes au sud. Mille et mille surgeons du Foisonneur, et bien plus encore. C'est Ameor qui les a baptisés umnides. « C'est bien le moins qu'on puisse faire pour toi », a-t-elle ajouté dans un sourire triste.

Nous avons enfin été repérées et rapatriées par un navire commercial reliant Sainte-Girouette à Trumteume, qui n'a pu franchir la forêt d'umnides et a dû, comme font tous les bateaux depuis lors, effectuer un large détour pour rejoindre la capitale de Marasme.

\*  
\* \*

Les Sylvains de Marasme ont bénéficié de l'étrange lumière rampante, mais ont quand même mis deux ans à guérir. On n'a jamais vraiment su ce qui leur était arrivé – l'hypothèse la plus couramment admise de nos jours lie le phénomène à l'urbanisation et l'industrialisation croissantes du pays, à l'époque, un développement qu'on essaie de maîtriser depuis, en protégeant mieux les forêts. Quant à moi, j'ai failli renoncer à devenir Vigilante. Puis, décidant que je n'allais pas sacrifier ma vocation parce qu'on m'avait instrumentalisée, j'ai passé l'examen final, réussissant si bien ensuite qu'en fin de carrière, je suis devenue Supérieure Adjointe. Je leur ai pardonné. Plus ou moins. La situation était désespérée, il fallait bien que quelqu'un donnât de sa personne. Depuis, j'ai eu d'autres enfants, humains ceux-là, avec Oro Leidivun, qui s'est éteint il y aura quatre ans l'hiver prochain.

Et aujourd'hui, au soir de ma vie, en ce jour anniversaire de mon étrange accouchement, j'ai cédé à un caprice de vieille femme... Ayant fait affréter un sloop de la Vigie, je suis venue depuis Trumteume, un voyage de deux jours.

Je repartirai tout à l'heure. Mais pour l'instant, je contemple cette forêt marine, à laquelle j'ai donné naissance, et dont le père rôde toujours, comme un incandescent vent de vie, dans les profondeurs d'un énorme et antique diamant.

---

*Nouvelles du même auteur publiée dans Phénix Mag*

- «*De ses propres ailes*» in *Phénix Mag Nouvelles n°2*
- «*Sur la route d'Ongle*» in *Phénix Mag Nouvelles n°4*
- «*Sur les dents*» in *Phénix Mag Nouvelles spécial «Chutes»*



# DON LORENJY

Science-Fiction

## Ichtyogalinas



*Don Lorenjy est né en 1966 et n'en revient toujours pas d'avoir passé quarante ans. Haut-savoyard depuis toujours (mais pas tout le temps : Paris, Dublin, Berlin...), il se chauffe au bois, essaie de manger bio et tente avec son épouse d'apprendre à leurs deux petits garçons le respect des autres et de la planète.*

*Il a vécu de sa plume dans la communication pendant près de quinze ans (et en vit encore) avant de s'apercevoir qu'il pouvait aussi apprendre à écrire des histoires. D'abord des nouvelles – certaines ont même été publiées – puis tout un roman d'un coup.*

*Ce premier essai s'appelle « Aria des Brumes » (dans toutes les librairies, s'ils ne l'ont pas : insistez !). Vu le plaisir qu'il y a pris, il va sans doute essayer d'en écrire d'autres.*

### *Bibliographie rapide (donc à plusieurs voix)*

#### *Sous le nom de Don Lorenjy*

*L'Ambassadeur ; nouvelle dans le magazine AOC n°5, 2006*

*Ce soir, encore ; nouvelle dans le webzine Les Brèves du Crépuscule, vol. 1, 2006*

*Suzanne On Line ; nouvelle dans l'anthologie «Ouvre-toi» des Éditions Griffé d'Encre, 2007*

*L'Ogre avait l'estomac dans les chaussettes ; nouvelle dans le magazine « Trois Petits Points » n°2, 2007*

*Rencontre du Troisième Trip... ; nouvelle dans la webanthologie Univers & Chimères n°3, 2007*

*À l'ombre des fraisiers ; nouvelle dans le magazine Marmite & Micro-Onde n°17, 2007*

*La Croisée des Funambules ; nouvelle dans le webzine Univers V d'Outre-monde, 2007*

*Ode à la noix ; nouvelle dans le magazine Marmite & Micro-Onde n°19, 2007*

*Aria des Brumes ; roman chez « Le Navire en Pleine Ville », 2008*

#### *Sous le pseudonyme d'Eddi Garr*

*Un Plan Drag ; nouvelle dans le webzine « Trois Petits Points » n°2, 2007*

*Le gnome a topé ; nouvelle dans le webzine « Trois Petits Points » n°3, 2008*

#### *Sous le nom de Laurent Gidon*

*Oedipus next ; nouvelle publiée par Télérama dans «42 nouvelles inspirées de 8 photos de Henri Cartier-Bresson» en 1998.*

*Un aller simple ; nouvelle publiée dans l'E&Prouvette n°0, 2006*

*L'art de la fausx ; nouvelle gagnante du concours « Textes courts » Écriture & Partage, 2006*

*Dernier Retour ; nouvelle lauréate du concours Arte / Étonnants Voyageurs 2007*

S ecoyant les boucles cuivre de sa chevelure célébrée dans tout le Royaume, Ichtyogalinas plongeait dans les douces de l'onde amère. La fraîcheur de l'eau caressait les beautés de sa jeune poitrine : l'imminence de ses seize ans fleurissait la benjamine des filles du Roi d'Outrelonde. Pourtant, de sombres nuages s'amoncelaient sur son avenir

« Pourquoi cette intransigeance du Roi, mon Père, quant à cette ignoble épreuve du chant ? » s'interrogeait-elle en battant les flots. Et, fendant l'écume d'un mouvement régulier, elle se remémora tous les efforts consentis pour atteindre le niveau requis.

L'épreuve et le chant ! Deux mots qui vont si mal ensemble ne peuvent que décrire une réalité bien bancale. Il s'agissait de faire montre des plus voluptueux talents en séduisant, pour sa perte, un être de passage. Chanter si bellement qu'un destin innocent vienne à sombrer sans rémission ! Ce rite barbare, chacune des sœurs d'Ichtyogalinas l'avait accompli avec succès. Il ne restait plus qu'elle, et ni son cœur ni son corps ne pouvaient s'y résoudre. Littéralement ! Sa bonté d'âme d'une part l'empêchait d'attirer quiconque dans ses rets, même un parfait inconnu. Et sa gorge d'autre part la privait de l'arme vibrante et claire dont toutes ses aînées avaient usé sans vergogne. Depuis qu'à l'âge de cinq ans, une arête mal intentionnée était venue se piquer en son tendre gosier, elle grinçait plus qu'elle ne parlait et chantait encore pis. Avant même l'épreuve, le verdict semblait rendu : loin de séduire, le chant d'Ichtyogalinas faisait rire.

Le Roi Neptulas et la Reine Andémuse n'avaient pourtant rien négligé pour que leur dernière enfant pût un jour prétendre à la gloire qui lui revenait de naissance. Les meilleurs maîtres à chanter, du Royaume d'abord puis des Comtés lointains, avait été conviés – et parfois fermement – à pratiquer leur art. Rien n'y fit. La pauvre Ichtyogalinas chevrotait vaillamment mais jamais ne chanta.

Il fallut bien quêter d'autres moyens. Les médecins prirent un temps la place des artistes. Leurs stylets saignèrent la pauvrette. Elle toussa leurs onguents et vomit leurs potions. Clystères et cautères lui ployaient les viscères. En vain. L'arête était tenace et ne trémula point. Les médecins boursoufflés furent instamment priés d'aller tuer ailleurs.

Un elfe suffoquant, glissé dans le Royaume par seule inadvertance, négocia son savoir contre sa liberté et tenta une décoction tirée de quelques simples. La pauvre enfant faillit bien en changer pour toujours de couleur, mais ne chanta pas plus. Un nain mal tombé fut pareillement mis à contribution. Esseulé de sa hache par juste précaution, il brisa quelques roches, en arrangea les sels selon de vilaines runes, bougonna des sentences mais ne put rien de plus qu'échouer et mourir.

Pleine de bonne volonté, Ichtyogalinas se pliait aux caprices de tous ceux qui pensaient pouvoir s'enorgueillir de sauver son organe. Mais, tout au fond d'elle-même, elle caressait l'idée que le sort s'acharnait plaisamment à l'interdire de tout chant. Bien que sachant par là blesser parents et aïeux, la jeune fille se confortait dans l'idée qu'elle serait la première à faillir dans cette lugubre tradition. Jamais elle ne chanterait, et ne pervertirait ainsi point d'âme.

Au fil des années, l'impatient colère royale avait pris des tours macabres. Fatidique, le seuil des seize ans de sa dernière fille ne cessait d'approcher, quant un sorcier poursuivant son chapeau emporté par le vent vint frapper de la crosse aux portes du Royaume.

Il fut accueilli en seigneur, prié à la table du Roi, régala comme il se doit et questionné sur ses pouvoirs.

— Je peux tout, affirma-t-il. Mon nom est Sanpareil. Me riant des obstacles, caracolant de défis en bravades, bouleversant l'impossible et tâtant du miracle, je peux tout... si l'on me rend mon chapeau.

Promesse lui fut donc faite qu'il recouvrerait son couvre-chef s'il parvenait à résoudre l'épineux problème qui mobilisait le Royaume depuis onze ans déjà.

— Considérez déjà que ce problème n'est plus, se vanta le sorcier. Mais précisez-moi donc ce qu'il fut.

— C'est simple, lui dit le Roi. Afin de tenir son rang, ma plus jeune fille devra, à ses seize ans demain, chanter si joliment qu'elle fera tomber en pâmoison l'oreille la plus rétive. Or, chanter elle ne peut !

— J'ai saisi l'équation. De rang et de chant en sont les conditions. D'une seule formule j'aurai la solution ! Qu'on me laisse avec votre fille...

Ce qu'ils se dirent alors, nul ne le sut. Mais lorsque tous deux reparurent, le Roi, la Reine et toute la cour purent constater que le problème était levé. Neptulas, tout d'abord pris d'une ire majestueuse, dut se rendre aux raisons du sorcier et lui rendre enfin son chapeau. De nouveau bien couvert, celui-ci fut reconduit aux marches du Royaume, accompagné d'Ichtyogalinas.

C'est là sur un rocher que nous la retrouvons, seule et bien désolée. De sirène malchanteuse, la formule du sorcier l'avait transfigurée en jeune fille aphone. Jamais elle ne chantera, certes, mais n'aura plus à le faire. Délivrée par sa nouvelle nature d'une morbide tradition comme des liens dynastiques, il ne lui restait plus qu'à envisager avec simplicité son humaine condition.

Barattant les flots bleus de ses jambes toutes neuves, elle se dirigea vers le rivage où l'attendait le village de pêcheurs que son ancienne famille de l'onde terrorisait depuis des siècles.





## ALEXIS LORRENS

Fantastique

## Le Fils de la Lune



*Alexis Lorrens est né le 2 avril 1970 dans le nord de la France.*

*Le baccalauréat en poche, il s'engage à 19 ans dans la Marine Nationale. Son métier de navigateur l'a amené à voyager dans de nombreux pays et à découvrir la richesse des diversités multiculturelles mondiales.*

*Après s'être lancé dans de multiples essais infructueux de scénarii et de planches de bandes dessinées d'inspiration Fantasy, il décide de s'aventurer dans l'écriture d'un roman. Inspiré par des auteurs de fantastique, science-fiction et fantasy tels que Stephen King, Jack Vance, Philip K. Dick, Isaac Asimov, Franck Herbert, Dan Simmons, Bram Stoker ou Caleb Carr, il ne refuse pas une littérature plus classique et a pour livres de chevet, «L'Étranger» d'Albert Camus et «Le Roi des Aulnes» de Michel Tournier.*

*La musique contribue à son inspiration, rythmée au son de : Nine Inch Nails, Afghan Whigs, Sisters of Mercy, Radiohead, Stones Roses, Pixies, Smashing Pumpkins, Fields Of Nephilim, Killing Joke ou, plus commercialement connus, U2 et Placebo. Une mention particulière attribuée à Dead Can Dance et à la voix envoûtante de Lisa Gerrard.*

*Féru d'histoire médiévale, il possède une bibliothèque de plus de 600 ouvrages sur cette période. En vrai passionné, il ne rate jamais l'occasion de visiter l'édifice moyenâgeux ou de dénicher l'objet qui viendra compléter sa collection.*

*Il réside aujourd'hui en Bretagne.*

*Son site web : <http://www.alexislorens.fr>*

#### *Romans parus*

- \* *Le long des Sentiers obscurs, Editions Nuit d'avril.*
- \* *Les Loups de Kharkov, BookEditions.*

« ... Ainsi parmi les terres d'Armorique,  
Erra le paladin. Et allant tout ainsi,  
Qu'un fleuve, qu'un souffle, qu'un astre, sa route cheminant,  
Par une halte funeste, s'est retrouvé échoué en ces lieux maudits. »  
**Drama, Chanson de geste.**

**D**u vicus Rackaer, le cavalier pénétra intra muros par la porte des Régaires puis s'engagea dans la rue du Frouit et traversa toute la cité. La ville de Kemper, toute acquise à la cause montfortiste, avait ouvert ses portes aux chevaliers arrivés la veille, acclamés par une liesse populaire.

L'évêque Alain le Gall de Riec et les moines franciscains, installés dans la capitale de Cornouaille depuis plus d'un siècle, célébrèrent une grande messe dans le chœur de la cathédrale Saint-Corentin, en chantier, en l'honneur du comte Jean de Montfort, que tous, en ce début d'été 1341, voyaient déjà duc de Bretagne.

Ereinté par sa chevauchée incessante, le jeune Jehan de Besnodet descendit de son sommier et vint s'asseoir sur une charrette. La foule, nombreuse, accourait de tous les quartiers pour voir cette troupe qui venait de traverser et de rallier toute la région en un peu plus d'un mois.

« Jehan !.. Jehan... Mon garçon ! » entendit-il à travers cette cohue bruyante. Il se leva et monta sur le chargement afin d'avoir plus de vue sur cette marée humaine. Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'il aperçut son oncle Ewen qui, jouant des coudes, se frayait un passage avec difficulté. Sans précipitation, le jeune homme descendit du véhicule et vint à la rencontre de son parent. Ils s'entreignirent longuement.

« Je pensais que plus rien de notre famille ne vivait encore après mon passage à Besnodet !, s'exclama Jehan, et les autres ?, s'empressa-t-il de demander avec inquiétude.

- Tes parents n'ont pas eu notre chance... J'en suis réellement navré.

- Et Conan ?

- Je n'ai pas revu ton moins-né depuis ce jour funeste, s'excusa le pêcheur. On raconte partout que ce linfar<sup>1</sup> de Corentin de Kergoët a commis les pires crimes sur les populations, mêmes d'encises<sup>2</sup> !, déclara-t-il, effrayé avant d'ajouter derechef, il est dit, qu'il emmène les enfants en captivité pour les revendre aux Mahométans ! ».

Les révélations d'Ewen furent un véritable coup de poignard et le jeune homme s'effondra dans les bras de son oncle. Un chevalier, qui avait observé la scène, vint à la rencontre de l'ancien chef du village de marins.

« Ami, comme il m'est plaisant de vous voir sauf...

- Mon oncle, laissez-moi vous présenter Quentin du Folgoët. Il m'a appris à monter à cheval, à m'entraîner à la quintaine, à être initié au combat à l'épée.

- Ma foi, par Gradlon, je n'ai plus grand chose à t'enseigner !

- Reviendras-tu au village ?, demanda Ewen.

- Non, pas pour le moment... Je vais poursuivre mon apprentissage auprès de Quentin.

- Il est mon écuyer, précisa son compagnon d'armes avant d'ajouter, je ne désespère pas qu'il soit fait chevalier avant la fin de l'hiver.

- *Palsambleu*<sup>3</sup> ! Tu te destines au métier des armes, morigéna son oncle, nous aurions grand besoin de bras pour reconstruire nos maisons !

- Je le sais et j'en suis désolé...

- *Dond a ra da zen*<sup>4</sup> ! répliqua Quentin.

- Et Gelduin ? Avez-vous oui de ses nouvelles ? demanda le jeune homme.

- Il a été blessé lors d'un affrontement avec les Charlots<sup>5</sup>. Yoann de Kergos l'a emmené à Kastellin mais...

- Quoi ?

- Les hommes de Corentin de Kergoët encerclent la forteresse depuis plus d'une semaine ! Nous vous attendions pour les déloger et libérer Hugues l'Ancien et sa mesnie.

- *Da Kastellin e rankom mond*<sup>6</sup> !, répondit Jehan à son oncle dans sa langue maternelle.

- *D'an daoulamn*<sup>7</sup> !, lui répondit-il en souriant, tu ne changeras jamais mon garçon ! Je crois revoir ton père... Il nous manquera à tous, conclut-il, la mine renfrognée.

- Je reviendrai vous voir, toi et Marguerite », promit le jeune homme en étreignant le pêcheur.

1. Homme particulièrement mauvais.

2. Meurtre d'une femme enceinte et de l'enfant qu'elle porte.

3. En breton, *palsambleu*, « par le sang de Dieu ».

4. En breton, *dond a ra da zen*, « il devient un homme ».

5. Partisan de Charles de Blois, autre prétendant à la couronne ducale de Bretagne.

6. En breton, *da Kastellin e rankom mond*, « il nous faut aller à Châteaulin ».

7. En breton, *d'an daoulamn*, « au triple galop ».

Les tambours résonnèrent à nouveau et marquèrent la fin de la bénédiction de l'évêque de Kemper sur les troupes du comte de Montfort. Ce dernier avait décidé de ne rester qu'une nuit dans la cité de Cornouaille avant, de reprendre sa chevauchée plus en avant, en direction de la puissante forteresse de Brest.

Une grande fête fut donnée au château. Tous les habitants n'avaient pas souvenance de pareille liesse enjouée. Ils étaient tout acquis à la cause montfortiste, du moins jusqu'au prochain siège.

\*  
\* \*

Quentin, qui voulut tester la vaillance de son écuyer, lui confia une mission. Il revint donc à Jehan de partir en éclaireur autour de Kastellin.

Le jeune homme, aidé de deux gens d'armes, s'affairait déjà à sceller les coursiers. Le reste des hommes les rejoignirent bientôt. Ils furent une dizaine en plus d'Aubin le Balafre et du jeune écuyer à s'élanter en direction du Ponant, à brides rabattues. Ils avaient pour prénoms : Killian, Aelig, Elar, Conan, Denig, Elouan, Milian, Donan, Armel et Argan le Jeune. Tous étaient animés par sa frénésie contagieuse.

« J'espère qu'ils ne seront pas de faint courage lorsque adviendra l'estourmie ! », songea-t-il. Il en mourrait de dépit.

La nuit tomba rapidement. Ils galopèrent une partie de celle-ci. L'obscurité devint telle que Jehan devinait à peine la robe claire du coursier précédant le sien.

Soudain, les cavaliers débouchèrent dans une grande clairière où une vaste mesure achevait de se consumer. Cinq corps éventrés avaient été sciemment allongés, alignés de façon grotesque, en signe d'avertissement.

« Qui peut avoir commis cette abomination !, exulta Aelig.

- Est-ce l'œuvre des Charlots ?, demanda Argan, effrayé.

- Ce ne peut-être que le Diable !, ajouta Denig qui, cracha en signe de dépit et se signa.

- Arrêtez !, ordonna le capitaine de la garnison, donnons plutôt une sépulture digne à ces pauvres malheureux ! Nous passerons la nuit ici. Aelig et Elar, vous prendrez le premier tour de garde !

- P'têt que c'est des korrigans qui ont fait le coup », expliqua un autre homme en s'éloignant mettre les bêtes déchevalées<sup>8</sup> à couvert des arbres.

Les mâchoires serrées, Jehan laissa planer, un instant, son regard sur l'assemblée silencieuse. Puis d'une voix calme, sans éclats, il exposa la tactique qu'il fallait adopter contre ses brigands qui ne combattaient pas à la régulière et qui pourfendaient les malheureux, les femmes et les enfants.

Aubin fut aussitôt emporté vers le jeune homme par un sentiment de sympathie. Il l'appréciait.

L'air était lourd et humide. L'odeur âcre des fumerolles qui se dégageaient du tas de ruines gênait leur respiration. Jehan ne ferma presque pas l'œil de la nuit. Il caressa son épée qui lui avait si souvent porté chance. Cette arme magnifique, qu'il avait découverte dans un ruisseau d'un bois des Monts d'Arrée, par une nuit de pleine lune. Ce ne pouvait qu'être qu'un heureux présage, un don de Dieu, il n'en doutait point.

Au petit matin, des volutes brumeuses donnèrent un air inquiétant à la forêt. Un couple de mésanges, s'appelant à grands cris, explorait les hautes branches d'un chêne séculaire sous lequel le jeune homme s'était endormi. L'écuyer s'adosa sur le tronc et s'étira longuement. Il bailla.

Denig, un gens d'armes ventripotent, et Aubin préparaient déjà les montures.

« Bonjour messire ! Dans quelle direction, chevaucherons-nous ce jour ?

- Nous allons nous rendre à Locronan et interroger les habitants puis nous aviserons.

- J'ai grand hâte de fourbir ces malandrins ! », exulta le plus jeune.

Soudain, une flèche siffla et déchira l'aube d'un trait enflammé. Incrédule, le soldat regarda le projectile enfoncé dans sa brigantine matelassée. Un filet de sang s'écoula. L'homme porta ses mains poisseuses sur la blessure mortelle et s'effondra.

« Aux armes ! », hurla Aubin.

Une seconde flèche se ficha dans l'arbre à quelques centimètres de la tête de Jehan. Il tira l'épée de son fourreau et se saisit d'un bouclier fait de bois. Il se courba en deux et avança prudemment vers l'orée de la forêt du Duc. Déjà ses compagnons d'armes se précipitaient et s'abritaient dans les ruines de la ferme. Conan grimaça de douleur lorsqu'un projectile traversa sa cuisse droite.

C'est à ce moment-là que le jeune homme les aperçut. Une vingtaine d'archers décochait les traits meurtriers avec vélocité, sans sourciller de la présence de Jehan, qui arrivait à couvert des buissons. Seul, il se lança à la charge de ses ennemis, portant ça et là des coups d'estoc mortels. Deux hommes tombèrent. L'un eut la gorge tranchée, l'autre le bras senestre brisé d'un plat d'épée. C'était comme si la lame était enchantée : elle pourfendait à foison, coupait, déchirait, tuait plus que de raison. Jehan n'avait qu'à subir, l'épée faisait le reste. Ses ennemis, surpris et voyant les compagnons de l'écuyer sortir de leur tanière à ce moment-là, détalèrent sans demander leur reste. Aubin et quelques-uns de ses gens d'armes les poursuivirent et occirent encore trois fredains.

<sup>8</sup>. Sans cavalier.

Un cor retentit alors dans la vallée, sonnait le rappel des guerriers de Corentin de Kergoët.

« En voilà au moins plusieurs qui ne commettront plus pareille vilénie, déclara Argan en désignant les corps gisant à ses pieds.

- Tu as raison compagnon ! Que faisons-nous, messire ?

- Tachons de savoir où ils se regroupent. La sonnerie retentissait vers cette colline. Qu'y a-t-il là-bas ?

- Le village de Quéménéven... C'est à peine à une demi-lieue !

- Très bien ! Argan et Conan, vous ramènerez la dépouille de ce pauvre Denig à Locronan. Quant à vous autres, partons en chasse ! Aubin, y a-t-il un moyen de leur couper la route ?

- Nous pouvons les intercepter mais, cela va être juste. Nos montures sont rétives et poussives !

Laissons les vieux roncins et chevauchons sur les coursiers ! En route, compagnons ! Vengez votre ami ! ».

Contournant la colline par le sud, Jehan et les hommes d'Aubin le Balafré rattrapèrent deux attardés dont l'un, semblait avoir les côtes brisées. Menaçant de la pointe de son épée le plus jeune, le chevalier s'approcha :

« Combien êtes-vous ? Parle ou je t'occis sur-le-champ !, fit-il, appuyant un peu plus la lame sur le cou de l'archer.

- Je ne saurai vous dire..., répondit-il, apeuré, plus qu'il n'y a d'habitants à Kastellin.

- Pfft ! Cela doit faire trois à quatre cent soldats !, commenta Aubin.

- Hum ! Voilà qui est fâcheux !, maugréa le chevalier.

- Kemper n'est qu'à deux lieues. Envoyez quérir des renforts, proposa le capitaine de garnison. Votre ami Quentin saura sans nul doute nous débarrasser de ces bandits !

- Encore faut-il qu'ils soient assez nombreux !

- Elar, tu es bon cavalier ! Tu pourras atteindre la cité avant la vesprée.

- Tiens prends ceci, ajouta Jehan, cette bague te servira de sauf-conduit... Nous t'attendrons et allons nous poursuivre vers le château car, c'est là leur cible ! ».

C'est ainsi que l'exploit de Jehan parvint aux oreilles du comte de Monfort. Ses troupes arrivèrent et délogèrent avec rapidité les derniers résistants blésistes. Adoubé la semaine suivante, il arbora sur son écu, un blason fait d'une épée d'or sur un champ d'azur avec lune d'argent en son décroît.

\*  
\* \*

Près de trois cents hommes d'armes composaient les restes de l'armée de Corentin de Kergoët, pourchassée depuis plus de deux semaines. Ils étaient déjà parés pour l'assaut. Presque tous étaient armés d'un couteau, d'une hallebarde et parfois d'une épée ou d'une masse d'arme. Ils avaient campé la nuit dans les pâtures qui jouxtaient le village de Daoulaz. La présence du monastère avait entraîné la venue de quelques particuliers, contribuant ainsi à la formation d'un petit bourg prospère.

Dans l'aube naissante, il y eut un moment de flottement où chacun s'observa, puis ce fut un déluge de fer et de sang. Jehan entendit les hommes qui hurlaient, trébuchaient, rampaient. Un vieux soldat se leva pour jeter une lourde caillasse et s'arrêta tout net, transpercé par un carreau d'arbalète. Son corps vacilla et tomba. Plus loin, un grand hallebardier fut occis à son tour et s'affala sur un rocher.

Partout, ce n'était que fureur et acharnement. Malgré les pertes très lourdes des troupes de Jehan, il envoya de nouvelles vagues d'assaut contre son ennemi, de moins en moins nombreuses.

Quelques hommes parvinrent autour du chevalier et deux de ses hommes faisaient face à une dizaine d'enragés, que la perte des leurs avait rendus haineux. A grands cris et fracas, ils s'élançèrent vers les trois guerriers. Ils encaissèrent le choc, deux soldats s'écroulèrent, le corps transpercé par les lames tranchantes. Jehan était retranché derrière ses deux compagnons qui se démenaient comme des diables. Ils tuèrent encore trois blésistes avant d'être à leur tour réduits à néant.

Seul, le jeune homme brandissant son épée, se retrouva face à cinq furieux avides de vengeance. Les assaillants juguaient de leur proie facile. Mais ils se seraient abstenus, s'ils avaient su... La foudre fondit sur eux avant qu'aucun d'entre eux ne puisse réagir. Ils récoltèrent des coups, des entailles, des plaies. Ce fut comme si mille bras de fer et d'acier s'acharnaient à fendre leurs chairs et transpercer leurs pauvres corps. Le chevalier s'avéra être un redoutable guerrier. Il se retrouva, seul, la lame de son épée ensanglantée, au milieu d'innombrables cadavres.

Cernés de toutes parts, entourés d'adversaires, Corentin de Kergoët luttait avec vaillance.

Pourtant, autour de lui, le cercle de ses défenseurs diminuait. Un à un, ils ployaient et mourraient à ses côtés. Cet ambiteux, entraîné dans un terrible corps à corps, chancela et tomba à terre. Jehan descendit de son énorme destrier à la robe de jais et se précipita sur le malheureux guerrier. Il fit sauter son cimier et l'acheva d'un coup d'épée dans la gorge. Le coup fut si brutal que la lame ressortit. Il se retourna vers ses hommes et éclata d'un rire sépulcral.

Jehan souriait.

Longtemps encore, on entendit les lames s'entrechoquer. La furie des hommes ne semblait décroître. Les cris de douleur répondaient aux râles angoissés.

Quentin s'approcha de son jeune ami et ce qu'il lut dans les yeux de ce dernier le terrifia. Il avait changé, il était devenu avide de sang, un artiste de la mort.

Dans les jours qui suivirent, le chevalier du Folgoët, prétexta une nouvelle mission pour s'éloigner définitivement du jeune homme. Il partit, en éclaireur, en direction de Rennes, accompagné de Guillaume de Cadoudal. Quant à Jehan, le comte de Montfort lui commanda de pacifier la région des Monts d'Arrées.

\*  
\* \*

L'hiver arriva tôt et avec lui, son lot de malheurs.

« Tout cela n'augure rien de bon pour la fin de journée ! », pesta l'homme assis sur la rive. Dissimulé sous son manteau de laine épaisse, un gerfaut sortit sa tête et donna de petits coups de bec sur la manche du fauconnier. Hoelig donnait des miettes du quignon de pain qui lui restait. Il se leva et scruta de nouveau les cieux ennuagés. Il tendit son bras, signal qu'attendait le rapace pour s'envoler. Le bruissement d'ailes fut à peine perceptible et l'oiseau se retrouva en un clin d'œil volant à très haute altitude.

L'animal était un excellent voilier. Il repéra une proie et fondit dessus avec une extrême célérité. Surprise, la perdrix ne put réagir et fut tuée instantanément par les puissantes serres du rapace. Hoelig siffla et le gerfaut vint rejoindre son maître.

Le fauconnier se retourna promptement au bruit du hennissement d'un cheval qui fonçait à travers le taillis. Jehan arrêta son puissant destrier et fixa Hoelig d'un œil mauvais et perfide.

« Dis-moi, l'homme ! Sais-tu combien il peut t'en coûter de chasser sur ces terres !

- Non !, répondit-il d'une voix nonchalante, la terre des druides de jadis ne peut appartenir à un mortel. Des montagnes Noires jusqu'au grand fleuve du levant, il ne peut y avoir de petit nobliau pour me dicter sa volonté.

- Tu es bien outrecuidant, maraud, éructa le cavalier, je pourrais te faire passer de vie à trépas en un souffle et te faire ravalier ces paroles fétides ! Ton discours empeste la sorcellerie. On en a brûlé pour moins que cela ! ».

Avant que Jehan ne terminât sa phrase, le gerfaut fondit sur lui et tenta de s'agripper à son visage. Profitant de l'effet de surprise, Hoelig détala et courut dans les fourrés avant de s'enfoncer dans la forêt épaisse. Le rapace s'acharnait à griffer et à meurtrir le visage maintenant ensanglanté du chevalier. Mais celui-ci semblait insensible à la douleur et il étrangla d'une main le gerfaut. Il le jeta à terre et le piétina des sabots de son fidèle cheval. Le cavalier, fou de rage, se lança à la poursuite d'Hoelig.

Le chevalier ne se doutait pas que le terrain lui était peu favorable. Il descendit de cheval et continua à pied. Ronces et aubépines ralentissaient sa progression. La sueur mêlée de sang lui donnait un goût poisseux dans la bouche : il cracha.

S'avançant prudemment, Jehan restait aux aguets, à l'écoute du moindre bruit, tous ses sens mis en alerte.

Il entendit un craquement dans son dos. Sans réfléchir, la lame de son épée l'entraîna et il se retourna avec vélocité. Il asséna un grand coup sur l'homme qui se jetait sur lui.

Hoelig hurla de douleur en recevant le coup de la masse de fer sur sa cuisse gauche. L'arme terrible lui meurtrissait les chairs. Il recula, prit appui sur le tronc d'un hêtre centenaire et s'effondra au pied de celui-ci. Son souffle était saccadé. Jehan s'approcha de sa victime, un rictus démoniaque aux lèvres. Il le frappa avec rage, labourant les chairs et fracassant les os de ce corps décharné. Le chevalier fit trois pas en arrière et lâcha son arme sur le sol. Il resta, là, accroupi de longues minutes, à observer le pauvre innocent qu'il venait d'occire par plaisir. Car c'était cela son grand plaisir, sa plus grande joie, ôter la vie de ces malheureux. Percevoir dans leurs regards, cette peur et les voir implorer leur salut avant que ne s'abatte le coup mortel. Jehan n'était plus que l'ombre de lui-même. Il était le seigneur noir aux mains de sang.

\*  
\* \*

Sur un rocher moussu, en bordure du sentier que suivait deux voyageurs, une silhouette venait de surgir et s'arrêta net devant les cavaliers qui donnèrent de l'étrier afin d'éviter l'individu.

La faim torturait l'homme, visiblement affaibli par de nombreux jours d'abstinence. Drama lui donna un morceau de pain et de lard fumé qu'il détenait dans sa huche. Il resta, là, à côté du vieillard durant un long moment, le regardant enfin manger à sa fin.

Les semaines précédentes, les récoltes des paysans, les provisions et les marchandises des bourgeois avaient été livrées au pillage et à la rapacité, les maisons saccagées et brûlées. Les femmes et les filles violées par les routiers, les hommes massacrés. Pour tous, Jehan était celui d'où venait tout le mal, l'origine de tous les malheurs.

Au-dessus de leurs têtes, un geai se mit à chanter, à pousser des cris frénétiquement. Le vieil homme apprit au paladin qu'il avait aperçu de loin le seigneur à l'oriflamme noir et ses guerriers en direction des forêts des Monts d'Arrée. Le jeune homme comprit que le seigneur noir n'en avait pas terminé. Le paladin décida de se lancer à sa poursuite. Lui, Drama, fils

de la Lune, maître de l'épée et sa compagne Ioena.

Le chevalier et la jeune fée arrivèrent dans un val solitaire. Là, près d'une fontaine naturelle qui jaillissait sous un vieil orme, s'élevait une chaumière entourée d'un petit potager. C'était le domaine d'un vieil ermite, dont les jours s'écoulaient dans le travail. Cet anachorète était le guide des voyageurs.

« Mon amie, si vous voulez m'en croire, déclara-t-il, nous prendrons ici notre repas du soir. Voici de l'eau pour notre soif et notre hôte ne nous le refusera pas.

- Ma foi !, s'écria Ioena, tu as là une merveilleuse idée ».

Le soleil était descendu bas sur l'horizon. L'ombre des arbres s'allongea. Quelques oiseaux s'ébattaient sur les branches. Le tout avait une tranquillité poétique.

C'était un vieillard, prénommé Erkianis, chez qui l'âge et l'âpreté du climat n'avaient pas éteint le feu de la jeunesse : quelques cheveux blancs flottaient sur son front, des rides sillonnaient ses joues mais les couleurs de la santé brillaient encore sur son visage. Il portait une tunique en laine marron doublée de lin, une chemise du même tissu et des brodequins en cuir à petits talons serrés par une lanière. Une courte épée, arme ordinaire, pendait à sa ceinture.

« Soyez les bien-venus ! », dit-il aux étrangers avec un air franc et libre. Alors il s'approcha de Drama, lui serra la main et lui fit le salut que l'on n'adresse qu'aux seuls nobles. Le jeune homme répondit à sa politesse.

Le paysan introduisit ses hôtes dans sa cabane, qui était divisée en trois petites pièces. Un feu de tourbe crépitait dans l'âtre de la cheminée. Un banc de chêne, grossièrement sculpté, était placé auprès du foyer pour servir de siège à l'épouse d'Erkianis. Elle se leva pour saluer quand les voyageurs parurent. Ioena lui présenta ses joues fraîches à baiser.

A peine le paladin fut-il débarrassé du manteau qui le couvrait, que les couleurs de son habit frappèrent les yeux du montagnard.

« Vous êtes le Prince de la Lune !, s'écria-t-il avec la joie d'un homme qui retrouve un ami qu'il croyait mort.

- En effet, mais j'ai quitté cette terre depuis de si longues années... Vous m'aviez pris pour un de ces maraudeurs quand j'ai heurté à votre porte ?

- Oui, mais j'étais disposé à faire bonne contenance. Armé de ma fidèle épée, je crois qu'il n'aurait pas été facile de s'emparer de nous. Laissons-là ce discours. Katl, apprête le souper pour nos invités, et surtout, n'oublie pas de nous servir une coupe d'hydromel ! ».

La vieille femme avait déjà préparé le repas. Erkianis versa une rasade à Drama, but le premier, suivant l'usage des hommes de la région, puis il offrit la boisson à son hôte. Son épouse servit un plat copieux de venaison cuite à l'étouffée. C'était la nourriture habituelle des habitants de cette contrée hostile. Ils s'en régalaient.

Le vieillard, très curieux de son naturel, pressé d'ailleurs par l'intérêt qu'il portait au chevalier, brûlait du désir de lui adresser les questions d'usage. Mais l'idée qu'il parlait à un prince retenait sa curiosité. Il jetait, avec adresse, pendant le discours quelques mots détournés qui faisaient entrevoir l'envie qu'il éprouvait de connaître l'objet du voyage des deux convives.

Le jeune homme, qui s'était aperçu du désir du paysan, mais qui ne pouvait le satisfaire entièrement, répondit avec brièveté qu'en effet ils se rendaient à Carhaix, puis sur les bords du lac de Guerlédan.

« Eh bien !, dit Erkianis, je vais vous y conduire. C'est à plus de trois jours de marche ! Vous risqueriez de vous égarer et de ne pas y arriver. Le chemin qu'il faut suivre est pratiqué au milieu des collines. D'ailleurs, les rivières et les ruisseaux, qui dans cette saison ne sont pas moins enflés que les torrents, vous fermeront le passage ! Consentez à passer la nuit avec nous, demain je vous y mènerai.

- Vous êtes un brave homme, l'ami ! J'y consens, et mon amie a besoin de souffler un peu ».

Plus tard dans la soirée, les voyageurs trouvèrent un lit fait des gerbes de la bruyère odoriférante des monts d'Arrée, que Katl venait d'étendre avec soin. Leurs touffes entrelacées avec art formaient une couche plus molle et plus saine que le duvet.

Dès que le jour parut, Drama sortit pour aller respirer l'air frais et vif de cette contrée. Le calme de la matinée qui était belle réjouissait son cœur. Le soleil darda ses premiers rayons à l'est, derrière les collines. Le jeune homme était plongé dans ses rêveries lorsque le vieillard parut. Il sortait d'un taillis voisin et portait à la main deux gros lièvres qu'il venait de tuer à la chasse.

« Il ne faut pas tarder et nous mettre en route », déclara-t-il en guise de salut.

Le chevalier acquiesça d'un mouvement de la tête.

Toute la matinée, les voyageurs, guidés par Erkianis, fier de cette mission, avaient suivi, jusque-là, un chemin à peine assez large pour laisser passer un petit chariot qui servait au transport de la tourbe. Puis le paysan entra dans un ravin profond, dont les bords étaient tapissés d'herbes hautes et de fougères. Au fond, un petit ruisseau coulait et menait directement au lac. Le groupe suivit longtemps le cours d'eau, traversant à gué les mares qui parfois, obstruaient le passage.

La végétation plus dense les ralentissait.

Depuis quelques heures, le vieil homme et ses nouveaux compagnons progressaient dans les défilés escarpés. Soudain, au détour du chemin, un ours se montra. L'animal était énorme, aux poils presque noirs et aux yeux féroces. Erkianis, qui s'avancait en tête, arma avec rapidité son arbalète et lui envoya un trait. La bête, légèrement blessée, bondit sur son agres-

seur. Ce dernier brandit un pieu qu'il venait de ramasser et s'efforça de l'enfoncer dans la gueule du terrible monstre.

A son tour, Drama décocha une flèche de son arc. L'ours poussa un long hurlement de douleur. L'animal se dressa sur ses pattes de derrière et marcha droit sur le jeune homme pour le terrasser. Le paysan, par un saut rapide, un long poignard à la main, se jeta entre le Prince de la Lune et le plantigrade. Il fut assez adroit et plongea son arme dans la poitrine de ce dernier.

La bête s'abattit lourdement sur le sol.

« Merci, mon ami ! Sans vous, j'aurais servi de repas ! ».

Ils campèrent sur place cette nuit là. Le jeune chevalier, attentif, silencieux, autour du feu, tenait ses yeux attachés sur le paysan avec une sympathie grandissante. Le vieil homme avait montré de l'audace et du sang-froid. Le paladin était fier d'avoir combattu à ses côtés. Erkianis passa une grande partie de la soirée à dépecer l'animal et offrit en présent à Drama, la fourrure de cette proie inattendue.

Au matin du quatrième jour de marche, Drama et ses amis entrèrent dans un taillis touffu qui s'étendait à leur gauche. Après quelques heures laborieuses de cheminement, ils arrivèrent dans une plaine immense, à l'extrémité de laquelle ils découvrirent le village de Bon-Repos, où une petite abbaye, fondée deux siècles plus tôt par Alain III de Rohan, avait été bâtie.

Les flots s'étendaient au-delà de l'horizon et on ne pouvait apercevoir la berge opposée, perdue dans la brume.

Le soir tombait vite et alors qu'ils approchaient, ils aperçurent les premières maisons, illuminées avec des torches de mousse. La lueur sombre et rougeâtre que ces feux réfléchis par les eaux du paisible lac répandaient sur les rochers d'alentour, offraient un spectacle de l'effet le plus imposant.

Une sentinelle s'approcha d'eux.

« Doahn ! Va chercher ton père ! Je viens avec des amis, lança Erkianis.

- Ah ! C'est vous. On nous a prévenus que des maraudeurs inconnus traînaient dans la région depuis quelques jours.
- Bonjour, l'ami. Je me nomme Drama. As-tu une description de ces étrangers ?
- Un prince, rien que cela ! Non, pas vraiment, juste une bannière flottant au gré du vent, un oriflamme noir...
- Hum ! Voilà qui est fâcheux, maugréa le chevalier. Ces malandrins sont à notre recherche. Il ne faut pas qu'ils sachent que nous sommes passés par ici. Nous ne pourrions pas rester plus d'une nuit.
- Que comptez-vous faire ?, demanda le paysan.
- Il nous faut trouver un bateau qui peut nous emmener jusqu'à l'autre rive.
- Il n'y a que Kaerig qui pourrait vous y conduire. Il est bon marin et le seul à posséder un navire assez gros pour cette traversée. Je vais vous présenter. Sa demeure est à quelques pas. Suivez-moi ! ».

Drama regarda autour de lui. Tout était calme et paisible dans ce village perdu aux confins du monde. La nuit était claire.

\*  
\* \*

*Et la terre but le sang de ses fils...*

La nuit se passa en préparatifs. Jehan s'était rendu compte que le Prince de la Lune n'attaquerait pas ; il faudrait donc aller le chercher sur le plateau opposé, forcer le passage afin de pouvoir entrer dans la forêt.

Bien avant l'aube, l'armée du seigneur noir était prête à gravir les pentes escarpées de la vallée, pour engager la bataille qui lui permettrait de le délivrer du sort de l'épée. Les troupes qui la constituaient étaient composées de solides paysans, rudes et impitoyables au combat. Bien qu'ils n'étaient pas assez nombreux, il avait une confiance aveugle dans la centaine de guerriers qui l'accompagnait. Au petit matin, il donna l'ordre de marche, harangua ceux qui allaient combattre pour sa cause et dont un si grand nombre, allaient, en cette funeste journée, mourir avec lui et pour lui.

L'ennemi n'opposa aucune résistance et ne se montra pas. La rive droite du ruisseau fut franchie sans difficulté dès les premières lueurs du jour naissant. Les troupes se rassemblèrent et se retrouvèrent rangées en ordre de bataille à une demi-lieue des premières maisons, où Drama et les habitants de Bon-Repos les attendaient de pied ferme.

Le combat s'engagea. Les deux forces s'abattirent dans un fracas indescriptible. Dès le début, la mêlée fut féroce. La lutte, déjà particulièrement âpre, devint trop inégale à l'arrivée toujours plus nombreuse des troupes du Prince de la Lune, qui semblaient sortir de nulle part. Après des prodiges d'audace et de vaillance, débordés par des forces supérieures, les paysans furent mis en déroute. Un petit noyau d'hommes et de chevaliers se groupa, compact et redoutable encore, autour de Jehan. Celui-ci, dans son désespoir, se battait comme un forcené. Son héroïsme ne pourrait plus changer le sort de la journée. Le prince jeta toutes ses légions contre ces derniers résistants. Cernés de toutes parts, entourés d'adversaires, qui malgré les coups mortels, parvenaient à se relever, le chevalier luttait vaillamment.

Pourtant, autour de lui, ses défenseurs tombaient. Un à un, ils ployaient et mourraient à ses côtés. Le seigneur noir tomba à terre.

Ce dernier se débattit avec fureur. Un guerrier porta sur la tête un grand coup d'épée qui jeta au loin le casque dont il se couvrait. Le coup aurait pu être mortel, mais il fut amorti par le dévouement d'un jeune alleutier, originaire de Foesnant, qui se précipita sous la lame. Son bras fut presque séparé du corps. Il hurla de douleur.

Comme le sang inondait son visage, Jehan joignit les mains et baissait la tête :

« Je suis prêt à mourir ! ».

Il se tourna vers ses agresseurs sans agitation et sans gémissements. Il attendit un second coup qui le jeta sur les genoux ; un troisième l'étendit au pied du Prince de la Lune, la partie supérieure du crâne brisée. Un homme d'armes poussa du pied le cadavre immobile.

Drama se retourna vers ses compagnons d'un jour. Ses yeux rouges flamboyèrent et consumèrent la dépouille du seigneur noir.

« Sache, jeune fou, que je suis pas un démon que l'on chasse avec des litanies ! Je ne viens reprendre que ce qui m'appartient ! », fit ce dernier en ramassant l'épée magique.

Les paysans furent exterminés jusqu'au dernier. Une chape de silence retomba sur le plateau.

La Lune, pleine et vermillonne, s'élevait lentement dans le ciel criblé d'astres scintillants. Drama s'était assoupi sous un énorme chêne.

Une plainte langoureuse monta de la forêt. La voix était envoûtante. Les Chrysydelles étaient réputées à travers tout le pays pour leurs chants cristallins et magnifiques.

La jeune fée, Ioena, tenait fixé sur le paladin son extraordinaire regard, d'un bleu azurin, qui parfois gênait ses interlocuteurs.

Elle tournoya autour de lui. Elle se trémoussa au rythme de son appétence et de la musique envoûtante, caressant le torse nu du jeune homme de ses cheveux blancs soyeux. La jeune femme laissa ses doigts parcourir le corps imberbe du chevalier, menant vers l'assouvissement de ses désirs. Elle rejoignait enfin l'horizon des délices qu'annonçait le priape de Drama, raidi à l'envi, à travers le vêtement léger. A son tour, elle laissa tomber sa tunique sur le sol moussu des bois et se dévoila dans le plus simple appareil.

Elle approcha son visage et se délecta de la peau du paladin de ses lèvres douces et humides. Le jeune homme goûta ce plaisir des sens, cette chaleur ardente et avide de la bouche de sa muse qui captait son désir brûlant. Puis, elle accentua la raideur de son amant en l'entourant de sa langue délicate.

N'y tenant plus, la jeune femme offrit à Drama, empressé, le secret de ses intimités et de ses arômes excitants. Elle fut bientôt traversée de milliers d'ondes, submergée par un raz-de-marée de plaisir...

Saouls de leur amour, les deux êtres se laissèrent aller à la frénésie de leurs envies. L'extase de leurs corps mêlés dans l'étreinte, ils goûtaient l'ivresse des plaisirs nouveaux et interdits.

De ces amants, il ne restait, après, que deux corps épuisés, repus de jouissance, admirant leur union, une épée sise entre leurs êtres.

Le guerrier et sa muse, étendus sur le tapis de lichens, savouraient cette sérénité nouvelle.

Cette nuit là, la Lune sourit et on n'entendit jamais plus parler du seigneur noir aux mains de sang.

*Parvenu au sommet de ces monts réputés infranchissables, toi, humble voyageur pénitent, il te faudra alors affronter une multitude de turpitudes et d'épreuves. Et si la chance te sourit, alors, tu apercevras au-delà de ce sombre horizon, les nymphes et les fées de ce pays enchanteur...*

## Notes de l'auteur

La plupart des lieux décrits durant la période médiévale du roman ont existé, même si beaucoup d'entre eux, aujourd'hui, ne portent plus un nom identique, ou ont, avec le temps, disparu de nos mémoires.

Pour les besoins du roman, plusieurs références bibliographiques m'ont servi : « Fastes et malheurs de la Bretagne ducale, 1213-1532 », Jean-Pierre Leguay et Hervé Martin, éditions Ouest-France Université, 1982-1997. « La Bretagne ducale, la fin du moyen-âge », Yves Coativy, éditions Jean-Paul Gisserot, 1999. « La France médiévale », sous la direction de Jean Favier, de l'Institut, Librairie Arthème Fayard, 1983. « La guerre de Cent Ans, France et Angleterre », Philippe Contamine, Librairie Hachette, 1976.







